

Feu d'artifice mortel

Faith Martin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

FAITH MARTIN

FEU D'ARTIFICE MORTEL

UNE ENQUÊTE DE
Loveday & Ryder

Harper
Collins
NOIR



FEU D'ARTIFICE MORTEL

UNE ENQUÊTE DE
Loveday & Ryder

5 novembre 1961 : la famille Hughes se prépare à célébrer Bonfire Night avec pétards et feux d'artifice. Tout le monde est rassemblé dans le jardin, quand le cabanon dans lequel sont entreposées les fusées s'embrase, causant la mort du patriarche, Thomas Hughes, enfermé à l'intérieur. L'autopsie conclut rapidement au décès par asphyxie et le coroner, Clement Ryder, classe l'affaire sans suite.

Mais le lendemain, Duncan Gillingham, un journaliste ambitieux, publie dans l'*Oxford Tribune* un article accusateur : la justice aurait bâclé le dossier. Selon lui, la famille cacherait la vérité.

Pour calmer l'opinion, l'inspecteur Jennings confie l'enquête à la jeune policière Trudy Loveday. Très vite, celle-ci se tourne vers Clement Ryder. Ils n'auront pas trop de leurs forces réunies pour tenter de percer les mystères du clan Hughes...

FAITH MARTIN, également connue sous son véritable nom, Jacquié Walton, est l'auteure de nombreux romans policiers à succès. Née à Oxford et amoureuse de la campagne anglaise, elle situe nombre de ses romans dans le cadre bucolique de la région oxonienne.

Harper
Collins
NOIR

FAITH MARTIN

Feu d'artifice mortel

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par
BENJAMIN KUNTZER

Harper
Collins
NOIR

SOMMAIRE

Titre

Du même auteur dans la collection HarperCollins Noir

Dédicaces

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Note de l'autrice

Copyright

DU MÊME AUTEUR DANS
LA COLLECTION HARPERCOLLINS
NOIR

Série Loveday & Ryder

Le corbeau d'Oxford

Un pique-nique presque parfait

Meurtre en coulisse

Le secret de Briar's Hall

Pour tous ceux de mes lecteurs qui se rappellent les années 1960 avec tendresse. Et pour ceux qui sont trop jeunes pour s'en souvenir !

Prologue

Oxford, 1961

L'explosion que l'on accuserait plus tard d'avoir tué un homme était due à une fusée ordinaire, fabriquée par la Standard Company de Huddersfield. L'engin et d'autres explosifs semblables – les girandoles, les chandelles romaines, les éternels pétards, ainsi que d'autres beautés plus exotiques telles que les volcans Vésuve, les fontaines, les bombettes ou les comètes – avaient été achetés pour Bonfire Night, soirée commémorant l'échec de la conspiration des Poudres, le 5 novembre 1605. La fusée avait été conçue dans l'unique but de contribuer à la demi-heure de divertissement bruyant et coloré qui profiterait à tous.

Cette année-là, le 5 novembre tombait un dimanche, un jour que beaucoup trouvaient idéal pour ce genre de festivités. Cela signifiait que le chef de famille n'aurait pas à se soucier de rentrer en hâte du travail avant d'avaler son thé d'un trait, risquant ainsi l'indigestion. Au contraire, il pourrait prendre tout son temps pour accomplir son devoir et satisfaire ses enfants braillards et surexcités en allumant le feu de joie ; il n'aurait alors plus qu'à superviser le traditionnel feu d'artifice avant l'heure du coucher.

Hélas, cette année-là, le climat ne daigna pas coopérer et, au lieu d'offrir la belle soirée glaciale que tout le monde espérait, il convoqua des pluies torrentielles accompagnées de vents puissants.

Certains décidèrent sagement de repousser la cérémonie au lendemain soir. La plupart, en bons Britanniques, s'obstinèrent hardiment. Après tout, si une fusée égarée, capturée par le vent, virait de bord et allait briser la vitre du nouveau jardin d'hiver d'un quidam... eh bien, il n'y aurait pas mort d'homme, si ? Le mobilier en rotin, pour autant qu'il prît feu, était aisément remplaçable. Sauf qu'il y avait presque toujours une exception pour confirmer la règle.

Et à Headington, localité sise sur les hauteurs d'une colline dominant la magnifique ville d'Oxford, une fusée était vouée à se voir accusée d'un acte particulièrement odieux. En réalité, on lui reprocherait d'avoir mis un terme à l'existence d'un certain Mr Thomas Hughes, homme d'affaires en retraite

jouissant d'un certain prestige au sein de sa communauté.

Non sans une certaine ironie, Guy Fawkes, l'un des responsables de la conspiration des Poudres, se serait probablement délecté des effets mortifères de ladite fusée. Après tout, l'attentat qu'il avait ourdi dans les sous-sols du Parlement visait à aider un certain nombre de personnes à gagner l'au-delà.

Cependant, la culpabilité de Guy Fawkes était indubitable.

Quant à celle de la fusée... eh bien, d'aucuns – lorsque tous les faits de cette soirée-là auraient été étudiés à la lumière froide du jour – nourriraient quelques doutes. Certaines personnes commenceraient même à se demander sérieusement si le feu d'artifice incriminé n'était pas tout bonnement innocent.

1. « La nuit des feux de joie. » (NdT)

1

Le Dr Clement Ryder, coroner de la ville d'Oxford, contemplait sa salle d'audience avec une satisfaction manifeste. Les prémices d'une nouvelle affaire potentiellement intéressante suscitaient toujours chez lui une forme d'impatience. Non qu'enquêter sur les circonstances de la mort d'un pauvre malchanceux l'enthousiasmât. Cependant, superviser la reconstitution nécessaire d'un événement aussi triste et significatif n'était pas dépourvu d'attrait.

Le coroner, un bel homme qui approchait de la soixantaine, constata que le banc réservé à la presse était presque comble. Il reconnut divers reporters de l'*Oxford Times*, du Mail et du *Tribune*, et ne fut aucunement surpris de remarquer aussi des représentants d'autres journaux du comté. Ce n'était pas tous les jours que l'un des membres les plus éminents et fortunés de la ville brûlait vif dans sa cabane de jardin.

Ce lundi matin pâle et humide de novembre conférait à la salle une atmosphère grise et mélancolique, et les plus superstitieux de l'assistance estimaient que la date du jour, le 13, n'augurait rien de bon. L'huissier du coroner, cependant, ne fit preuve d'aucune gêne en appelant le premier témoin.

Mrs Alice Wilcox, née Hughes, fille aînée de la victime, se leva de son siège pour gagner la barre, et répondit aux formalités d'usage d'une voix ferme et basse, bien qu'heureusement assez puissante.

Clement la considéra d'un air pensif. Grâce à son rapport préliminaire, il la savait âgée de quarante-deux ans, mais elle en paraissait davantage. Elle mesurait environ un mètre soixante-huit et était un peu boulotte, mais l'élégant tailleur-jupe bleu pastel et le chemisier blanc uni dont elle était vêtue permettaient de dissimuler ses rondeurs. Ses cheveux qui avaient dû être auburn, à présent grisonnants, étaient ramassés en un chignon sévère et, lorsqu'elle se tourna vers lui, Clement devina à quel point elle devait être pâle sous son maquillage. Elle étreignait fermement son sac à main, révélant la blancheur de ses phalanges ; ses yeux noisette étaient agrandis par l'inquiétude.

Clement lui adressa un sourire affable. Elle redoutait à n'en pas douter cet

instant depuis des jours, et il tenait à la mettre à l'aise sans tarder.

— Je vous remercie de votre présence, madame Wilcox, je comprends combien cela doit être difficile pour vous. Je m'efforcerai d'être aussi bref que possible. Si vous avez besoin d'un verre d'eau ou désirez faire une pause, n'hésitez pas à me le dire, l'informa-t-il avec bienveillance.

— Merci, murmura-t-elle.

— Bien, j'ai cru comprendre que votre père, Thomas Hughes, vivait avec vous dans votre maison familiale de Headington. Est-ce exact ?

— Oui. Mon père était veuf depuis quelque temps et souffrait de la solitude. Il a donc vendu sa maison pour acheter une propriété plus grande à Headington afin que mon mari, mes enfants et moi puissions venir vivre avec lui. Comme nous commençons à nous sentir à l'étroit dans notre précédent domicile, une location, cela arrangeait tout le monde. Et cela me permettait, bien sûr, de veiller sur mon père.

— Je vois. Tout cela semble fort raisonnable, commenta Clement. Vos enfants sont bien Olivia, quinze ans, et Lucas, dix ans ?

— Oui.

— Et le 5 de ce mois, pour Bonfire Night, vous avez organisé un feu de joie et un feu d'artifice dans votre jardin, avec toute votre famille ? poursuivit-il.

— Oui. Mon père aimait en faire tout un spectacle quand nous étions petits, et il a gardé cette habitude avec ses petits-enfants. Voilà pourquoi toute la famille était présente, et pas seulement nous cinq.

Clement opina et consulta ses notes.

— Les autres enfants étaient ceux de votre frère Matthew... Benjamin, Clarissa et Helen ?

— Oui. Ils sont plus jeunes que les miens, et étaient donc particulièrement excités par cette perspective. Les feux d'artifice de leur grand-père étaient toujours un grand événement pour eux. Il en organisait un chaque année.

— Votre frère Godfrey et votre sœur, Caroline, étaient présents également ?

— Oui, c'était une véritable réunion de famille, convint Alice en serrant les lèvres.

Comme elle semblait déterminée à ne pas craquer, Clement estima qu'il pouvait désormais lui demander de raconter ce que les jurés et les journalistes présents tenaient tant à entendre.

— Madame Wilcox, pouvez-vous nous expliquer, avec vos propres mots, ce qui s'est déroulé ce fameux soir du 5 novembre ?

La fille du défunt prit une profonde inspiration et acquiesça. Elle pivota légèrement afin de s'adresser au jury plutôt qu'au coroner.

— Oui. C'était un dimanche, et le temps avait été mauvais toute la journée. Beaucoup de pluie et de vent, notamment. À 17 heures environ, alors qu'il commençait à faire très sombre, j'ai demandé à mon père s'il pensait que nous devions annuler. Même si la pluie s'était calmée, il y avait encore

quelques averses, et le vent soufflait en rafales.

Comme pour souligner son propos, une gerbe de pluie fut soudain précipitée contre la vitre par l'une des nombreuses bourrasques nées dans la nuit, et Clement vit plusieurs membres de l'assemblée redresser la tête en frissonnant.

— Mais il n'a rien voulu entendre, reprit Alice d'une voix claire dans la salle autrement silencieuse. Il m'a affirmé qu'il avait déjà assisté à des feux de joie sous l'orage et qu'il... qu'il n'en était pas mort.

En prenant conscience du caractère déplacé de ses propos, elle chancela, toussa, et poursuivit courageusement.

— Il ne voulait pas décevoir les enfants, et a promis de veiller à trouver un endroit bien abrité depuis lequel allumer le feu d'artifice.

— Y en avait-il beaucoup ? s'enquit Clement, sachant que ce point devait être souligné pour le jury.

— Oh ! oui. Mon père était assez fortuné et, s'il n'a jamais été trop dépensier, il savait aussi à l'occasion faire de petites folies. Il en avait acheté des boîtes et des boîtes.

— Et celles-ci étaient entreposées dans la cabane en bois dans le fond du jardin ?

— Oui.

— Merci. Veuillez poursuivre.

Alice Wilcox prit une nouvelle inspiration.

— Quand mon père avait une idée en tête, il était impossible de le faire changer d'avis, expliqua-t-elle avant de se forcer à sourire, consciente qu'elle risquait de paraître déloyale envers lui. Il a toujours été très déterminé, et il aimait bien que les choses se passent comme il l'avait décidé.

— Je comprends, la rassura Clement.

Il percevait son trouble, sa crainte de dire ce qu'il ne fallait pas, et il choisit de lui venir en aide en lui posant une nouvelle question.

— Les autres membres de la famille ont-ils téléphoné pour savoir si la fête serait remise à plus tard ?

— Oh ! non, répondit Alice. Ils savaient que je les aurais appelés en cas de changement de programme.

— Je vois. Et à quelle heure le feu d'artifice devait-il avoir lieu ?

— 18 h 30. Joan – c'est l'épouse de mon frère Matthew – tenait à ce que ses petits derniers soient couchés à 19 h 30 au plus tard. Nous avons donc allumé le feu de joie vers 17 h 45, puis mon père est parti rassembler ses pièces d'artifice dans la cabane.

Une fois encore, la salle se retrouva plongée dans un profond silence ; pas un raclement de pied ni un bruissement de tissu ne venaient troubler le calme ambiant.

— Était-ce sa façon de faire habituelle ? demanda Clement en guise d'encouragement.

— Oui. Nous occupons la grande maison de Headington depuis 1958,

nous avons donc fêté trois fois le 5 novembre à cet endroit, et mon père a toujours procédé de cette manière. Il refusait d'entreposer ses feux d'artifice dans la maison, estimant que ça n'était pas sûr. En cas... d'incendie.

Alice baissa le front et faiblit de nouveau sur ce dernier mot. Quelqu'un dans l'assistance laissa échapper un léger hoquet de compassion.

— Il semblait décidément très sensé, répondit Clement d'une voix à la fois claire et posée.

Il compulsa une fois de plus ses notes et dit :

— Votre père était un homme d'affaires à la retraite, c'est bien cela ?

Alice se redressa subitement. Elle observa tour à tour le jury et le coroner, et Clement constata qu'elle avait blêmi. Son regard était de surcroît clairement surpris – et inquiet.

— Eh bien... oui, c'est exact, c'était le cas, marmonna-t-elle après une hésitation manifeste.

Un charmant jeune homme sur le banc des journalistes eut un sourire quelque peu sinistre et se mit à griffonner sur son carnet avec frénésie, enfonçant profondément son crayon dans la page.

Clement, peinant à comprendre pourquoi une question aussi inoffensive – encore une fois posée pour aider son témoin à se tirer d'un moment délicat – avait pu provoquer une telle réaction, enchaîna sans attendre.

— Avez-vous rencontré des difficultés à allumer le feu de joie ? Le bois et les feuilles devaient être détrempés après les pluies de la journée...

— Oh oui, Godfrey et Kenneth ont eu beaucoup de mal à le faire prendre. Je crois qu'ils ont fini par se servir d'un peu de paraffine.

— Cette paraffine était-elle aussi entreposée dans la remise ? demanda doucement Clement.

— Il me semble que oui, répondit Alice d'un air malheureux.

— Et vous rappelez-vous si la paraffine a été rangée dans la cabane une fois le feu allumé ?

— Je crois bien. Oui, je suis à peu près sûre d'avoir vu mon frère la poser juste derrière la porte.

Une fois de plus, son témoin avait répondu avec tristesse, et Clement jeta un rapide coup d'œil aux jurés pour s'assurer qu'ils avaient bien saisi. La remise du jardin abritait non seulement des feux d'artifice, mais aussi d'autres matières très inflammables.

— Que s'est-il passé ensuite ?

Alice carra les épaules et redressa le menton.

— Une fois le feu allumé, je suis retournée dans la cuisine pour emballer des saucisses et des pommes de terre à mettre dans les braises. Mon père aimait se servir du feu de joie pour faire cuire les aliments, comme quand il était enfant. Caroline, ma sœur, m'a aidée.

— Et après ?

— J'ai empilé le tout sur un plateau, que j'ai posé sur une vieille table de jardin en métal qu'on laisse sous la fenêtre de la cuisine. Je comptais placer

les patates dans les braises à l'aide d'une vieille pelle ou d'un ustensile quelconque. Je suis donc allée dans la cabane pour chercher l'outil adéquat, et, oui, je suis sûre d'avoir vu mon père venir dans ma direction alors que je ressortais de la remise avec un vieux râteau. J'ai supposé qu'il venait récupérer ses pièces d'artifice. Je lui ai souri en le croisant.

Elle marqua alors une pause, inspira longuement, et reprit.

— Je suis retournée près du feu... non, attendez, désolée. Je suis d'abord retournée dans la cuisine pour aller préparer le chocolat chaud des enfants. Voilà, c'est ça. Je venais de mettre le pot et les tasses sur la table de dehors quand j'ai entendu un grand boum derrière moi. Ça m'a fait sursauter. Bien sûr, j'ai tout de suite compris de quoi il s'agissait, ajouta-t-elle avec un sourire crispé. Le bruit d'un pétard. J'ai d'abord cru qu'il venait du jardin d'un des voisins. Les jeunes adorent les pétards, n'est-ce pas ?

Elle sourit de nouveau et jeta un coup d'œil aux jurés.

Un ou deux lui sourirent en retour, hochant la tête.

— Mais alors j'ai entendu quelqu'un – mon frère Matthew, me semble-t-il – crier quelque chose au sujet de la remise, et j'ai découvert en me retournant que des flammes sortaient par la porte ouverte.

— La porte était ouverte ? souligna Clement.

— Oui. Oui, j'en suis certaine. Des couleurs se sont mises à pétiller à l'intérieur – du bleu et du rouge –, et j'ai compris que le feu d'artifice était parti.

Clement embrassa la pièce d'un regard circulaire. Sa salle d'audience paraissait terne et froide, mais l'atmosphère y était plus tendue que jamais.

— Qu'avez-vous fait alors, madame Wilcox ? s'enquit-il posément.

— Rien. Je ne savais pas comment réagir. Je n'ai pas tout de suite saisi ce qu'il se passait. Je ne comprenais pas pourquoi mon père aurait tiré un feu d'artifice à l'intérieur de la cabane.

Elle contempla ses mains et haussa les épaules.

— Je crois que je me suis tournée vers Godfrey, qui se tenait non loin de moi, pour lui demander où était papa. Je ne le voyais nulle part, vous comprenez ? J'ai d'abord pensé qu'il se trouvait dans la pénombre, en dehors de la lueur projetée par le feu. Mais je me suis alors avisée que je ne le voyais pas non plus à la lumière de la fenêtre de la cuisine. Et soudain, il y a eu cette énorme explosion, des tas de détonations, de sifflements et d'étincelles colorées, on aurait dit que la remise était secouée de tremblements.

Ladite remise, Clement le savait grâce au rapport des pompiers, était une de ces cabanes en bois standard, de deux mètres par trois, dont on se servait dans tout le pays pour ranger les outils de jardin, les brouettes, les sacs de pommes de terre, les bûches pour l'hiver et autre bric-à-brac.

— Nous avons tous plus ou moins... crié, continua Alice, la gorge serrée. Puis le toit de la cabane s'est embrasé pour de bon. La fumée était très épaisse, et mon mari, Kenneth, a appelé mon père en se précipitant vers l'abri. C'est alors qu'une fusée a jailli par la porte et a viré de bord pour venir

percuter la clôture des voisins. Kenneth n'a pas été touché, mais il s'en est fallu de peu. Je lui ai demandé de revenir. J'étais terrifiée... Vous comprenez, je ne voulais pas que... À ce moment-là, je ne savais pas que papa se trouvait dans la remise, et je ne comprenais pas pourquoi Kenneth courait de tels risques pour s'en approcher.

Ses mots saccadés résonnèrent dans la salle silencieuse pendant que chacun en digérait le sens, s'imprégnant de l'horreur de la scène.

— C'est quand mon frère Godfrey a fait remarquer que notre père n'émergeait pas de la cabane que j'ai compris... Mais alors la baraque était en flammes, et la chaleur, infernale. Les pièces d'artifice continuaient d'exploser l'une après l'autre... J'avais l'impression de revivre la guerre. Je me suis rendue à Londres une fois durant le Blitz, quand j'étais enfant, et je n'ai jamais oublié le raid aérien...

Sa voix mourut, et elle lança au coroner un regard implorant.

— Merci, madame Wilcox. Je crois que nous allons demander à votre époux de nous raconter la suite des événements.

— Oh ! merci, s'exclama Alice en quittant la barre avec un tel empressement que Clement n'eut même pas l'occasion de demander aux jurés s'ils avaient des questions à lui poser.

Le coroner considéra avec curiosité l'époux d'Alice, qui se leva pour lui saisir le coude et la raccompagner à sa place au premier rang. Il lui murmura alors des paroles apaisantes avant de venir lui succéder en tant que témoin.

Contrairement à sa femme, Kenneth Wilcox arborait un air sérieux et calme. S'il éprouvait la moindre nervosité à l'idée de prendre la parole, il n'en montra rien quand il prêta serment.

Clement savait qu'il avait cinquante ans, mais il avait mieux vieilli que son épouse et aurait aisément pu passer pour un quadragénaire. Il mesurait un peu moins d'un mètre quatre-vingts et était solidement charpenté. Son abondante masse de cheveux blond-roux ne grisonnait pas, et ses yeux d'un bleu presque électrique illuminaient son visage. Sa barbe et sa moustache soignées, pas encore poivre et sel, lui donnaient fière allure.

— Vous êtes monsieur Kenneth Wilcox, gendre de la victime ? l'interrogea Clement avec douceur.

— Oui, monsieur, c'est exact.

— Vous venez d'entendre le témoignage de votre épouse. Pourriez-vous à présent nous révéler ce que vous avez vu au soir de la mort de son père ?

— Je ferai mon possible. Comme l'a dit Alice, nous avons un peu peiné à allumer le feu de joie, nous avons donc dû nous résoudre à le saupoudrer de paraffine.

— Qui a suggéré cette idée ? intervint Clement.

Le témoin cilla avant de hausser les épaules.

— Je n'en suis pas tout à fait sûr. Je crois que c'était moi... ou peut-être Godfrey ?

— Poursuivez.

— Nous sommes parvenus à allumer le feu. Les enfants suppliaient leur grand-père de tirer le feu d'artifice, et je crois qu'il les taquinait en faisant mine de repousser cela à plus tard, ou quelque chose comme ça, mais je l'ai finalement vu se diriger vers la remise pour aller chercher le nécessaire. Généralement, il rapportait le tout dans une brouette.

— Les pièces d'artifice étaient-elles stockées dans des boîtes en fer, par mesure de sécurité ? l'interrompit brusquement Clement.

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais j'en doute, répondit Kenneth, impassible. Autrement, je ne vois pas comment tant d'entre elles auraient pu partir quand la cabane s'est embrasée, ajouta-t-il non sans logique.

Clement griffonna une note en soupirant. Si seulement les gens pouvaient se montrer plus prudents !

— Et comment pensez-vous que la cabane ait pu s'embraser, monsieur Wilcox ? Avez-vous vu quelque chose l'atteindre – peut-être la fusée d'un autre feu d'artifice ?

— Non, je ne crois pas. À mon avis, un morceau de journal enflammé a dû s'envoler du feu de joie, être soufflé par la porte ouverte et atterrir sur l'une des mèches exposées. Comme je regrette, à présent, d'avoir utilisé cette maudite paraffine ! Remarquez, les brandons ne provenaient pas tous de chez nous – le vent soufflait fort, et je crois que les feux des voisins en produisaient aussi.

— Avez-vous effectivement vu un morceau de journal ou des brandons entrer dans la remise ?

— Non, monsieur, admit le témoin d'un ton sincère. D'un autre côté, je ne faisais pas tellement attention. Malheureusement, sur le moment, je ne me suis pas dit que cela pourrait être important. On agirait souvent différemment avec le recul, n'est-ce pas ?

Clement acquiesça, reconnaissant le bon sens du commentaire empreint d'ironie de son témoin. Il avait aussi appris, dans les rapports de police, qu'aucun membre de la famille présent le soir du drame ne savait avec certitude comment la remise avait pu s'enflammer. Il adopta une nouvelle approche :

— Je vois. Votre beau-père avait-il sa lampe électrique avec lui ? Il devait faire bien sombre à l'intérieur de cette cabane.

— Oui, une grosse lampe en caoutchouc noir. Il n'est certainement pas entré là-dedans avec une boîte d'allumettes, une bougie ou une flamme quelconque, si c'est ce que vous sous-entendez, répliqua Kenneth Wilcox du tac au tac. Le pauvre homme était loin d'être aussi idiot !

Du coin de l'œil, Clement vit quelqu'un, sur le banc de la presse, faire un geste brusque mais, lorsqu'il pivota la tête pour s'en assurer, il ne trouva que des fronts studieusement penchés sur les carnets où étaient consignés les propos du témoin.

— Je vois. Votre beau-père paraissait-il fidèle à lui-même, ce jour-là ? demanda le coroner.

— Comment cela ?

— Était-il en bonne santé ? Souffrait-il d'un rhume, avait-il le souffle court ?

— Oh ! vous voulez savoir s'il a pu subitement tomber malade et provoquer d'une manière ou d'une autre les événements ? Non, je ne le pense pas, répondit Kenneth Wilcox en fronçant pensivement les sourcils. Pour autant que je le sache, il était en excellente forme.

— Je vois. Quand avez-vous pris conscience qu'il y avait un problème ?

— Lorsque quelqu'un – je crois qu'il s'agissait de Godfrey – a crié quelque chose comme : « Ohé, attention, la remise est en feu ! » Je me suis retourné, et j'ai effectivement vu de la fumée en sortir. Puis le toit s'est embrasé, et tout a semblé exploser d'un coup – sifflets, pétards et que sais-je encore. Des fusées se sont mises à jaillir par la porte – c'était sacrément

dangereux, vous pouvez me croire. Puis j'ai entendu ma femme demander si l'on avait vu son père, et j'ai tout de suite compris que, si celui-ci n'était pas dans les parages, il devait encore se trouver dans la cabane. Malheureusement, il était impossible de s'en approcher. J'ai hurlé à Caroline de rentrer prévenir les pompiers. Ils sont arrivés rapidement, on ne peut que le reconnaître, mais le temps qu'ils éteignent tout...

eh bien, ils n'ont retrouvé que le corps calciné de mon beau-père à l'intérieur. C'était foutrement horrible, vous pouvez me croire.

Vu les circonstances, Clement ne voyait pas l'intérêt de réprimander l'homme pour son langage ordurier. Il se contenta donc de hocher la tête.

— Je crois qu'il convient, à présent, d'écouter la brigade des pompiers avant de nous intéresser aux preuves médico-légales, déclara-t-il.

2

Le capitaine des pompiers, âgé de cinquante-cinq ans environ, était calme, grand et svelte. Il avait déjà déposé de nombreuses fois devant Clement. Intelligent, il s'exprimait avec des mots simples afin que le jury puisse comprendre la nature des preuves les plus complexes, qui trahissaient parfois l'origine criminelle d'un sinistre.

Rien cependant ne laissait présager que cette affaire soit d'une telle nature, et cette évidence fut vite établie. De l'avis de l'officier, le gros de l'incendie s'était déclaré à peu près au milieu de la remise, mais les traces de brûlure indiquaient de multiples points de contact pouvant correspondre à des tirs d'artifice partant dans toutes les directions et provoquant de nouveaux départs de feu là où ils atterrissaient. Ces petits foyers avaient été rapidement exacerbés par des combustibles, comme la paraffine, des bouteilles d'alcool blanc, des sacs d'engrais ou des bûches, dont la famille avait confirmé la présence à l'intérieur de l'abri. Les murs, le sol, le toit et les étagères étant tous en bois, il n'y avait rien de surprenant dans le fait que la cabane ait été réduite à un tas de cendres et de planches carbonisées.

Quand on lui demanda comment, selon lui, le feu avait pu se déclarer, l'officier rechigna à formuler une opinion arrêtée. De son point de vue, il ne subsistait pas assez d'éléments matériels pour affirmer quoi que ce soit – mais rien n'allait contre l'hypothèse qu'une simple étincelle, un feu d'artifice voisin ou un brandon soufflé par le vent aient allumé une fusée et provoqué une réaction en chaîne, ainsi que le suggéraient de nombreux témoins.

Le coroner le remercia chaleureusement avant de convoquer la personne suivante à la barre.

Le Dr Marcus Borringer prit place et salua Clement d'un bref hochement de tête. Les deux hommes se connaissaient, bien sûr. Clement avait été chirurgien dans le même hôpital que Borringer avant que ses problèmes de santé (qu'il avait veillé à ne révéler à personne) ne le forcent à quitter le corps médical pour embrasser la profession de coroner. Depuis lors, le Dr Borringer avait été régulièrement appelé à livrer son expertise devant la cour. Sans être pour ainsi dire amis, les deux hommes respectaient chacun la réputation de professionnalisme dont l'autre jouissait.

— Merci, docteur Borringer, l'accueillit cordialement Clement. Vous avez pratiqué l'autopsie de Mr Thomas Hughes ? s'enquit-il de but en blanc, convaincu que le légiste avait effectué du bon travail.

— En effet – deux jours après son arrivée à la morgue.

— Pouvez-vous informer le jury de vos découvertes quant aux causes de la mort, je vous prie ?

Une fois sa question posée, Clement se renversa légèrement dans son fauteuil, prêt à intervenir pour demander des précisions si nécessaire, mais convaincu que rien n'interpellerait ni ne démontrerait son jury.

— Oui. Mr Thomas Hughes était un homme bien nourri de soixante et onze ans, en relativement bonne santé, à savoir que je n'ai trouvé aucun signe de problème cardiaque ou hépatique avancé, ni rien de suffisamment important pour provoquer une douleur quelconque. Il montrait les signes de vieillissement habituels pour un homme de son âge – un début d'arthrite au poignet et au coude, par exemple, et il souffrait sans doute d'un peu de diabète, sans pour autant être traité pour cette maladie.

— Je vois. En d'autres termes, rien n'indique qu'il ait été victime d'une crise cardiaque, d'une attaque d'apoplexie, ni de quelque autre affliction susceptible d'avoir provoqué sa mort ? clarifia habilement Clement.

— En effet.

Clement lui fit signe de poursuivre.

— Naturellement, le corps a été très sévèrement brûlé – pour ne pas dire carbonisé – et avait adopté ce que nous appelons la « posture du pugiliste », c'est-à-dire que ses bras semblaient remontés et que ses poings étaient serrés, comme s'il s'apprêtait à entamer un combat de boxe. Comme vous le savez, cela est dû à la chaleur, qui a resserré les tendons de ses bras.

Clement opina du chef, et se tourna brièvement vers le jury pour lui mimer la posture en question.

— Et qu'avez-vous découvert d'autre à l'autopsie ?

— Nous avons trouvé des traces de brûlure et des preuves de lésions dues à la fumée tant dans la gorge que dans les poumons de Mr Hughes. Par ailleurs, ses échantillons sanguins...

S'ensuivit un rapport technique, quoique compréhensible, correspondant à celui d'un homme très vraisemblablement mort par inhalation de fumées toxiques.

— Vous pensez donc qu'il était inconscient avant même de ressentir les premières brûlures ? compléta Clement en observant du coin de l'œil la famille de la victime, dont tous les membres avaient blêmi.

Il soutint alors le regard du légiste, qui opina lentement. Si, en son for intérieur, le médecin n'était pas convaincu que Thomas Hughes n'ait rien senti, il ne tenait pas plus que Clement à plonger dans l'affliction les proches du défunt en s'appesantissant sur ce point.

— Autre chose a-t-il retenu votre attention ? l'interrogea ensuite le coroner.

— Oui. J'ai découvert une plaie sur le côté du crâne de Mr Hughes.

Conformément aux prévisions de Clement, un frisson parcourut l'assemblée lorsque cet élément d'information fut révélé. C'était l'un de ces prétendus « coups de théâtre » auxquels les gens étaient prompts à réagir, mais lui (qui avait déjà lu le rapport du médecin) n'en fut pas surpris.

— Pouvez-vous nous en dire plus sur cette blessure, je vous prie ? demanda-t-il d'un ton presque placide, son flegme contribuant beaucoup à apaiser l'humeur de la salle.

Il remarqua toutefois que l'un des journalistes semblait particulièrement fasciné par le témoignage du légiste et qu'il consignait sa déclaration mot pour mot, l'air profondément absorbé. C'était le charmant jeune homme qu'il avait repéré plus tôt. Il devait approcher de la trentaine, et était doté d'une tignasse noire et d'yeux clairs qui, sous une scrutation plus intense, apparaîtraient sans doute bleus ou gris. Peut-être était-il moins expérimenté que ses confrères grisonnants et blasés, songea Clement. Ou peut-être s'agissait-il de sa première grosse affaire et comptait-il faire sensation.

Le coroner reporta rapidement son attention sur le témoin quand le Dr Borringer reprit la parole.

— Oui, la blessure était assez allongée mais étroite, et formait un angle le long de sa tempe droite.

— Était-elle suffisante pour avoir causé la mort de la victime ?

— Oh ! non. Il n'y avait pas de fracture du crâne – ou, plus précisément, pas de fracture du crâne due à l'*impact*. Comme vous le savez, les conséquences d'un incendie peuvent parfois provoquer des fractures osseuses *après* la mort, précisa le légiste avec précaution. Je dirais que le coup l'a certainement sonné – le plongeant peut-être dans l'inconscience pendant un court moment.

— Je vois. Et avez-vous la moindre preuve de ce qui a pu causer cette plaie ?

— J'ai bien peur que non – les dégâts subis par le corps étaient bien trop importants.

Un soupir de déception parcourut alors le public, qui se sentait sans doute lésé. Les gens aimaient qu'on leur serve les faits sur un plateau d'argent, mais le coroner était trop expérimenté pour croire encore aux solutions faciles.

Clement fit un léger signe de tête, non sans compassion à l'égard du légiste, des enquêteurs de la police et de la brigade de pompiers. Entre la destruction quasi totale de la cabane et la combustion avancée de la dépouille, ils peinaient à faire émerger la moindre preuve tangible.

— Quelqu'un a émis l'hypothèse que le défunt se trouvait dans la remise au moment où les pièces d'artifice se sont déclenchées. Est-il possible que cette plaie longue et étroite que vous avez décrite ait été causée par une fusée, par exemple, qui lui aurait éraflé la tête ?

Le Dr Borringer réfléchit à la question avant d'y répondre. Il fronça un peu les sourcils.

— Eh bien, ce n'est pas impossible, admit-il. Je ne suis bien sûr pas expert en feux d'artifice, ni spécialement versé dans l'art de la propulsion. Toutefois, j'imagine qu'une fusée doit dégager une puissance considérable afin de décoller du sol pour s'élever dans les airs. Je présume donc qu'un impact à l'oblique pourrait être assez violent pour provoquer une blessure sérieuse, oui.

— Avez-vous trouvé des corps ou tissus étrangers dans la blessure ? s'enquit Clement.

— Non, je le crains – les brûlures étaient trop profondes. Nous avons cependant décelé de minuscules fragments de bois brûlé – mais l'homme étant mort dans une cabane en bois, cela n'est pas surprenant. J'ai cru comprendre qu'il n'y avait pas seulement des feux d'artifice emmagasinés à l'intérieur, mais aussi des étagères grossièrement taillées.

Clement savait reconnaître une perche quand on lui en tendait une. Il esquissa un sourire.

— Suggérez-vous que la victime ait pu s'infliger une telle blessure en tombant sur l'une de ces planches ?

— C'est fort possible, déclara le légiste, et à mon avis bien plus probable. Si le défunt a entendu un sifflement et vu un feu d'artifice éclater, il s'est très vraisemblablement reculé ou penché par réflexe, ce qui a pu lui valoir de s'assommer sur un objet en bois à l'intérieur de la cabane. Mais ce n'est là que pure spéculation de ma part.

— Je vois.

Clement jeta un coup d'œil aux jurés et en vit un ou deux opiner du chef. Le légiste fit part de ses dernières constatations, sans toutefois plus rien révéler de spectaculaire, et Clement lui donna congé avec quelques mots de remerciement.

Il convoqua ensuite l'officier de police local, sergent au commissariat de Headington, pour recueillir sa déposition. Mais comme celui-ci se contenta d'évoquer les aspects de routine de toute enquête diligentée après une mort suspecte, un sentiment de désintérêt évident envahit la cour.

L'officier annonça qu'une ambulance était venue chercher le corps et évoqua brièvement l'interrogatoire des témoins. Toutefois, comme aucun membre de la famille ne semblait avoir été particulièrement attentif aux faits et gestes de la victime, il n'y avait pas grand-chose à ajouter.

Au bout du compte, Clement n'eut plus qu'à résumer les débats en dispensant les avertissements habituels quant aux précautions à prendre avec les feux d'artifice, encourageant son auditoire à conserver des objets aussi dangereux dans des boîtes à l'épreuve des flammes. Puis il demanda aux jurés de se retirer pour délibérer.

Il ne leur fallut pas plus de cinq minutes pour rendre un verdict de mort par accident. La police semblait satisfaite, la famille soulagée, et l'huissier ravi de pouvoir mettre un terme aux procédures à temps pour rentrer chez lui pour le thé.

Clement adressa des condoléances brèves mais sincères à la famille

Hughes, et l'affaire fut classée.

Du moins le pensait-il alors.

3

Deux jours plus tard, le capitaine Jennings découvrait à son bureau les gros titres de l'*Oxford Tribune*, le quotidien régional qui avait autrefois été son journal préféré parmi les trois de la ville. Il jura amèrement dans sa barbe.

Le commissaire Henry Malting, assis en face de lui, fit mine de ne rien entendre. En réalité, il s'était lui-même égaré de la sorte peu après son arrivée au commissariat, lorsque le directeur lui était tombé sur le râble.

Contrairement à son capitaine, Malting avait tendance à ne lire que l'*Oxford Times*, ignorant donc les « scoops » parus dans la presse de bas étage, très répandue, qui en appelait aux plus bas instincts de la population locale.

Il avait donc fallu que son supérieur hiérarchique lui signale l'événement, avant d'exiger son intervention. Et comme tout chef qui se respecte, Malting renvoyait à présent la balle à Jennings.

Tout en laissant son subordonné découvrir le contenu de l'article, il se demandait, non sans amusement, à qui Jennings déciderait ensuite de transmettre la patate chaude. Le malheureux qui en hériterait ne serait sans doute pas ravi.

L'affaire avait probablement été montée en épingle par quelque journaliste fonceur en mal de sensations, dans l'unique but d'attiser la curiosité et d'attirer de nouveaux lecteurs. Et peu importe que cela cause des ennuis à la police ! Ou que cela tracasse inutilement une famille déjà touchée par la tragédie.

Le capitaine Jennings se faisait peu ou prou les mêmes réflexions en lisant d'un air abattu la chronique incriminée. Entre le titre, racoleur et malveillant, et les sous-entendus narquois qui rythmaient le texte, il avait là affaire à l'un des reportages les plus exaspérants et inutiles qu'il eût jamais lus. Et il avait pourtant eu l'occasion d'en parcourir un monceau !

LA MORT DU « FINANCIER » LOCAL THOMAS HUGHES ÉTAIT-ELLE RÉELLEMENT ACCIDENTELLE ?

Nombre de nos lecteurs connaissent probablement déjà le nom de Thomas Hughes. Résident de longue date de notre bonne ville, il était le fils d'un commerçant local ayant peu à peu gagné en importance,

jusqu'à bâtir un petit empire à partir de magasins de fournitures pour bateaux avant de se diversifier dans le charbon, l'aviation et le transport. Certains de nos lecteurs les plus âgés se souviendront avec tendresse de « l'âge d'or » de l'aviation, lorsque Hughes Aircraft offrait, durant l'entre-deux-guerres, un service de navettes pour les voyageurs les plus nantis.

Depuis lors, bien sûr – et les lecteurs s'en souviendront avec beaucoup moins de tendresse –, deux autres filiales de Hughes Enterprises ont vu le jour sans connaître le même destin : Hughes Radio et Hughes Premium Bonds Consortium, ayant respectivement mis la clé sous la porte au bout de six et huit ans d'activité, causant des pertes considérables à leurs investisseurs. Mais sans dommages pour les autres affaires ou la fortune personnelle de Mr Hughes, comme n'ont pas manqué de le souligner les autorités de l'époque.

Est-il donc plausible, ainsi que s'est interrogé l'auteur de ces lignes en assistant à l'enquête sur la mort de Mr Hughes, survenue la semaine dernière durant Bonfire Night, qu'un homme aussi impopulaire, pourtant prudent et soigneux, ait pu trouver la mort avec une telle apathie ?

Quel homme, me suis-je donc demandé, se retrouvant dans une cabane en proie aux flammes, confronté à un barrage de feux d'artifice, déciderait de ne pas fuir pour se mettre à l'abri ?

Comment la preuve médicale d'un « coup à la tête » a-t-elle pu être accueillie d'un simple haussement de sourcils ?

Alors que la famille entière de la victime était réunie au même endroit, comment personne ne peut-il savoir de quelle manière l'incendie s'est déclaré ? Ni n'a pu être en mesure de fournir aux autorités les hypothèses même les plus banales quant à son origine ? Et est-il crédible qu'aucun d'eux n'ait vu Mr Hughes entrer dans l'abri ou en ressortir avant qu'il soit trop tard pour lui porter secours ?

Des rumeurs de frictions au sein de la famille proche du défunt circulent depuis quelque temps déjà – cette même famille qui vient d'hériter d'une vaste fortune, accumulée au fil des années par cet homme d'affaires impitoyable.

Les journalistes du Tribune se demandent donc si la police ne serait pas allée trop vite en besogne pour classer cette affaire des plus suspects, sans même se fendre d'une enquête approfondie. Des pressions discrètes auraient-elles pu être exercées auprès des bonnes personnes afin d'enterrer hâtivement ce tragique événement ? Si tel était le cas, nous, employés du Tribune, protesterions vigoureusement. En effet, la loi doit s'appliquer de la même manière pour tous, y compris pour les personnes ou les familles les plus éminentes.

Soyez cependant assurés que, même si les autorités se décident à fermer les yeux, nous, journalistes du Tribune, continuerons de poser des questions – si gênantes qu'elles puissent être. Ainsi, si vous, lecteurs, disposez de la moindre information concernant Mr Thomas Hughes (peut-être comptez-vous parmi ceux, nombreux, qui ont souffert de pertes financières après avoir investi dans l'une de ses funestes combines ?), nous serions ravis de vous entendre.

Nous aimerions aussi profiter de cette occasion pour suggérer humblement à notre police municipale de s'intéresser de plus près à la mort, particulièrement étrange et saugrenue, de l'une des personnalités

Jennings jeta un coup d'œil à la signature : un nom inconnu au bataillon – ce qui le conforta dans l'idée qu'il s'agissait d'un jeune reporter pressé de se faire une réputation.

— Je ne connais pas ce Duncan Gillingham, grommela-t-il. Mais il me semble jouer un jeu dangereux avec certaines de ces déclarations.

— En effet, mais il s'est abstenu de propos clairement diffamatoires, répliqua le commissaire avec un sourire cynique. Les as du barreau du journal ont dû s'en assurer avant l'impression. Tout n'est que sous-entendus, suggestions ou spéculations habiles.

Jennings poussa un profond soupir.

— Connaissez-vous le propriétaire de ce journal, monsieur ? s'enquit-il avec prudence.

Il savait d'expérience que la plupart des décideurs de la ville étaient des francs-maçons – tout comme l'étaient la majorité des hauts fonctionnaires de la police, d'ailleurs. Si l'on pouvait glisser un mot discret à l'oreille de ce gentleman, ces allégations désagréables disparaîtraient comme par enchantement.

Le commissaire Malting comprit où il voulait en venir et lui retourna un sourire las.

— Seulement vaguement, j'en ai peur. Il m'arrive de le croiser sur les terrains de golf, mais je n'ai jamais fait de parcours avec lui. À ce que je sais, cependant, il semble être assez sérieux. Ceci, ajouta-t-il en tapotant l'article avec un rictus dédaigneux, ne ressemble en rien à sa ligne éditoriale. Ce qui me fait m'interroger.

Jennings arrondit légèrement les yeux.

— Vous interroger, monsieur ? Pensez-vous qu'il... puisse savoir une chose que nous ignorons ? Vous n'imaginez tout de même pas qu'il y a un fond de vérité dans tout cela ? s'étonna-t-il un ton plus haut.

— Personnellement, non. J'ai bien sûr jeté un œil au dossier et, même d'un seul regard, la solution semble évidente. Mieux encore : l'affaire a été suivie par le Dr Ryder, ce qui nous aide énormément. Que vous appréciiez ou non ce vieux vautour, Jennings, force est de reconnaître qu'il n'est pas du genre à se laisser abuser.

Il s'interrompit alors pour observer son capitaine par en dessous.

— Il ne vous a rien signifié de particulier, n'est-ce pas ? ajouta-t-il sèchement.

Jusqu'à présent, chaque fois qu'il avait flairé quelque chose de louche, ce vieux grincheux de coroner n'avait jamais hésité à venir fourrer son nez dans des affaires classées. Et, au grand dam des policiers, son intuition s'était toujours révélée exacte.

Cependant, Jennings secouait la tête d'un air soulagé.

— Je n'ai pas entendu un mot de sa part, monsieur. Je présume donc que

nous pouvons considérer que ce Gillingham cherche juste à remuer la fange pour vendre du papier.

Le commissaire eut un sourire sombre.

— Vous ne vous en tirerez pas à si bon compte, Jennings. Je crains fort que les autorités constituées supportent mal les insinuations selon lesquelles on nous aurait demandé de mettre l'affaire sous le boisseau. J'ai reçu l'ordre de rouvrir ce dossier – de façon tout à fait officielle. Cela ne donnera rien et s'avérera être une perte de temps absolue, j'en suis conscient. Mais à présent que l'opinion s'intéresse de près à la question, nous devons donner le change.

Comprenant où il voulait en venir, Jennings soupira.

— Vous voulez que notre commissariat s'en occupe, monsieur ? Techniquement, cela ne relève-t-il pas plutôt de la juridiction de Headington ?

Malting sourit de nouveau.

— Bien essayé, Jennings, ça a aussi été ma première réaction. Mais l'on nous demande une analyse « indépendante ». Et comme le poste de Headington est tout petit et qu'ils ont déjà effectué l'enquête préliminaire, c'est à nous de prendre le relais. Les huiles ne veulent pas que ce torchon ait la moindre raison de nous traîner une fois de plus dans la boue, ajouta-t-il en repoussant le journal avec dédain.

Jennings n'était cependant pas du genre à baisser les bras si facilement.

— C'est que nous sommes déjà bien occupés en ce moment, monsieur, se plaignit-il. Le sergent O'Grady se consacre au braquage du bureau de poste de St Ebbes, et mes autres officiers mènent toujours l'enquête sur Roddy Blackwood, et cette histoire sur Littlemore...

Le commissaire leva la main en signe d'apaisement.

— Bon sang, mon vieux, personne ne vous demande de mettre vos *meilleurs* éléments sur l'affaire. Vous devez bien avoir sous le coude un empoté dont vous ne savez trop quoi faire ? Pas forcément quelqu'un d'expérimenté, il suffit que l'on voie cette personne poser des questions et faire le nécessaire pour assurer aux citoyens que nous prenons notre travail au sérieux. Et c'est seulement l'affaire de quelques jours, une semaine tout au plus. Le temps que le journal passe à autre chose. Vous voyez ce que je veux dire ?

Le capitaine Jennings se mit à sourire. Un sourire si épanoui que, l'espace d'un instant, le commissaire ne put s'empêcher de sourire à son tour.

— Certes, il y a bien l'agent Loveday, monsieur, déclara platement Jennings.

— Loveday... Oh ! cette fille qui... Ah, oui, je vois de qui vous voulez parler, répondit le commissaire d'un air pensif. Ne vient-elle pas de finir son stage ?

— Tout à fait, monsieur, confirma Jennings d'un ton morose.

En vérité, il avait espéré que l'agent Trudy Loveday quitterait les forces de police avant le terme de ses deux années de période probatoire, mais il se résignait peu à peu à l'idée de l'avoir dans les pattes encore un long moment.

— Vous savez quoi, Jennings ? Il se pourrait bien que ce soit le choix idéal, dit Malting, soudain enthousiaste. Après tout, elle a récemment eu bonne presse avec l'affaire du fils du comte, affronter les journalistes devrait donc être dans ses cordes. Et puis, les lecteurs connaissent déjà son nom. Et ces satanés journaux ne pourront pas prétendre que nous ne les prenons pas au sérieux si nous lui confions l'enquête. Même si... ils n'auraient pas tort de le croire, s'esclaffa-t-il.

Jennings comprenait le point de vue de son supérieur. Peu de temps auparavant, l'agent Loveday, avec l'aide du Dr Ryder, avait contribué à résoudre une affaire d'homicide et déjoué ce faisant un attentat contre un pair du royaume. Le comte, père de celui-ci, avait alors insisté pour organiser un dîner en l'honneur de la jeune femme et lui avait remis une lettre de remerciements. Toute la presse (y compris le *Tribune*) avait suivi l'affaire de près et concouru à faire de Trudy Loveday une sorte d'héroïne locale, portant aux nues son courage et son professionnalisme. Les médias pourraient difficilement se récrier si on lui confiait l'affaire Hughes.

— Je l'appelle tout de suite pour l'informer de la bonne nouvelle, fit Jennings avec un rictus.

— En ce cas, je vous laisse vous charger de la suite, répondit Malting en se relevant.

Il se lavait mentalement les mains de cette histoire.

— À vos ordres, monsieur, lança Jennings avec flegme.

4

Deux heures plus tard, Trudy Loveday alla récupérer sa bicyclette de fonction dans la remise et la traîna à contrecœur jusqu'à la rue.

Cette jeune femme svelte d'un mètre soixante-dix-huit coiffait ses longues boucles brunes en un chignon serré, en bonne partie dissimulé sous sa casquette de policière. Elle jeta un coup d'œil à la circulation avant de s'engager, puis pédala énergiquement en direction de Carfax avec la nette impression d'avoir bien plus que ses vingt ans.

Sa dernière grosse affaire, au cours de laquelle elle avait pourchassé un tueur d'enfant avec l'aide du Dr Clement Ryder, l'avait profondément marquée – surtout mentalement. Elle n'était que trop consciente de ses récentes cicatrices quand elle bifurqua à gauche au fameux beffroi avant de descendre St Aldate's, longeant le magnifique Christ Church College et sa cathédrale pour rejoindre St Ebbe's et Floyds Row, où se situaient le bureau du coroner et la morgue.

Elle n'avait plus revu le Dr Ryder depuis plusieurs mois, et la perspective de ces retrouvailles lui procurait des sentiments contradictoires. Une telle ambivalence était presque choquante.

Lors de leur première rencontre, le Dr Ryder, contrarié par une ancienne affaire, ne cessait de harceler les officiers supérieurs de la jeune femme pour les convaincre de le laisser rouvrir l'enquête, avec le concours d'un agent de police pour rendre la chose officielle. Elle n'ignorait pas pourquoi son capitaine, Harry Jennings, l'avait alors choisie pour cette mission.

Elle n'était encore qu'une stagiaire de dix-huit ans, que tous ses collègues hommes considéraient comme une casse-pieds. Réduite à classer les dossiers, à préparer le thé et à patrouiller, elle n'était alors guère plus qu'une vulgaire employée. Elle avait donc sauté sur l'occasion d'effectuer un véritable travail d'investigation – même si le coroner semblait courir partout sans trop savoir où il allait.

Toutefois, le vieux Ryder s'était révélé aussi sage que rusé, et ils avaient fini par arrêter un assassin. Une expérience grisante et stimulante, qui l'avait confortée dans son choix de carrière.

Une deuxième affaire, toujours avec le Dr Ryder, avait à son tour été

couronnée de succès. Tout comme la troisième, même si celle-ci ne s'était pas achevée comme prévu.

Puis était survenu l'incident, à Pâques dernier, avec la mort d'un jeune garçon. Même si le coroner et elle avaient une fois de plus réussi à élucider le crime, tous deux avaient failli y laisser la peau. Et Trudy subissait encore les conséquences de ce drame évité de justesse.

Depuis lors, elle craignait d'avoir perdu courage. Chaque journée consacrée à accomplir ses tâches quotidiennes sans anicroche lui avait permis de regagner confiance ; cependant, ses doutes étaient subitement revenus l'assaillir, ce qui l'agaçait – et l'effrayait.

En contournant un bus rouge aux flancs marqués d'une rayure vert-jaune familière, elle fut heureuse de constater qu'il n'était pas conduit par son père. L'itinéraire de Frank Loveday lui faisait habituellement parcourir le quartier de Cowley. Eût-il été au volant qu'il l'aurait très probablement rabrouée dès son retour à la maison pour sa manière quelque peu cavalière de se déplacer à vélo. Et peu importe les soucis qu'elle pouvait avoir en tête en roulant !

Elle soupira, tendit le bras droit pour prévenir d'un changement de direction et s'engouffra entre les vantaux de fer forgé noir qui donnaient sur la cour pavée de Floyds Row. Comme une bonne partie de la ville, l'endroit existait probablement, sous une forme ou une autre, depuis le Moyen Âge. Elle descendit de selle et appuya soigneusement sa bicyclette contre l'un des murs de brique rouge du bâtiment qui s'élevait sur un niveau, avant de pénétrer d'un pas traînant dans les locaux.

Il lui semblait étrange de revenir dans le seul but de faire appel aux lumières du coroner en tant que témoin potentiel et, alors qu'elle se dirigeait tristement vers son étude, elle se surprit à regretter qu'un autre coroner ne se fût pas occupé de l'affaire Hughes. Les répercussions de leur dernière enquête commune lui pesaient encore, et elle se sentait un peu honteuse de rechigner ainsi à revoir le Dr Ryder.

Comme elle pouvait s'y attendre, la secrétaire parut étonnée de la voir. Celle-ci n'ignorait pas grand-chose des affaires officielles du Dr Ryder et, n'ayant pas eu vent d'une enquête nécessitant la participation de Trudy, elle parut contrariée de se sentir exclue.

— Bonjour, agent Loveday, l'accueillit-elle sèchement. Est-ce que le coroner vous attend ?

— Non, navrée, je n'ai pas de rendez-vous, admit Trudy, ce qui parut remettre en joie la secrétaire. Je passais à l'improviste dans l'espoir de lui parler. Pour une affaire de police, précisa-t-elle sans grande nécessité.

Même si elle considérait Clement Ryder comme un mentor, voire, dans une certaine mesure, comme un ami, elle avait parfaitement conscience que leur relation s'arrêtait là et s'était donc sentie contrainte de préciser à l'assistante du Dr Ryder qu'elle savait rester à sa place.

— Je comprends. Je vais lui demander s'il peut vous accorder quelques minutes, annonça la secrétaire, radoucie.

Trudy acquiesça et se mit à faire les cent pas. Ce serait la première fois que le coroner et elle se reverraient depuis Pâques, et elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il n'en sortirait rien de bon ; toutefois, une part d'elle plus optimiste lui reprochait cette réflexion.

— Le Dr Ryder peut vous recevoir dix minutes, agent Loveday, déclara la secrétaire en lui tenant la porte avec un sourire affable.

Elle plissa cependant les paupières en avisant le teint blafard et la mine pincée de la jeune policière et lui décocha un regard inquisiteur lorsque Trudy passa devant elle.

Inconsciente de cet examen minutieux, la jeune policière se força à lui sourire en pénétrant dans ce bureau qu'elle connaissait si bien.

— Docteur Ryder, merci de me recevoir, commença-t-elle d'un ton formel.

Peut-être un peu trop. Ou peut-être sa tension était-elle palpable, car elle remarqua que le sourire bienveillant sur le point d'éclairer le visage du coroner se figea avant de disparaître.

— Trudy, quel plaisir de vous revoir, dit-il prudemment. Je vous en prie, asseyez-vous.

Elle inspira un grand coup avant de tirer une chaise. Puis elle farfouilla un moment dans sa sacoche, en quête d'un carnet et d'un crayon.

— Merci, docteur Ryder. Je suis ici au sujet de l'affaire Thomas Hughes.

5

Clement se renversa dans son fauteuil en fronçant les sourcils. Il était vêtu d'un costume gris sombre orné de discrètes rayures bleu marine et d'une cravate rouge et bleu marine. Son épaisse tignasse blanc et gris scintillait dans la lumière blafarde qui filtrait au travers des rideaux. Un agréable feu de cheminée ronflait dans l'âtre.

— Souhaitez-vous une tasse de thé ? proposa-t-il.

Trudy secoua la tête.

— Non, merci. Cela ne devrait pas durer trop longtemps, précisa-t-elle avec un sourire forcé. Le commissaire a demandé au capitaine Jennings de se pencher plus en détail sur la mort de Mr Thomas Hughes. Il me semble que vous étiez chargé de l'affaire ?

Clement eut un sourire fugace. Un peu blessé par les manières brusques et froides de la jeune policière, il eut la sagesse de ne rien laisser paraître. À l'évidence, quelque chose tracassait sa petite protégée et, tant qu'il n'aurait pas découvert quoi, il s'efforcerait de marcher sur des œufs.

Dans l'espoir de détendre l'atmosphère, il considéra qu'un compliment ne pourrait pas faire de mal.

— Ne me dites pas que Jennings a finalement eu une révélation et décidé de vous octroyer davantage de responsabilités ? Trudy, c'est fantastique.

Elle se força une fois de plus à sourire.

— Merci.

Elle regretta le ton badin et informel du coroner. Elle voulait en finir, afin de prendre congé au plus vite.

— Quelque chose vous a-t-il paru étrange dans cette affaire, docteur Ryder ? demanda-t-elle en relevant pour la première fois les yeux de son carnet pour soutenir le regard de son interlocuteur.

Elle se sentit rougir en distinguant un mélange d'inquiétude et de confusion dans les prunelles du coroner. À l'évidence, il était conscient de sa réticence, et elle s'empressa de se détourner pour masquer son irritation. Ce n'était pas comme si elle avait réclamé à se retrouver dans cette situation !

— Je dois dire que non. Pas à l'époque, ajouta-t-il.

Cela la fit tiquer.

— Auriez-vous des regrets, monsieur ? s'enquit-elle, le crayon en équilibre.

Clement haussa les épaules.

— J'ai lu les journaux, comme tout le monde en ville. Je dois avouer que l'article du *Tribune* m'a surpris. J'ai presque eu le sentiment que le journaliste prenait les choses un peu trop personnellement. Mais vous connaissez le dicton : il n'y a pas de fumée sans feu. Alors je me suis à nouveau interrogé sur cette affaire. Je présume que ce sont les gros titres du *Tribune* qui ont également fait réagir votre hiérarchie ?

Trudy s'apprêta à nier, avant de se rendre compte que cela n'aurait guère d'intérêt.

— Comme vous le savez, lorsque certaines... accusations sont formulées, il convient de les prendre au sérieux.

— En effet, c'est d'ailleurs notre métier. Bon, il était temps que nous fassions à nouveau équipe, vous ne trouvez pas ?

Horriifiée, Trudy le vit décrocher son téléphone et appeler sa secrétaire.

— Oui, Jean. Je crains de ne pas être aussi disponible que je ne le pensais cette semaine, pourriez-vous annuler mes rendez-vous sans caractère d'urgence et réorganiser mon emploi du temps pour me libérer, disons... trois heures par jour jusqu'à nouvel ordre ?

Il raccrocha, rayonnant, tandis que Trudy le dévisageait, consternée.

— Quelque chose ne va pas, agent Loveday ? s'inquiéta Clement, ayant subitement décidé de prendre le taureau par les cornes.

Elle déglutit, sachant qu'elle allait devoir lui révéler qu'elle travaillerait seule sur cette affaire et n'aurait pas besoin de sa participation. Pourquoi, grands dieux, pourquoi avait-il fallu qu'il suppose qu'elle était venue solliciter son aide ?

En le voyant s'incliner en arrière avec un sourire satisfait, elle sentit son cœur se serrer davantage. Elle se redressa, cherchant la bonne formulation pour lui expliquer les choses sans lui faire de peine.

Clement, conscient du silence qui se prolongeait et de la bataille mentale qu'elle était manifestement en train de livrer, la considéra de ses yeux gris et impénétrables.

— Y a-t-il un problème ?

Trudy hocha la tête, soulagée de se voir ainsi offrir l'occasion de dissiper ce malentendu. Mais alors qu'elle ouvrait la bouche pour lui annoncer qu'elle n'aurait pas besoin de lui, elle sentit les mots mourir sur ses lèvres.

Tout compte fait, cela n'était pas tout à fait vrai. Elle était bien placée pour savoir à quel point Clement était intelligent, expérimenté et méthodique – autant de qualités qui pourraient lui être d'une grande utilité. Par ailleurs, nul ne connaissait l'affaire mieux que lui.

Alors pourquoi était-elle à ce point déterminée à travailler seule ? Cela n'avait pas de sens... jusqu'à ce que, subitement, dans une terrible prise de conscience, elle comprenne ce qui la mettait si mal à l'aise.

Depuis Pâques, elle avait effectué ses missions tout en combattant ses démons intérieurs. Elle avait trouvé le courage de recommencer à patrouiller seule, à pourchasser les voleurs à la tire, à interroger les témoins et à accomplir ces mille autres tâches de sa routine quotidienne qu'elle ne pensait plus pouvoir effectuer un jour. Chaque fois qu'elle atteignait et dépassait l'un des objectifs qu'elle s'était fixés, elle en venait à croire que la crise était derrière elle.

Sauf qu'à présent qu'elle se retrouvait assise dans cette pièce, force lui était de reconnaître qu'elle n'avait remporté qu'une demi-victoire. Car accomplir son devoir de policière ne représentait qu'une partie de sa vie professionnelle et de sa carrière. Les enquêtes qu'elle menait avec le Dr Clement Ryder en constituaient un tout autre pan.

Lors de la dernière en date, elle avait failli perdre la vie. Et tant qu'elle ne referait pas équipe avec lui, elle ne pourrait être certaine qu'elle avait bien, une fois pour toutes, vaincu ses peurs. L'heure était venue de s'en occuper. Rien d'étonnant à ce qu'elle ne sache plus où donner de la tête !

Sentant son cœur tambouriner dans sa cage thoracique, elle déglutit, prit une profonde inspiration et déclara – de manière pas tout à fait honnête :

— Aucun problème. Tout va très bien, docteur Ryder. Merci d'avoir accepté de m'aider.

Clement sentit ses épaules se détendre tout à coup. Pendant un instant, il s'était demandé si elle n'allait pas rejeter sa proposition. Même si la raison de sa réticence était évidente. L'agression qu'ils avaient tous deux subie au cours de leur enquête précédente l'avait ébranlé lui aussi, alors qu'il avait fait la guerre !

Au cours des derniers mois, il avait maintes fois songé à l'appeler pour prendre des nouvelles, mais l'instinct et l'expérience l'en avaient dissuadé. Parfois, les leçons les plus difficiles de l'existence doivent être apprises en solitaire – ou n'être jamais apprises du tout.

Toutefois, il avait toujours su Trudy dotée d'un courage rare, d'une tête bien faite et d'une ambition sans faille, et il avait foi en elle – une foi qu'elle venait de justifier.

Cependant, alors qu'il décrochait de nouveau son téléphone pour prier sa secrétaire de lui apporter le dossier Hughes, un autre point se mit à le tarabuster.

Et si c'était *autre chose* qui poussait l'agent Trudy Loveday à repousser une possible collaboration ? Avait-elle finalement deviné qu'il souffrait d'une affection grave ?

Il s'était déjà demandé une fois ou deux si elle n'avait pas remarqué chez lui certains des symptômes physiques associés à la maladie de Parkinson. Même s'il n'en était qu'à un stade précoce de l'évolution, il lui arrivait de trébucher, et ses mains tremblaient parfois de façon incontrôlable.

Or Trudy était fine observatrice.

Il s'était donc préparé à lui mentir effrontément en prétendant que tout

allait bien, si elle se mettait à l'interroger ouvertement sur son état de santé.

Jusqu'alors, elle n'avait pas posé la question. Peut-être par respect pour lui, ou parce qu'elle manquait d'assurance quant à la fiabilité de ses observations. Cela ne signifiait pas pour autant qu'elle ne doutait pas secrètement. Craignait-elle qu'il ne soit pas en état de mener une nouvelle enquête ?

Cette idée lui faisait froid dans le dos.

Car si tel était le cas, il allait devoir s'assurer de ne lui donner aucune raison de regretter de l'avoir entraîné à bord.

Trudy, heureusement inconsciente de l'état d'esprit de son mentor, poussa un soupir résigné en voyant la secrétaire déposer le dossier Hughes sur le bureau du coroner.

Elle éprouvait effectivement une certaine agitation à la perspective de retravailler avec lui, mais c'était pure idiotie. Il n'y avait aucune raison rationnelle derrière cela. Elle avait effectué un certain nombre de recherches avant de quitter le poste de police, et elle savait que la probabilité qu'un acte malveillant soit survenu dans le jardin des Hughes pour Bonfire Night était presque nulle. Il s'agissait certes d'une horrible tragédie, mais rien ne laissait supposer qu'un crime ait pu être commis.

Bien sûr, chaque fois que le Dr Ryder et elle avaient uni leurs forces, l'enquête avait démontré une affaire d'homicide. Cela n'en faisait pas pour autant une règle immuable. Surtout pas avec des soupçons aussi peu convaincants que ceux-là ! Ainsi que le Dr Ryder venait de le souligner, les supérieurs de Trudy l'avaient simplement chargée de rouvrir l'enquête parce qu'un imbécile de journaliste s'était mis en tête de fouiller dans les poubelles.

Non, ils allaient sans doute se lancer dans une enquête rapide mais minutieuse, elle rédigerait un rapport pour le capitaine Jennings, et cela s'arrêterait là. Cela leur prendrait tout au plus quelques jours et se révélerait tout à fait barbant !

Duncan Gillingham relut son article avec un sourire sinistre. Même s'il était agréable de voir sa signature imprimée, de savoir qu'il avait fait un peu de bruit en jetant ce beau pavé dans la mare, ce n'était pour une fois pas l'assouvissement de sa vanité qui lui procurait satisfaction.

Il venait de raccrocher d'une conversation téléphonique avec un certain commissaire Malting, quelque peu mécontent d'avoir dû confirmer que l'affaire Hughes allait être réexaminée de plus près.

Ce qu'il souhaitait et prévoyait depuis longtemps. Car, même si tous l'ignoraient encore, il disposait d'un atout crucial que ne possédait pas la police au sujet de cette affaire.

Il savait déjà que le cercle familial comptait un assassin dans ses rangs.

Et il était déterminé à voir souffrir cette personne...

Avec cette ambition en tête, il attaqua la rédaction de l'éditorial du

lendemain, dans lequel il confirmerait que la police s'était enfin rangée à l'avis du *Tribune* en acceptant de rouvrir l'affaire. Le journal et ses lecteurs attendaient désormais les résultats en retenant leur souffle, convaincus que les forces de l'ordre – à présent qu'elles s'attelaient sérieusement à la tâche – ne tarderaient pas à découvrir la vérité cachée derrière la mort de Thomas Hughes.

Le journaliste sourit devant sa fidèle Remington noir et or.

Quand une certaine personne découvrirait ce rebondissement inattendu en buvant son thé, cela lui passerait à coup sûr l'envie de petit-déjeuner.

Et cela ne s'arrêterait pas là. Car le limier du *Tribune* poursuivrait naturellement son enquête de terrain, interrogeant ses propres témoins. Le résultat de cette entreprise s'étalerait en une du journal pendant encore quelque temps !

Duncan Gillingham relut son article du lendemain avec un sourire carnassier.

Tôt ou tard, le sale petit vermisseau qui pensait pouvoir se tortiller sans risque dans le fruit se retrouverait bientôt sous le feu des projecteurs.

Et si cela lui permettait au passage de se faire un nom et de contraindre Sir Basil à reconnaître que son futur gendre était doué pour ce travail, ce serait la cerise sur le gâteau.

6

— Alors, avec qui voudriez-vous vous entretenir en premier ? demanda Trudy avec curiosité.

Voilà presque une heure qu'elle consultait attentivement le dossier dans le bureau du coroner, et elle avait découvert un ou deux points qu'elle souhaitait voir éclaircis. Ce que Clement Ryder avait naturellement réussi à faire.

Elle se sentait déjà bien mieux. Malgré les doutes qu'elle avait pu nourrir au sujet de leurs retrouvailles, ils avaient rapidement retrouvé leur ancienne routine en discutant à bâtons rompus, passant les faits en revue jusqu'à mettre au jour quelque élément intéressant. Force lui était de reconnaître qu'il était agréable de retrouver peu à peu de bonnes vieilles habitudes.

Déjà, leur collaboration leur offrait certaines pistes à suivre.

Tous deux trouvaient par exemple un peu étrange qu'aucun membre de la famille du défunt n'ait remarqué quand ou comment la remise avait pris feu.

Certes, il faisait sombre, et la plupart des femmes devaient surtout être attentives à leur progéniture. Malgré tout, cela semblait étonnant, et ils allaient devoir s'entretenir avec toutes les personnes présentes ce soir-là – y compris les enfants.

Il était par ailleurs intéressant de constater que le défunt souffrait d'une réputation pour le moins ambiguë en ce qui concernait ses affaires. Même si Trudy avait signalé qu'elle ne voyait pas en quoi cela pourrait se révéler pertinent. Après tout, il était peu vraisemblable qu'un actionnaire mécontent de l'une des entreprises de Thomas Hughes ait pu s'introduire dans le jardin familial pour incendier la cabane sans que quiconque l'aperçoive. Le feu devait tout de même éclairer en partie les lieux, et un inconnu aurait sans doute fait tache.

Il apparaissait donc que la réponse à cette énigme – si toutefois le sort de la victime relevait d'une quelconque énigme – devait se trouver au sein de la famille proche.

D'où la question de Trudy.

— Eh bien, il y aurait peu d'intérêt à commencer par les deux membres de la famille ayant témoigné lors de l'enquête, répondit Clement. Pas alors que les autres pourraient nous ouvrir de nouvelles perspectives. Au besoin, nous

pourrions toujours nous tourner vers les Wilcox plus tard. Adressons-nous donc d'abord à un autre des rejetons Hughes. Avez-vous une préférence ?

Trudy haussa les épaules.

— Pourquoi pas la benjamine, Caroline Benham ? C'est souvent la petite dernière qui est la plus proche de son père, non ?

Clement, lui-même père d'un garçon et d'une fille qui avaient depuis longtemps quitté le nid, sourit.

— Il paraît. Très bien, va pour Caroline. J'en déduis que vous avez déjà effectué certaines recherches préliminaires sur la famille ?

Trudy le lui confirma. Ils rejoignirent la Rover P4 du coroner, qui remonta vers le nord sur Banbury Road pour gagner le village de Kidlington, où vivait et travaillait Caroline. Trudy profita du trajet pour l'aviser de tout ce qu'elle avait appris jusqu'à présent.

— Caroline est une jeune divorcée de vingt et un ans, commença-t-elle en consultant ses notes afin de se rafraîchir la mémoire.

Clement grommela légèrement en donnant un coup de volant pour éviter un cycliste peu respectueux du code de la route. Il n'était pas très favorable au divorce, ni à la facilité grandissante avec laquelle ceux-ci étaient prononcés, considérant cette tendance comme l'un des maux de la société moderne. Les gens de sa génération s'évertuaient à sauver leur couple contre vents et marées. Même si sa propre épouse était morte depuis plusieurs années, il était convaincu qu'ils seraient encore ensemble si elle avait survécu.

— Elle n'a pas dû rester mariée longtemps, souligna-t-il avec une pointe d'agacement.

Trudy fronça les sourcils.

— Non. Mais elle a convolé jeune, ajouta-t-elle en vérifiant les dates sur son carnet. Elle n'avait que dix-huit ans. Ils sont donc restés ensemble trois ans environ.

Clement soupira.

— C'était peut-être le problème. Il n'est pas toujours bon de se marier trop tôt.

Trudy, qui, du haut de ses vingt ans, n'avait encore jamais réfléchi sérieusement à la question, haussa les épaules.

— Elle travaille comme secrétaire chez un notaire. Son ex-mari et elle ont dû vendre ou libérer la maison familiale, car elle semble vivre en colocation avec une autre femme. Je suppose que cela lui permet de partager le loyer.

Trudy consulta sa montre d'un air pensif.

— À cette heure-ci, nous avons plus de chances de la trouver au travail qu'à son domicile, n'est-ce pas ?

Clement acquiesça. Un quart d'heure plus tard environ, il trouva une place de stationnement derrière la bibliothèque, en face d'un immeuble à deux étages en brique jaunâtre où se situait le cabinet Brearley, Pierce, Pike & Brearley.

Avant qu'ils descendent de voiture, Clement demanda :

— Selon vous, à quel point la bile et les sous-entendus déversés dans cet article sont-ils fondés ?

— Eh bien, la partie qui concerne la réussite en dents de scie de Thomas Hughes est certainement vraie, répondit Trudy en contemplant les feuilles mortes détrempées empilées sur le bas-côté. C'est l'une des choses qui m'ont le plus frappée dans ce papier. Comme il s'agissait peut-être du point le plus facile à confirmer ou infirmer, j'ai effectué quelques recherches à ce sujet.

— Ah ? Notre capitaine d'industrie n'était donc pas aussi sensationnel qu'on le prétend ?

— Eh bien, oui et non.

— Voilà qui est clair comme de l'eau trouble ! s'exclama Clement.

Il se sentait soulagé que les doutes que son amie nourrissait manifestement à son endroit se soient assez taris pour que leur collaboration puisse reprendre comme avant. Plus le temps passait, plus l'atmosphère redevenait légère et amicale.

— Désolée. Mr Hughes a effectivement gagné beaucoup d'argent et rencontré une grande réussite avec ses entreprises pendant la majeure partie de sa vie. Néanmoins, quand il a eu soixante ans, il a revendu l'essentiel de ses biens – le socle de sa fortune – et est plus ou moins parti en préretraite. Il a monté plusieurs affaires, dont certaines ont fructifié et rapporté beaucoup à leurs investisseurs – mais une ou deux d'entre elles leur ont coûté énormément d'argent. Le problème est qu'il n'a lui-même jamais misé de trop grosses sommes dans ses entreprises les plus... hasardeuses.

— Mmmh. Eh bien, c'est sans doute une donnée à garder en mémoire, commenta Clement avant d'ouvrir sa portière pour se diriger vers l'office notarial.

* * *

La réceptionniste parut surprise de voir un agent de police franchir la porte, et Clement présuma que le cabinet était de ceux qui se cantonnaient aux testaments, divorces et autres spécialités non criminelles.

— Bonjour, j'aurais souhaité savoir si je pourrais m'entretenir avec Mrs Benham ? demanda Trudy avec un sourire. Il n'y a rien d'important – simple visite de routine.

— Oh ! serait-ce au sujet de son pauvre père ?

La réceptionniste, une quinquagénaire dont l'instinct maternel semblait très développé, se leva et observa tour à tour Clement et Trudy d'un air hésitant.

— Ça nous a fait un choc d'apprendre la nouvelle. Mais Caro... Mrs Benham a insisté pour revenir travailler sans tarder. Je vais l'informer de votre présence. Elle est en train de taper un document sous la dictée de Mr Pike, mais je suis sûre que cela ne le dérangera pas.

Ils patientèrent devant l'accueil tandis que la femme disparaissait vers

l'arrière du bâtiment. Sur le rebord de fenêtre, une violette de Parme s'épanouissait avec l'enthousiasme d'une plante bien entretenue. Des classeurs en bois longeaient les murs couleur crème, et une ou deux scènes de chasse tentaient de conférer au vestibule une allure un peu moins solennelle.

On entendait depuis l'extérieur des enfants chanter en sautant à la corde. « Chapeau de paille, temps d'amoureux, la fille est belle, je sais qui la veut... »

Trudy sourit en se rappelant cette chanson de sa tendre enfance.

Il y eut du mouvement dans l'embrasement de la porte, et la réceptionniste reparut avec une autre femme, dissipant rapidement le bref accès de nostalgie de Trudy.

La plus jeune fille du défunt était une femme assez quelconque d'un mètre soixante-quinze environ, à la chevelure châtain épaisse mais pas très soignée. Ses grands yeux noisette constituaient sans doute son trait le plus remarquable, mais ils considéraient actuellement Trudy et Clement avec méfiance.

— Je suis Mrs Benham. Celia m'a dit que vous souhaitiez discuter de mon père ?

Elle semblait dubitative, comme à moitié convaincue qu'ils lui mentaient.

Trudy lui montra sa carte de police, dont la femme se saisit pour l'examiner d'un air sceptique.

— Y a-t-il un endroit où nous pourrions converser en privé pendant quelques minutes, madame Benham ? lui demanda Trudy. Nous aimerions juste vous poser quelques questions au sujet du soir où votre père... Au sujet de Bonfire Night.

Caroline Benham poussa un lourd soupir.

— Je présume que c'est en rapport avec cet article de journal ridicule ? Un tel ramassis d'absurdités... Remarquez, je ne suis pas très étonnée...

Elle surprit l'air hypnotisé de la réceptionniste et redressa ses épaules osseuses.

— Bon, allons nous installer dans la salle de conférences – personne ne l'a réservée aujourd'hui. Par ici, s'il vous plaît.

Elle leur fit franchir une porte donnant sur un couloir mal éclairé, et s'arrêta à peu près au milieu pour ouvrir une autre porte, comme au hasard.

— Ce n'est pas aussi grandiose qu'on l'imagine, hein ? souligna-t-elle avec ironie en s'effaçant pour les laisser entrer.

En effet, la pièce était d'une exiguïté inattendue, et seule une petite fenêtre carrée mal adaptée laissait entrer une faible quantité de lumière. L'endroit était tout juste meublé d'une table ronde et de quatre chaises en bois à dos droit.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Trudy et Clement s'exécutèrent, et Caroline Benham prit place en face d'eux.

— Alors, en quoi puis-je vous aider ? s'enquit-elle en croisant les mains

sur ses genoux dans un geste qui devait lui être habituel.

Elle ne paraissait ni obligeante ni réfractaire, et Trudy se demanda si cette démonstration d'indifférence calculée était causée par le deuil. Elle était dans la police depuis assez longtemps pour savoir que le chagrin et la stupeur pouvaient provoquer des réactions très variées en fonction des personnes.

— Vous étiez sur le point de nous dire quelque chose au sujet de l'article du *Tribune*, madame Benham — vous laissiez entendre que vous n'étiez pas particulièrement surprise par son contenu, lui rappela Trudy.

— Comment ? Ah, ça. Eh bien, non, en effet, confirma Caroline en plissant le front.

Ses sourcils assez fournis formèrent alors un grand V, ce qui lui conféra un air étrangement simiesque.

Trudy changea de position sur sa chaise.

— Je trouve cela assez curieux, madame Benham. Cela ne vous met-il pas en colère qu'un journal répande ainsi des sous-entendus peu flatteurs au sujet de votre père ?

Caroline eut un sourire sombre.

— À peine. Pour tout vous dire, j'ai l'habitude.

Cette fois, ce fut Clement qui remua légèrement, et Trudy se demanda s'il ne se sentait pas aussi perplexe qu'elle. Elle s'était préparée à marcher sur des œufs durant cet entretien, voire à laisser pleurer sur son épaule cette jeune femme endeuillée. Pourtant, elle avait l'impression de nager en eaux complètement inconnues.

— L'habitude ? répéta Trudy.

Caroline soupira.

— Ce que raconte cet article est vrai pour l'essentiel. Mon père était un homme cruel et impitoyable, et je ne doute pas que bien des personnes aient perdu les économies d'une vie à cause de lui. Cela ne l'aurait pas tracassé outre mesure ! Il n'avait pas de cœur, vous comprenez ? Pas d'âme. Pas de conscience. Ainsi, je ne suis guère surprise de ce retour de bâton.

— Oh ! fit Trudy, désarçonnée.

Pour une raison ou pour une autre, elle n'avait pas anticipé pareille franchise de la part de la fille de la victime.

— Euh... pardonnez-moi d'être si directe, mais vous ne semblez pas très... affectée par la disparition de votre père.

Caroline releva son menton carré et un peu trop large.

— Et pourquoi le serais-je ? rétorqua-t-elle d'un air belliqueux.

Trudy cilla, tâchant de ne pas se sentir offusquée.

— Vous n'aimiez pas votre père, madame Benham ? demanda-t-elle en s'efforçant de garder un ton neutre.

— Mais certainement pas ! Et je n'ai aucun mal à l'avouer franchement. En réalité, je serais surprise d'apprendre que quelqu'un le regrette. Il n'avait rien d'aimable, madame l'agent.

— Parce qu'il prenait certaines libertés avec l'argent des autres ? s'enquit

Trudy, peinant à croire que cette raison puisse suffire à provoquer un tel dédain.

— Si ce n'était que ça. Honnêtement, je m'en ficherais complètement. Si certains ont eu la stupidité de se laisser berner par mon père, alors tant pis pour eux.

— Dans ce cas, qu'a-t-il donc pu faire pour que vous le haïssiez à ce point ?

Si elle s'attendait à ce que son témoin fasse machine arrière et se défende de *haïr* son propre père, laisse entendre qu'elle était fragile en ce moment et que ses nerfs étaient à rude épreuve, ou avance quelque autre circonstance atténuante, elle en fut pour ses frais.

Caroline Benham se contenta de la considérer de son regard dur et inexpressif qui semblait refléter la faible lumière de la pièce.

— Je le haïssais parce qu'il a assassiné ma mère.

Trudy s'aperçut tout à coup qu'elle béait de surprise. Elle s'empressa de refermer la bouche et jeta un rapide coup d'œil vers Clement, se demandant s'il voudrait prendre le relais, mais il se contentait d'étudier le témoin d'un air pensif.

Si cela avait été leur première enquête, il lui aurait peut-être fait signe qu'il valait mieux changer d'interlocuteur à présent que les choses devenaient sérieuses. Maintenant, au contraire, il paraissait heureux de lui laisser les rênes, et elle ne put s'empêcher d'éprouver une pointe de fierté à cette marque de confiance.

— C'est une grave accusation, madame Benham, commenta Trudy d'un ton prudent.

Elle ne voulait pas casser le rythme de l'interrogatoire en consultant ses notes pour vérifier des faits qu'elle était à peu près certaine d'avoir en mémoire.

— Il me semble que votre mère est morte en 1957, c'est bien cela ?

— Exactement, répondit Caroline en pinçant si fort les lèvres qu'elles blanchirent. J'avais tout juste dix-sept ans.

Trudy avala sa salive, éprouvant un instant ce curieux sentiment de désarroi que l'on ressent lorsqu'on est subitement pris au dépourvu.

— Cela a dû être une épreuve terrible, parvint-elle à articuler avec sincérité.

Trudy peinait à s'imaginer ce qu'elle aurait vécu si sa propre mère était morte trois ans plus tôt. Elle en aurait eu le cœur brisé.

Elle se sentit soudain honteuse d'avoir jugé cette femme. Car même si elle s'était efforcée de rester professionnelle, elle n'avait pu s'empêcher de trouver l'attitude de Caroline Benham face à la mort de son père profondément anormale et, d'une certaine manière... déplacée.

À présent, elle commençait à se demander s'il n'y avait pas d'autres raisons à cela que la nature froide et insensible de Caroline.

— Je suis vraiment désolée, ajouta-t-elle doucement. Vous aimiez profondément votre mère, n'est-ce pas ?

Comme en réaction à cette compassion inattendue – quoique sincère –, les

yeux noisette de Caroline semblèrent s'humecter de larmes.

— Oui, fit-elle d'une voix un peu bourrue tout en contemplant ses mains jointes. Oui, en effet. Elle seule nous aimait. Quand elle est partie, j'ai... eh bien, j'ai su que je ne pourrais pas rester longtemps chez mon père. J'ai donc épousé Malcolm dès que j'ai eu dix-huit ans, et j'ai déménagé. Mon père a été ravi de me voir partir.

Elle renifla.

— Mais l'était-il vraiment ? s'étonna Trudy. J'ai du mal à y croire. Il venait de perdre sa femme, et...

— Oh ! il ne l'a pas seulement perdue, l'interrompit brusquement Caroline. Comme je vous l'ai dit : il l'a *tuée*. Nous le savions tous, mais j'étais la seule à oser lui tenir tête pour qu'il comprenne que je n'étais pas dupe. Et ça ne lui plaisait pas du tout, ça non.

Sa voix semblait désormais crispée et tendue, comme sous l'effet d'une colère et d'un chagrin trop longtemps réprimés.

— Il aimait que l'on se prosterne devant lui et qu'on le considère comme la huitième merveille du monde. Oui, monsieur, non, monsieur, tout de suite, monsieur. Il n'aimait pas me savoir dans ses pattes alors que je l'avais percé à jour et que j'étais là pour lui rappeler le crime qu'il avait commis. Alors, si, je vous assure qu'il était enchanté par mon départ.

Mrs Benham haletait presque désormais, penchée en avant sur sa chaise, les yeux écarquillés, et Trudy commença à avoir peur. Et si la benjamine du défunt souffrait de graves troubles psychiatriques ?

Elle jeta un nouveau coup d'œil au coroner. Elle n'ignorait pas qu'il avait été chirurgien avant de changer de carrière ; s'il n'avait pas dû rencontrer beaucoup de malades mentaux dans sa spécialité, il n'en demeurerait pas moins médecin. Et elle ne voulait surtout pas causer une dépression nerveuse chez son témoin en raison de son manque d'expérience dans la façon de mener une audition.

Clement remarqua son regard interrogateur et en comprit aussitôt la signification. Il se pencha obligeamment sur la table et prit le relais.

— Pourriez-vous m'en dire plus sur la mort de votre mère, madame Benham ? Je suis docteur en médecine, vous pouvez donc vous fier à moi, promit-il, veillant à s'exprimer d'une manière calme et neutre.

Caroline Benham le dévisagea avec intensité.

— Vous êtes docteur en médecine ? Vous devez donc savoir ce qu'est une leucémie. Et en particulier...

Elle se lança alors dans une explication incompréhensible pour Trudy, qui ne parvint même pas à prendre des notes précises. Il y avait trop de syllabes complexes, et le seul mot qu'elle saisit fut « syndrome », prononcé vers la fin.

Clement Ryder n'eut en revanche aucun mal à traduire ce jargon.

— C'est une forme extrêmement rare de cancer du sang, madame Benham, déclara-t-il. Votre mère en souffrait-elle ?

— C'est ce qu'affirmaient les médecins.

— Un mal incurable, hélas. Si votre mère en était atteinte, je crains de ne pas comprendre comment vous pouvez tenir votre père pour responsable de son sort.

— Oh ! mais il l'était, pourtant. Ce n'est pas à cause de lui qu'elle est tombée malade, bien sûr, ajouta-t-elle d'un ton que Trudy jugea dédaigneux et assez brusque. Mais il a refusé de lui venir en aide lorsqu'on lui a proposé un traitement.

— Un traitement ? Je peux vous assurer qu'il n'existe aucun traitement connu pour ce genre de maladie. Même si la recherche dans ce domaine avance à grands pas du côté des États-Unis, et qu'ils ont effectué quelques essais cliniques prometteurs...

— Et voilà ! C'est précisément de cela que je parle.

Caroline Benham était penchée en avant, dans son empressement à faire valoir sa cause.

— Alors que les médecins avaient perdu tout espoir, l'un d'eux a évoqué certains protocoles expérimentaux, un à Seattle et l'autre en Californie, me semble-t-il. Il disait que maman ferait une excellente candidate pour l'un ou l'autre, et qu'il la recommanderait aux chercheurs concernés si nous le souhaitions.

— Mais...

Clement n'eut pas le temps de formuler son objection.

— Oh ! je sais, ils ne nous ont jamais promis de rémission totale ! admit Caroline comme si ce point crucial n'était pas si pertinent. D'un autre côté, les médecins ne prennent jamais le moindre engagement, n'est-ce pas ? Quoi qu'il en soit, ces soins auraient pu nous permettre de profiter d'elle plus longtemps et lui rendre la vie plus facile. Pensez-vous que mon père, ce sale grippe-sou, ce méprisable radin, aurait consenti à payer les billets d'avion, l'hospitalisation et la médication ?

Elle criait presque, à présent.

— Bien sûr que non !

Elle le fusilla d'abord du regard, puis se tourna vers Trudy avec une expression de haine et de désespoir confinant à la démence, au point que la jeune policière sentit un frisson glacial lui remonter la colonne vertébrale. Elle se savait confrontée à l'obsession profonde de Caroline Benham, enlaidie par la rage, et se demanda pour la première fois si cela avait pu la pousser à commettre un meurtre.

— Sa propre épouse, et il n'a pas levé le petit doigt pour l'aider ! Ce n'est pas comme s'il avait du mal à joindre les deux bouts, haleta Caroline en s'affalant sur sa chaise. Il ne pouvait même pas faire valoir cette excuse ! C'est juste qu'il ne voulait rien dépenser pour une cause perdue. Il appelait ça une perte de temps. Vous imaginez ?

La pièce se retrouva alors plongée dans un silence absolu tandis que l'horreur de ces dernières paroles imprégnait l'air en même temps que la conscience des deux enquêteurs.

Si tout ceci était vrai, songea Trudy, épouvantée, alors, non, elle ne pouvait l'imaginer. Le défunt avait vraiment été d'une insensibilité monstrueuse.

Mais les choses s'étaient-elles bel et bien déroulées ainsi ? Leur témoin ne semblait pas être particulièrement impartial ou fiable.

Caroline prit une grande inspiration tremblante et, pour la première fois, arbora un petit sourire débordant d'une amertume insupportable.

— Oh ! je sais ce que vous vous dites. Que je suis folle, que j'ai complètement perdu les pédales, que je souffre de démence, ou quelque chose dans le genre. Mais je peux vous assurer que ce n'est pas le cas. Et si vous connaissiez mon père aussi bien que moi – aussi bien que nous tous –, vous sauriez que je vous dis la vérité. De toute sa vie, il ne s'est intéressé qu'à l'argent et au pouvoir, se comportant comme un roi dans son empire. Maman lui a donné des enfants, ce qui était tout ce qu'il attendait d'elle, et lorsque, une fois malade, elle ne lui a plus été de la moindre utilité, il n'a pas voulu dilapider ses ressources pour la soutenir. C'est aussi simple que cela.

Le sourire de Caroline disparut peu à peu.

— Et donc, elle est morte. Et j'ai quitté la maison. Et maintenant, il est enfin mort à son tour.

Elle s'affaissa complètement, comme vidée de ses forces, ne s'exprimant plus que d'une voix terne et presque détachée.

— Et je ne le regrette pas du tout, affirma-t-elle en observant par la fenêtre les gouttes de pluie qui s'étaient mises à ruisseler sur le carreau.

— Est-ce pour cela que vous l'avez tué, Caroline ? osa demander Trudy.

Caroline Benham éclata de rire. Un son d'autant plus choquant qu'il semblait réellement contenir une forme d'humour – noir et tordu, mais bel et bien présent.

— Non, je ne l'ai pas tué. Je pense que la Providence s'en est chargée. Je crois en la Providence, vous savez ? Je crois qu'elle le guettait en attendant le bon moment pour frapper, ainsi qu'elle le fait avec chacun d'entre nous. Et qu'elle a finalement décidé qu'il était l'heure pour Thomas Hughes d'expier ses péchés. Ainsi donc, les étincelles ont volé, la remise s'est embrasée et ce vieux fou avec.

Le regard de Caroline, jusqu'alors dans le vague, sembla se recentrer. En un retour fulgurant à la normalité, elle se redressa, posa fermement les mains sur la table et se leva.

— Je suppose que vous vous demandez pourquoi je persistais à me rendre aux réunions de famille malgré tout ça ?

Elle étira les lèvres en une parodie de sourire.

— C'est assez simple, en réalité : voyez-vous, je pouvais percevoir son irritation chaque fois qu'il se retrouvait en ma présence. En outre, je ne voulais pas lui accorder la satisfaction de croire qu'il m'avait éloignée du reste de la famille. Y avait-il autre chose ? s'enquit-elle avec froideur.

Il s'agissait plus d'une déclaration ou d'un défi que d'une véritable

question, et Trudy se surprit à admettre que c'était tout pour le moment. Elle savait au fond d'elle-même que pousser le témoin dans ses retranchements se révélerait pour l'heure tout à fait inutile.

Caroline les raccompagna en silence, passant devant la réceptionniste intriguée sans lui accorder un regard.

Une fois dehors, Clement et Trudy restèrent sous l'abri précaire du porche de l'immeuble pour observer la pluie.

— Pfiou, finit par siffler le coroner.

La policière sourit malgré elle.

— C'était assez intense, pas vrai ?

— Ça, on peut le dire.

— Pensez-vous qu'elle soit... vous savez... dérangée ?

Clement y réfléchit un instant avant de hausser les épaules.

— Les maladies mentales n'entrent pas dans mon domaine d'expertise, mais je ne le crois pas. Je pense en revanche que la perte de sa mère a été un véritable traumatisme, et qu'elle a décidé de la reprocher à son père. Malgré tout, elle semble relativement rationnelle, et cela ne l'a pas empêchée de vivre une vie normale ces dernières années.

— Vous la croyez donc ? Même quand elle affirme n'avoir pas tué son père ?

— Eh bien, si elle l'avait fait, pourquoi maintenant ? Pourquoi pas à l'époque où elle a perdu sa mère ? Elle devait être d'autant plus perturbée alors. Pourquoi attendre ?

Trudy opina, même si elle doutait. Elle s'imaginait Caroline comme une poudrière susceptible d'exploser à tout moment.

— En tout cas, s'il s'avère que Mr Hughes a effectivement été éliminé, je crois que je placerai Caroline tout en haut de la liste des suspects.

Clement ne la contredit pas.

— Il sera intéressant de voir ce qu'a à dire le reste de la famille, non ? se contenta-t-il de déclarer.

Il inspira alors l'air froid et humide, coiffa son trilby et haussa les épaules comme pour se délester de ces dix dernières minutes dramatiques.

— Bon, je crois que je vais retourner au bureau pour essayer de découvrir qui a soigné la maladie de Mrs Hughes. Le moins que je puisse faire est de confirmer si Caroline ne s'est pas trompée dans ses explications.

— Quant à moi, je vais faire mon rapport au capitaine Jennings et poursuivre mes recherches sur la famille Hughes, déclara Trudy d'un air contrit. S'ils sont tous aussi intéressants que Caroline, je pense que nous avons intérêt à mieux maîtriser notre dossier.

— Vous avez sans doute raison. Il serait peut-être bon de retourner voir les Wilcox pour obtenir leur point de vue plus détaillé. Après tout, on ne peut pas non plus tout demander à la cour.

Trudy regretta de n'avoir pu participer à l'enquête préliminaire, mais il n'y avait eu à l'époque aucune raison de la solliciter.

— Avez-vous le sentiment qu'ils vous ont caché quelque chose ?

Clement haussa les épaules.

— Pas nécessairement. Mais, de toute façon, nous devons découvrir comment le reste de la famille du défunt le percevait, et s'ils partagent l'opinion de leur jeune sœur quant à sa responsabilité dans la mort de leur mère. J'ai le sentiment que nous sommes loin de tout savoir de la famille Hughes, et Alice et son mari étaient les plus proches de Thomas puisqu'ils vivaient sous le même toit.

Clement déposa Trudy non loin du commissariat et repartit aussitôt. Sa jambe se mit alors à trembler, et la boîte de vitesses craqua quand il embraya sèchement. Il s'empessa de jeter un coup d'œil dans son rétroviseur, mais Trudy ne semblait pas le regarder s'éloigner.

Avec un soupir de soulagement, il regagna son bureau sans autre incident. Il ne put toutefois s'empêcher de se poser la question : combien de temps encore serait-il en mesure de prendre le volant sans risque ?

Cela lui rappela d'ailleurs qu'il avait promis à Trudy de lui enseigner la conduite. Il faudrait qu'il pense à lui demander si elle avait déjà obtenu son permis d'apprentie conductrice afin qu'ils conviennent d'un moment pour entamer les leçons.

Tant qu'il en était encore capable.

8

Le matin suivant, Godfrey Hughes alla récupérer son lait et ses journaux à la porte commune de la maison édouardienne, devenue un immeuble de rapport, où il occupait un petit appartement confortable. Une fois de retour à l'étage, avec sa tasse de café noir et son toast habituels, il s'empara de l'*Oxford Tribune* et découvrit avec horreur que sa famille figurait encore une fois en première page.

Sentant la nausée menacer, il s'empressa de lire l'article expliquant que la police avait été contrainte de rouvrir l'enquête concernant la mort de son père et espérait obtenir de nouveaux résultats rapidement.

Cet éternel célibataire était aussi grand que l'avait été Thomas : plus d'un mètre quatre-vingts, et assez élancé. Doté d'yeux marron et de cheveux auburn abondants, il paraissait particulièrement pâle et mal en point ce matin-là.

Il jeta le journal à terre avec une exclamation de détresse et de désarroi, puis consulta sa montre. Comme il s'y attendait, il avait encore largement le temps de se rendre au St Swithin's College, un établissement d'éducation supérieure indépendant au sein duquel il enseignait la langue et la culture anglaises à des étudiants étrangers.

Il avait prévu un cours sur la dernière « pépite » du cinéma britannique, qui ne susciterait guère d'enthousiasme.

Son esprit vagabonda à la place vers son père, ou plus précisément vers le testament de celui-ci.

Oh ! il savait ce qu'il renfermait. Ou plutôt, il savait ce que son père en avait dit mais, ainsi que tous les enfants de Thomas l'avaient appris à leurs dépens, il était impossible de se fier à ses paroles. Il mentait souvent lorsque cela lui facilitait la vie ou s'il pensait que les conséquences d'une contrevérité pouvaient être divertissantes.

Il était donc *possible* que le défunt ait, en réalité, légué à son fils aîné davantage que la modeste pension dont il avait clamé l'existence. Mais, au fond de lui, Godfrey n'y croyait guère.

Après tout, le vieux ne s'était jamais privé de faire savoir ce qu'il pensait de l'incapacité de Godfrey à se marier et à lui donner des petits-enfants. Qui

plus est, il avait toujours traité avec condescendance la seule véritable passion de son fils aîné, ricanant de le voir consacrer presque tout son salaire à son « petit passe-temps ridicule », selon ses propres termes, arguant que « le bon argent des Hughes ne devrait jamais être dépensé pour des âneries pareilles ». D'où l'annonce d'une simple pension, au lieu d'une somme versée en une seule fois.

Incapable de tenir en place, Godfrey se dirigea vers la fenêtre et contempla sans les voir les rues et la circulation.

Il aimerait avoir de l'argent à dépenser – et il ne voyait aucune raison de ne pas être exaucé. Après tout, il était l'aîné, et, traditionnellement, l'aîné était censé hériter, non ?

Bien sûr, Alice méritait aussi sa part, songea-t-il pour ne pas se sentir égoïste. Elle avait été contrainte de vivre avec le vieil homme, subi un chantage pour veiller sur lui, avec la promesse d'hériter de cette grande et belle demeure verdoyante de Headington.

Une petite somme ne serait certainement pas du luxe pour Matt non plus, avec ses trois enfants.

Concernant Caroline... Eh bien, elle s'était déjà assurée d'être déshéritée grâce à son attitude militante et au mépris qu'elle affichait ouvertement envers leur père ; ce dernier détestait profondément qu'on s'oppose à lui. À dire vrai, quelques-unes de leurs disputes après le trépas de leur mère avaient été farouches et magnifiques à regarder, se rappela Godfrey en esquissant un sourire amusé. D'une certaine manière, il admirait sa sœur pour son acharnement, bien qu'il dédaignât sa sottise.

Toutefois, l'éviction de Caroline permettrait aux autres de se partager une plus grosse part du gâteau – du moins, avec un peu de chance.

Godfrey soupira. Il faudrait attendre de voir ce que le vieil avoué de la famille annoncerait à l'ouverture du testament.

S'il n'obtenait comme prévu qu'une modeste pension... Eh bien, il faudrait trouver une solution, voilà tout. Et Godfrey, qui se targuait d'être le plus intelligent de tous les enfants de Thomas Hughes, avait une idée très précise concernant la nature de cette solution.

9

Kenneth Wilcox travaillait à Cowley, où il possédait et gérait un grand magasin d'électroménager, parfaitement situé sur une grosse artère. Même s'il était loin d'être aussi riche qu'avait pu l'être feu son beau-père, il avait malgré tout réussi dans les affaires ; toutefois, Clement ne pouvait s'empêcher de se demander ce que le défunt pensait du maigre empire de son gendre.

Il supposait que le patriarche n'était pas plus impressionné que cela – et qu'il n'avait sans doute jamais cherché à cacher son opinion au principal intéressé.

En s'avancant dans le magasin, Trudy s'arrêta pour admirer les nouveaux dispositifs sans fil. Parviendrait-elle un jour à économiser assez d'argent pour s'offrir son propre tourne-disque ? Celui du salon était généralement réquisitionné par ses parents et, si leur musique ne la dérangeait pas (beaucoup de Glenn Miller et autres enregistrements datant de la guerre), elle n'avait pas toujours envie de l'écouter. Pour l'heure, son morceau préféré était le dernier tube d'Elvis Presley – « His Latest Flame ». Avec une platine dans sa chambre, elle pourrait entamer sa propre collection de 33 et 45 tours.

Mais d'abord, elle allait devoir se payer son permis de conduire.

— Y a-t-il un problème, madame l'agent ?

Trudy sursauta, un peu honteuse d'avoir été surprise à rêvasser, et se retourna face au vendeur qui les avait approchés sans bruit. Il les contemplait avec méfiance, son compagnon et elle, ne sachant clairement pas comment les aborder.

Clement lui adressa un sourire affable.

— Nous nous demandions si le propriétaire était présent. Mr Wilcox ?

— Oh ! oui, répondit le vendeur avec un soulagement manifeste. Par ici. J'espère que tout va bien ?

Grand, âgé d'une petite trentaine d'années, l'air un peu inquiet, l'homme était élégamment vêtu d'un costume cravate, mais arborait la mine de ceux qui redoutent perpétuellement les ennuis ou les dérangements.

— Il y a eu plusieurs cambriolages près du garage automobile récemment – mais surtout chez des marchands de journaux ou de spiritueux. De jeunes vandales en quête de cigarettes et d'alcool, j'imagine. Ils ne s'attaquent tout

de même pas aux autres commerces, si ?

— Oh non, monsieur, rassurez-vous. C'est une affaire privée qui concerne Mr Wilcox, intervint Trudy. Je suppose que c'est un bon patron ? ajouta-t-elle.

— Oh ! oui. Très bon. Il aime que son magasin soit bien ordonné, précisa-t-il d'un air satisfait.

— Vous travaillez pour lui depuis longtemps, monsieur ?

— Depuis que j'ai quitté l'école. Ma parole, cela doit désormais faire plus de douze ans.

Le vendeur semblait ne pas y croire lui-même. Trudy hocha la tête.

— Et les affaires tournent bien ?

— Oh ! oui. Tout va très bien chez Wilcox Electrical, affirma-t-il avec raideur, comme si la policière l'avait insulté personnellement en l'interrogeant sur la rentabilité du magasin. Le bureau est par ici.

Il les guida vers un couloir étroit, dans lequel il ouvrit la dernière d'une série de trois portes. Celle-ci donnait sur une petite antichambre pleine de classeurs de rangement, avec juste assez d'espace pour un bureau et une chaise, actuellement inoccupée.

— Oh ! il semble que la secrétaire de Mr Wilcox vienne de sortir, commenta-t-il comme s'il s'agissait là d'un crime capital.

Il traversa la pièce jusqu'à une porte en bois uni, coincée entre deux classeurs. Il frappa, puis ouvrit sans attendre de réponse et lança par l'embrasure :

— Monsieur Wilcox, une policière et un gentleman souhaiteraient vous voir.

Il s'effaça alors pour les laisser entrer, puis referma la porte derrière eux sans demander son reste, sans doute pour regagner la boutique au plus vite. Trudy avait l'impression qu'il ne se le pardonnerait pas s'il laissait filer un client ou l'occasion de réaliser une vente.

— Veuillez excuser Albert, déclara Kenneth Wilcox en se levant pour les accueillir, il peut se montrer un peu abrupt.

Son regard s'appesantit sur Trudy dans son bel uniforme, avant de se porter à contrecœur sur Clement.

Il dut alors reconnaître le coroner, car un air un peu contrit passa sur son visage.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Trudy remarqua que Kenneth Wilcox contemplait ses jambes tandis qu'elle prenait place en croisant scrupuleusement les chevilles. Elle ne savait pas si elle devait se sentir amusée, flattée ou irritée.

L'homme lui semblait assez beau : malgré sa cinquantaine d'années, il conservait une belle stature, plus en muscles qu'en gras. Il avait probablement joué au rugby dans sa jeunesse, et avec ses cheveux couleur sable et ses yeux bleu vif, Trudy supposait que la plupart des femmes devaient le trouver charmant. À en juger par la manière dont il avait détaillé sa silhouette dès

l'instant où elle avait franchi le seuil de son bureau, il n'était pas non plus insensible aux attraits du sexe opposé.

Elle se demanda ce qu'en pensait Alice Wilcox. Elle toussota et eut la satisfaction de le voir sursauter dans son fauteuil. Il s'empessa de reporter son regard sur le coroner.

— Je présume que c'est encore au sujet de mon beau-père ? demanda Kenneth en matière de préliminaires.

Trudy trouva la formulation quelque peu étrange, comme s'il reprochait au défunt de causer tant de tracas à tout le monde.

— Je viens de découvrir ces balivernes dans le journal, poursuivit-il froidement. Je dois dire que le *Tribune* a baissé en gamme depuis quelques années. Ils en appellent maintenant à ce qu'il y a de plus vil dans la nature humaine, quitte à délaissier les véritables informations, si vous voulez mon avis.

— Oui, monsieur, répondit Trudy, pas forcément pour signifier son assentiment, son père ayant toujours lu le *Tribune*. Et vous avez raison, nous avons effectivement été chargés de nous repencher sur les circonstances de la mort de votre beau-père. Lorsque des questions sont soulevées, si... nébuleuses soient-elles, la police a l'obligation de s'y intéresser. Mais je suis sûre que nous aurons bientôt éclairci l'affaire, ajouta-t-elle avec un sourire radieux.

Sa tactique fonctionnait, car elle sentit l'homme se détendre, tant grâce à son sourire qu'à l'affirmation tacite qu'ils se trouvaient dans le même bateau, même si personne ne prenait la chose trop au sérieux. Trudy avait découvert que les gens s'ouvraient souvent plus facilement quand ils vous pensaient de leur côté.

— Bon, je suppose que ce n'est que justice, concéda Kenneth avec un soupir. Même si nous, sa famille, n'avons vraiment pas besoin de ces complications ! C'est déjà bien assez douloureux sans que... Bref. Que puis-je pour vous, exactement ?

Il regardait Trudy en parlant, et Clement, conscient que Kenneth Wilcox mangeait désormais dans la main de sa jeune amie, s'appuya contre son dossier, ravi d'assister au spectacle.

— Eh bien, si vous le voulez bien, prenons dans l'ordre les allégations du journal, répondit-elle d'une voix volontairement lasse, comme pour lui signifier que tout cela était sans fondement, mais qu'il fallait qu'elle prouve qu'elle faisait son travail. Je dois avouer que je me suis intéressée aux affaires de votre défunt beau-père et que je n'ai rien vu qui laisse supposer un quelconque acte criminel.

— Je ne le pense pas non plus, répliqua laconiquement Kenneth.

— Toutefois, il me semble avoir remarqué une certaine... réticence, dirons-nous, de la part de Mr Hughes à risquer son argent dans certains de ses projets les plus hasardeux. Mais je présume qu'il s'agit là d'une preuve de son sens des affaires.

Trudy veillait à conserver un ton admiratif plutôt qu'accusateur, mais elle voulait offrir à Kenneth la possibilité de dire du mal du défunt s'il le désirait.

— Eh bien, oui, répondit Kenneth en s'agitant sur son siège. Entre vous et moi, le vieux pouvait parfois se montrer assez retors. Oh ! je ne sous-entends pas qu'il ait participé à quoi que ce soit d'illégal, évidemment, mais il a consacré sa vie à gagner de l'argent et la fin lui importait davantage que les moyens. Euh, bien sûr, je n'en dirais pas autant devant ma femme, vous comprenez ?

— Naturellement, monsieur. Je suis certaine que votre épouse aimait beaucoup son père.

— Oh oui. Oui, beaucoup.

Kenneth Wilcox avait un peu trop insisté au goût de Trudy. D'après son expérience, lorsqu'un témoin lançait des affirmations avec véhémence, cela trahissait souvent un manque de certitude de sa part.

Elle se promit mentalement d'essayer d'interroger Alice au sujet de ses véritables sentiments à l'égard de son père.

— Alors peut-être que le *Tribune* tient un petit quelque chose en suggérant que certaines personnes auraient pu en vouloir à Mr Hughes ? reprit-elle. Celles qui ont investi dans ses derniers projets et y ont laissé toutes leurs économies, peut-être ?

— Peut-être bien. Je ne me suis plus trop intéressé à ses transactions après qu'il a vendu ses entreprises pour entrer en semi-retraite.

— Avez-vous investi dans certains de ces derniers projets, monsieur ? s'enquit-elle candidement.

— Certainement pas, ricana Kenneth. Malgré toute son...

Il s'interrompit, semblant subitement prendre conscience qu'il manquait de discrétion. Toutefois, Trudy le scrutait de près et le vit se tortiller, mal à l'aise, sous son regard inquisiteur.

— En fait, j'ai récemment touché un petit héritage, que je prévois d'utiliser pour ouvrir un autre magasin sur Cornmarket Street.

Il marqua une nouvelle pause après avoir évoqué la principale rue commerçante d'Oxford.

— Et Thomas... mon beau-père essayait de me convaincre de lui confier ces fonds. Il voulait s'en servir comme capital de départ pour je ne sais quelle affaire. Au bout du compte, j'ai dû me montrer assez ferme avec lui.

— Oh ! mince. Cela a dû générer un certain nombre de tensions, dit-elle compatissante. D'autant que votre femme et vous viviez sous le même toit que lui. La situation devait être un peu gênante. Vous en a-t-il voulu ?

Kenneth cligna des yeux, et Clement put presque distinguer l'instant précis où l'homme commença enfin à comprendre qu'il était en train de subir un interrogatoire.

Wilcox déglutit bruyamment avant de se redresser dans son fauteuil.

— Eh bien, à l'évidence, la situation n'était pas idéale. Mais n'allez pas vous imaginer que notre famille, mademoiselle...

— Agent Loveday, monsieur, compléta Trudy en prenant soudain conscience qu'elle ne s'était pas présentée en arrivant.

— Ah oui, agent, euh, Loveday, répéta Kenneth, ayant toutefois quelque gêne à articuler ce patronyme peu commun.

Clement (qui n'avait pas manqué de remarquer le regard baladeur du témoin) dut dissimuler le sourire qui lui étira les lèvres.

— Vous étiez en train de parler de votre famille, monsieur, lui rappela obligeamment la jeune femme.

— Comment ? Ah, oui. Eh bien, il est inutile de nier que Thomas pouvait parfois se révéler difficile à supporter. Mais je peux vous assurer que nous étions tous habitués à ses petites manies.

— Oui, monsieur, je n'en doute pas, répondit Trudy avec flegme.

Pour la première fois, cependant, elle ne chercha pas à masquer son incrédulité.

— Mais serait-il juste de déclarer qu'au moment de sa mort Mr Hughes et vous n'étiez pas dans les meilleurs termes ?

Se sentant acculé, Kenneth rougit.

— Écoutez, j'espère que vous n'insinuez pas que... eh bien, que j'aie pu jouer le moindre rôle dans ce funeste incendie ?

— Bien sûr que non, monsieur.

— Tant mieux. Parce que je peux vous garantir que ça n'est pas le cas. C'était un regrettable accident, voilà tout. Je ne savais même pas qu'il se trouvait dans la remise jusqu'à ce que nous prenions tous conscience qu'il n'était pas près du feu. Il faisait sombre dans les coins les plus reculés du jardin, et nous étions si nombreux qu'il était impossible de remarquer les allées et venues de chacun. Les enfants couraient partout en produisant un raffut de tous les diables ! En outre, ajouta-t-il avec une pointe de soulagement quand l'idée lui vint, je n'étais pas le seul à être brouillé avec lui à l'époque. Si vous souhaitez vous entretenir avec une personne qui avait de vraies raisons d'être en colère, allez donc trouver Mary.

Trudy battit des paupières, totalement désarçonnée. Elle pensait connaître tous les protagonistes de l'affaire Hughes, mais, à moins que sa mémoire ne lui jouât des tours, elle ne voyait pas à qui il faisait référence.

Elle jeta un coup d'œil désespéré à Clement, qui intervint d'un ton affable :

— Pourriez-vous nous rappeler de qui il s'agit, monsieur Wilcox ?

— Mary Everly-Hughes, la sœur de mon beau-père. Elle était aussi présente ce soir-là, vous savez ? Je crois que c'est Alice qui l'avait invitée, puisque son père avait oublié de s'en charger, ajouta-t-il en insistant lourdement sur le terme « oublié ».

— La tante de votre épouse participait-elle habituellement aux réunions de famille, monsieur ? s'enquit Trudy, soulagée d'être remise sur la voie.

— Oh ! oui. Thomas et Mary assistaient, enfants, aux feux de joie organisés par leurs parents, et Thomas était profondément attaché aux vieilles

traditions. Il y a sans doute eu quelques années sans célébrations – pendant la guerre, par exemple – mais, en règle générale, tout le monde était invité. Y compris Mary lorsqu'elle ne séjournait pas à l'étranger.

Kenneth inspira un grand coup avant de poursuivre.

— Sauf qu'il y a quelques semaines, j'ai surpris entre eux une violente prise de bec, et je me rappelle avoir entendu Alice se plaindre plus tard d'avoir à prévenir sa tante à la dernière minute parce qu'elle pensait que son père avait oublié de l'inviter. Si vous voulez mon avis, le vieux lui en voulait encore.

— Cette dispute devait être assez sérieuse pour que Mr Hugues fasse preuve d'une telle froideur à son encontre. Savez-vous de quoi il s'agissait, au juste ?

Kenneth dut cette fois reconnaître son ignorance.

— Non, pas vraiment. Comme je vous l'ai dit, j'ai juste surpris une conversation houleuse, rien de plus. J'étais à la maison un après-midi où Mary est venue prendre le thé. Alice se trouvait à la cuisine, et je suis passé devant la porte ouverte. J'ai entendu Thomas crier. Enfin, pas tout à fait crier, corrigea-t-il de mauvaise grâce, mais il avait une très grosse voix quand il était contrarié.

Il releva le menton, l'air sombre, et Trudy ne put s'empêcher de se demander à quelle fréquence cet homme avait lui-même subi le courroux de son beau-père.

— Vous avez bien dû distinguer quelques paroles, non ?

— J'ai eu la vague impression qu'il la menaçait, ou menaçait de faire une chose qui lui déplairait. Je l'ai clairement entendu dire qu'il allait « mettre un terme à cette histoire » et qu'il ne soutenait pas sa démarche. Il l'a ensuite traitée de vieille imbécile qui devrait avoir plus de jugeote. Ce qui, vous l'aurez compris, n'a pas été très bien accueilli.

— Rien d'autre, monsieur ? insista Trudy avec espoir.

Son témoin la contempla d'un air penaud.

— Non, je suis désolé. Mon beau-père a alors remarqué que la porte était ouverte, et il est allé la claquer. Naturellement, j'ai repris mon chemin et suis allé rejoindre ma femme à la cuisine.

— Naturellement.

À l'évidence, le défunt l'avait surpris à écouter aux portes, ce qui ne lui avait pas plu. Trudy se sentait presque aussi déçue que son témoin de n'avoir eu l'occasion d'entendre la fin de la querelle entre le frère et la sœur.

— Écoutez, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'ai un rendez-vous dans...

Kenneth consulta ostensiblement sa montre.

— Eh bien, d'un instant à l'autre, en réalité. Alors si vous voulez bien m'excuser... ? fit-il en se levant.

— Mais bien sûr, monsieur. Merci de nous avoir accordé de votre temps.

Même si Trudy avait la certitude que son rendez-vous était fictif, elle

savait avoir glané plus d'informations que nécessaire pour poursuivre son enquête.

Clement hocha silencieusement la tête pour la conforter dans sa décision. Le coroner était d'ailleurs sur le point d'atteindre la porte quand celle-ci s'ouvrit devant lui, le faisant sursauter légèrement. Une jeune et jolie blonde qui devait avoir l'âge de Trudy hoqueta de surprise. Elle ne s'attendait clairement pas à trouver quelqu'un derrière la porte.

Elle était vêtue d'une jupe bleu pastel et d'un cardigan assorti, par-dessus un chemisier en soie crème et un collier de perles de culture. Elle braqua ses grands yeux bleus sur Kenneth, sans lâcher le petit cartable qu'elle tenait à la main.

— Pardonnez-moi, monsieur Wilcox, j'ignorais que vous aviez de la visite. Je me suis occupée de votre affaire à la banque, monsieur.

— Merci, Susan, répondit Kenneth avec raideur. Ma secrétaire, Miss Royal, précisa-t-il à l'intention des enquêteurs.

Susan alla s'asseoir dans le petit bureau faisant office d'antichambre et les observa avec curiosité tandis que son employeur les raccompagnait.

Une fois de retour dans la rue, Trudy sourit.

— Eh bien, c'était instructif, n'est-ce pas ?

— À bien des niveaux, confirma Clement d'un ton satisfait. Cette affaire regorge finalement de possibilités. Avez-vous eu l'impression que Mr Wilcox et son beau-père ne s'entendaient pas ? l'interrogea-t-il, pince-sans-rire.

— On peut dire ça. Quel vieux pervers. Avez-vous remarqué comme il me reluquait ?

Clement sourit.

— Certaines femmes trouvent flatteur d'être admirées si ostensiblement.

— Eh bien, pas moi. Et je suis navrée pour sa pauvre épouse. Allons-nous nous entretenir avec elle, à présent ?

— Non. Je crois que j'aimerais mieux parler d'abord à cette Mary, qu'en pensez-vous ? Cette dispute a attisé ma curiosité. Avez-vous la moindre idée de l'endroit où elle pourrait vivre ? demanda Clement.

— Je dois avoir ça dans mes notes.

Trudy farfouilla dans sa sacoche en quête de son carnet.

— Les voilà... Ah, oui, Mary Everly – son nom a été évoqué par les autres témoins. Elle habite à Wolvercote.

10

Tandis que Trudy et Clement remontaient dans la Rover pour gagner l'agréable village de Wolvercote, qui dominait la jolie prairie de Port Meadow, Alice Wilcox ne se doutait nullement que son propre entretien avec la police venait d'être repoussé.

Elle était occupée à faire le tri dans les affaires de son père. Celui-ci s'était approprié un bureau et un salon au rez-de-chaussée, ainsi que la plus grande des chambres à l'étage. À présent, ses vêtements formaient des piles bien nettes, prêts à être distribués à une vente de charité, et ses livres et autres biens sans grande valeur emplissaient des cartons destinés à Oxfam.

Tout en s'affairant, elle éprouvait un certain sentiment de satisfaction. À présent que la maison était tout à eux, ils allaient pouvoir s'étaler un peu et profiter de l'espace. Fini les repas préparés exprès pour *lui*. Ils allaient pouvoir manger ce qui leur plaisait et choisir eux-mêmes quel programme regarder à la télévision. Ils pourraient aussi enfin partir en vacances et... oh, toutes sortes de choses, se réjouissait-elle. Leur vie serait tellement plus belle, maintenant – pour tout le monde. Mais surtout pour elle. Plus d'économies de bouts de chandelle à réaliser, plus de pincettes à prendre en permanence pour s'assurer que *lui* était bien installé, sans raison de se plaindre.

Lorsque le notaire de la famille aurait fait lecture du testament, confirmant que la maison leur appartenait désormais pleinement, peut-être même qu'ils pourraient envisager de la vendre pour aller s'installer ailleurs ? Il faudrait qu'elle en parle à Kenneth, mais elle ne pensait pas qu'il y verrait la moindre objection.

Elle fredonnait joyeusement en poursuivant sa tâche. Ses frères et sa sœur devaient être aussi impatients qu'elle d'en finir avec cette histoire de testament. Matthew serait le plus satisfait d'entre tous lorsqu'il aurait enfin mis la main sur sa part d'héritage. Et Godfrey pourrait s'adonner tout son soul à son étrange occupation. Quant à Caroline... Alice soupira. Si Caroline avait effectivement été déshéritée, Alice était certaine de pouvoir convaincre Kenneth de lui céder un petit quelque chose. Après tout, lui-même avait récemment bénéficié d'un legs : ils ne manqueraient plus de rien.

Alice s'interrompit en pleine séance d'époussetage de cette vieille scène

de chasse que son père avait toujours admirée (et qu'elle avait toujours détestée) et fronça légèrement les sourcils.

Oui. Le legs – celui-ci aussi était en sécurité, à présent. Elle n'avait cessé de s'en inquiéter depuis le jour où elle avait découvert que son père tentait de convaincre Kenneth de le lui confier pour réaliser Dieu sait quel placement.

Mais Kenneth n'avait pas cédé.

Alice sourit, avant de jeter joyeusement la peinture dans un carton destiné aux bonnes œuvres. Oui, elle admirait réellement son mari d'avoir tenu tête à son père. Tout le monde n'aurait pas eu ce cran.

Sans plus un souci en tête, Alice nettoya les lunettes et le kit de rasage paternels, s'évertuant à effacer toute trace de la présence du défunt dans cette maison.

Rupert Burrows entra dans Wolvercote au volant de son Austin-Healey, et donna un coup de klaxon avant de traverser le très haut pont en arc à l'extrémité du village. Il était presque impossible de voir si une voiture arrivait en face, tout le monde savait donc qu'il fallait signaler son approche ; n'entendant aucune réponse, il s'engagea et, quelques mètres après le pont, clignota aussitôt à gauche pour emprunter une étroite allée envahie par l'herbe.

Il connaissait bien le charmant cottage de Mary Everly, un peu à l'écart de ce chemin, au milieu d'un vaste domaine jalonné de saules pleureurs et souvent parcouru de lapins de garenne, qui envahissaient régulièrement son terrain depuis les champs environnants.

En se rapprochant, il vit une Rover inconnue garée devant le portillon du petit jardin, et poursuivit instinctivement sa route sans s'arrêter.

Même s'il n'y avait rien de mal dans le fait de rendre visite à Mary, après toutes les histoires qu'avait faites son frère, il se doutait que leurs récentes fiançailles constituaient encore un sujet sensible et qu'elle préférerait éviter qu'il se montre alors qu'elle recevait des visiteurs inattendus.

Ce grand blond à la moustache claire et aux yeux bleu pâle avisa son reflet dans le rétroviseur et fronça les sourcils. Il comprenait son point de vue, bien sûr, et n'était pas très bien placé pour s'y opposer, mais bon sang, ce n'était pas rien de faire profil bas quand on était sur le point d'aller voir sa propre fiancée. Ce n'était pas comme s'il était tout jeune homme et avait encore besoin de la permission de papa !

En exhalant un soupir, Rupert continua néanmoins de rouler. Il se garerait quelque part pour se promener le long de la rivière, maintenant que la pluie avait enfin cessé. Ce n'était peut-être pas le temps idéal pour une balade, mais il se consola en se disant que les visiteurs ne resteraient sans doute pas longtemps.

Mary savait qu'il devait venir, et elle ferait en sorte de se débarrasser d'eux au plus vite.

Quoi qu'il en soit, sa contrariété serait de courte durée. Après tout, maintenant que Thomas Hughes était mort, tous leurs soucis s'étaient envolés.

Trudy entendit passer une voiture sur l'étroit chemin, mais ne se donna pas la peine de se retourner tandis qu'elle descendait l'allée irrégulière du jardin de Mary Everly.

Elle devinait aux rosiers soigneusement taillés, aux haies régulières et à la glycine dépourvue de feuilles qui grimpait sur la façade du cottage que la propriétaire était passionnée de jardinage – ou employait quelqu'un qui l'était. Cet endroit devait être magnifique au printemps ou en été.

Derrière la maison, une noue d'allure grise et humide s'étendait, plate et délaissée ; au loin, entre les saules dénudés, on apercevait l'éclat argenté d'un cours d'eau – sans doute la Cherwell, peut-être même la Tamise. Pour quelqu'un qui était né et avait grandi à Oxford, Trudy maîtrisait remarquablement mal la géographie des environs !

Le cottage était typique : porte d'entrée solidement ménagée en plein milieu sous un porche en V renversé, flanquée de deux croisées. À l'étage, deux fenêtres étaient installées à l'aplomb de celles du rez-de-chaussée ; une cheminée émergeait d'un côté du toit, et la fumée grise qui s'en élevait de façon régulière trahissait la présence d'un feu dans l'âtre.

— Belle construction, dans un bel endroit, commenta Clement, faisant ainsi écho à ses propres réflexions.

À l'abri sous une remise à charbon, un bouquet de marguerites de la Saint-Michel florissait toujours ; elles étaient d'un lilas si pâle qu'elles paraissaient presque grises. Trudy les admirait encore lorsque Clement souleva le heurtoir en laiton poli et frappa à coups secs.

Après un court instant de silence, la porte s'ouvrit brusquement. La grande femme mince au port altier qui se tenait devant eux semblait avoir environ soixante ans. Son air enthousiaste disparut dès qu'elle découvrit les inconnus en face d'elle.

— Oh ! bonjour. Je suis désolée, j'attendais quelqu'un d'autre. Puis-je vous aider ?

Elle cligna rapidement ses yeux bleu pâle en avisant l'uniforme de Trudy.

— Bonjour, madame Everly. Je suis l'agent Loveday, et voici le Dr Clement Ryder, coroner à Oxford.

Trudy lui montra sa pièce d'identité, que l'autre femme étudia brièvement.

— C'est au sujet de mon frère, n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec un soupir patient. Dans ce cas, vous feriez mieux d'entrer.

Et elle fit un pas de côté pour leur laisser franchir le seuil.

Elle portait un pantalon de laine bleu marine ajusté et un jacquard Fair Isle bleu, blanc et gris. Sa chevelure était de la couleur du vieil or et coiffée à la dernière mode. Un discret maquillage la rajeunissait sans doute et, à l'exception d'une montre en or, elle ne portait d'autres bijoux qu'une paire de jolies boucles d'oreilles en perle.

Elle donnait l'impression d'une personne habituée à l'opulence et à toujours faire bonne figure.

— Je vous en prie, venez au salon, les invita Mary Everly en quittant le vestibule, où une horloge de parquet égrenait pesamment les secondes dans un coin ténébreux.

Ils gagnèrent une pièce, petite mais agréable, donnant sur le jardin de devant. La décoration pomme et abricot contribuait beaucoup à illuminer la grisaille de cette journée de novembre qui cherchait à s'engouffrer à l'intérieur.

— Mr Everly n'est pas là ? demanda Trudy.

L'entretien risquait de se révéler pénible, alors la présence reconfortante d'un conjoint pouvait parfois constituer un avantage.

— Mon mari est mort depuis plusieurs années maintenant, répondit Mary Everly avec un sourire empreint d'ironie, et Trudy se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux.

— Oh ! je suis navrée. Je l'ignorais !

— Ne vous en faites pas. Je vous en prie, asseyez-vous.

Mary leur désigna deux fauteuils ainsi qu'un petit canapé regroupés autour d'une table basse en noyer.

— Il est mort à l'étranger. Il était diplomate, voyez-vous, et nous voyagions souvent sous les tropiques. Il a fini par attraper l'une de ces fièvres terribles qui ont parfois raison des Européens. Bref...

Elle balaya son veuvage d'un geste de sa main osseuse.

— Que puis-je pour vous, exactement ?

Trudy sortit son carnet et l'ouvrit à une page blanche.

— Je suppose que vous avez pris connaissance des articles concernant le... trépas de votre frère, récemment parus dans l'*Oxford Tribune*, commença-t-elle d'un ton prudent.

Mary Everly, assise dans l'un des fauteuils, croisa élégamment les mains sur ses genoux.

— Oui, Godfrey m'a téléphoné pour m'en informer. Il était dans tous ses états, comme d'habitude. De tous mes neveux et nièces, il est celui qui se plaint le plus, ajouta-t-elle d'un air sardonique.

— Eh bien, en conséquence des questions soulevées par le journal, mon

supérieur, le capitaine Jennings, m'a demandé de vérifier quelques détails. Vous vous trouviez au domicile de votre frère lorsque la cabane a pris feu, c'est bien cela ?

— Oui, en effet. Je suis arrivée à Headington autour de... voyons voir. Il devait être dans les 18 heures. J'ai d'abord aidé Alice en cuisine – pour préparer la nourriture notamment. Puis je suis sortie assister au feu de joie. Mais il faisait un temps atroce – humide et venteux, comme vous le savez sans doute. Et ils ont eu du mal à l'allumer.

Trudy opina du chef.

— Vous rappelez-vous qui a suggéré d'utiliser de la paraffine ?

— Je crois que c'était Kenneth, répondit Mary après un instant de réflexion. Mais je n'ai pas vraiment fait attention, ajouta-t-elle. Bref, ils ont fini par réussir à le faire prendre, et les enfants se sont mis à réclamer les feux d'artifice. Alors mon frère est allé les chercher dans la remise.

— L'avez-vous effectivement vu pénétrer dans la cabane, madame Everly ?

— À bien y réfléchir, non, je ne pense pas. Je l'ai vu s'éloigner et je me suis dit que c'était ce qu'il allait faire. Pour être honnête, j'avais un peu l'esprit ailleurs. À mon âge, les feux d'artifice, vous savez... En outre, la cabane se trouvait quelque part au fond du jardin, là où il faisait le plus sombre. Et j'avais les yeux rivés sur le feu, pour m'assurer qu'il ne devienne pas incontrôlable. C'était un peu idiot de l'avoir allumé par un vent pareil, même s'il était installé dans le coin le mieux protégé du jardin. Je l'ai d'ailleurs dit à... à qui l'ai-je dit, au juste ? Je crois que c'était Matthew. Mais mon frère a insisté pour que les choses se déroulent comme prévu. Thomas n'aimait pas voir ses plans contrecarrés, même par Dame Nature.

Elle semblait à la fois triste et amusée, et Trudy la considéra pensivement.

— Ça avait l'air d'être un sacré personnage. A-t-il toujours été aussi têtu ?

— Oh ! oui, toujours. Quand nous étions enfants, nos parents étaient au désespoir. Mon frère faisait partie de ces gens qui croient toujours tout savoir et sont prêts à remuer ciel et terre pour prouver qu'ils ont raison, même lorsqu'ils ont tort. Voire *surtout* quand ils ont tort et qu'ils le savent secrètement !

Elle haussa les épaules et écarta les mains en un geste d'impuissance.

— Mais bon, ils ont fini par lui pardonner quand il a réussi.

— Je vois. Il a hérité de l'entreprise familiale, c'est bien cela ? l'encouragea Trudy.

— Pas tout à fait. Nos parents possédaient deux boutiques et, quand il a eu vingt et un ans, Thomas les a harcelés jusqu'à ce qu'ils acceptent de le laisser en gérer une comme il l'entendait. Il soutenait que l'époque avait changé et qu'il fallait adopter un nouveau fonctionnement pour faire du « bon » argent, comme il disait. Papa, qui était assez vieux jeu et s'inquiétait de voir Thomas à ce point attiré par l'argent, s'est d'abord montré réticent mais, au bout d'un an, le magasin de mon frère produisait deux fois plus de bénéfices que celui

de notre père. Quand celui-ci a pris sa retraite, Thomas a naturellement hérité du deuxième établissement ; il les a revendus tous les deux, a diversifié son activité et, en moins d'une décennie, a créé Hughes Enterprises. Vous connaissez la suite.

— N'avez-vous pas été surprise par tout ceci ? s'informa Trudy.

Avoir un témoin aussi disponible et honnête était toujours appréciable, et elle entendait en tirer le meilleur profit avant de mettre la femme sur ses gardes en lui posant des questions plus personnelles.

— Pas du tout, affirma Mary. J'étais plus jeune que Thomas de quelques années, mais même à l'époque je voyais combien il était motivé. Il était intelligent, prêt à prendre des risques, et il faut bien reconnaître qu'il a travaillé comme une bête, pendant des années et des années, afin de devenir quelqu'un.

— Il semblait très ambitieux.

— Oh ! oui.

— Diriez-vous que l'argent comptait beaucoup pour lui ?

— Grands dieux, oui ! C'était son but ultime, si vous voulez mon avis. Je n'ai jamais trouvé cela très sain – mais, bien sûr, ses amis et associés avaient une haute idée de lui.

— Et qu'en pensait sa femme ?

— Mildred ? Oh ! peu lui importait. Pourquoi s'en serait-elle souciée ? Elle avait une jolie demeure, des fourrures, des vacances à l'étranger... Et ses enfants étaient inscrits dans les meilleures écoles.

— Ne pensez-vous pas qu'elle en voulait à son mari de travailler autant ?

Mary afficha un autre de ses sourires sardoniques.

— J'en doute fort, madame l'agent. J'imagine qu'elle était au contraire soulagée d'avoir la maison pour elle toute seule aussi souvent. Mon frère avait tendance à... comment dire ? À prendre toute la place, partout où il allait.

— Nous nous sommes entretenus avec votre nièce Caroline, expliqua Trudy. Elle s'est montrée plutôt... catégorique au sujet de sa mère. Notamment au sujet du mal qui l'a emportée.

Le visage fin de Mary Everly se crispa sensiblement.

— Oui, ça ne m'étonne pas, déclara-t-elle.

— Elle nous a dit que son père avait refusé de payer pour un traitement qui lui aurait permis de vivre plus longtemps.

— Oui.

— Oui, c'est ce que pense Caroline, ou oui, vous le pensez également ?

— Les deux.

Cette assertion plate et laconique fit ciller Trudy. Elle se tortilla sur son siège, ne sachant trop comment aborder ce témoin. La femme ne se montrait pas tout à fait hostile (du moins, pas encore !), mais ne faisait pas non plus dans la douceur ou la légèreté.

Clement observait lui aussi la veuve avec intérêt. Trudy coula un rapide regard dans sa direction, lui proposant silencieusement de prendre le relais, et

il accepta l'invitation tacite en se penchant légèrement en avant.

— Comment vous entendiez-vous avec votre belle-sœur, madame Everly ? s'enquit-il.

— Avec Mildred ? Raisonnablement bien. N'oubliez pas qu'en tant que femme de diplomate j'ai passé de nombreuses années loin de l'Angleterre, sans beaucoup voir ma famille. Je ne peux donc me targuer d'une quelconque expertise quant à la vie personnelle de mon frère. Mais chaque fois que nous nous rencontrions, tout se passait bien avec elle.

— Étiez-vous présente lors des derniers stades de sa maladie ?

— Non... enfin, je n'étais pas là au moment de sa mort, admit Mary. Nous avons passé quelques mois ici entre l'affectation à Singapour et celle en Malaisie. La pauvre femme venait d'être diagnostiquée et son état se dégradait rapidement. Ce fut assez soudain et le changement physique, choquant. Elle était squelettique. Bien sûr, Caroline étant la plus jeune, et la seule à vivre encore à la maison, elle l'a ressenti le plus durement.

— Elle doit donc être la mieux placée pour savoir l'attitude qu'a eue son père vis-à-vis de la maladie de son épouse, commenta Clement, presque pour lui-même.

Puis il hocha la tête. Oui, voilà qui expliquerait pourquoi, de toute la fratrie, Caroline était celle qui haïssait le plus son père.

— Oui, répondit Mary d'un ton maussade. Je ne doute pas qu'elle ait vu et entendu de nombreuses choses qui ont dû la contrarier. Et à dix-sept ans, on est encore jeune pour apprendre l'une des leçons de vie les plus brutales qui soient, n'est-ce pas ? On n'est plus tout à fait enfant, mais pas encore adulte non plus. Pour être honnête, je suis désolée pour elle. Mais le fait d'avoir tant vécu à l'étranger..., ajouta-t-elle avec un haussement d'épaules impuissant. Je ne pouvais pas faire grand-chose pour la soutenir.

— L'avez-vous crue quand elle a affirmé que son père refusait de financer le traitement de sa mère aux États-Unis ? la questionna Clement en scrutant sa réaction.

— Oh ! oui, répondit Mary sans l'ombre d'une hésitation. Cela ressemblait malheureusement beaucoup à Thomas. De refuser de dépenser son argent pour une cause perdue. Je l'entends presque le dire. « C'est jeter l'argent par les fenêtres ! »

Elle s'interrompt, consciente de l'expression stupéfaite qu'avait adoptée ses interlocuteurs.

— Navrée, mais je n'ai jamais été du genre à me voiler la face, reprit-elle. Mon frère, voyez-vous, a toujours été d'une bonne santé insolente et, à l'instar de nombreuses personnes n'ayant jamais eu à connaître la maladie, il avait tendance à dédaigner l'ampleur du drame que subissent ceux qui souffrent. Ce qui ne faisait qu'empirer les choses. Quand Milly a dû être alitée, il a refusé d'admettre la réalité et s'est réfugié dans son monde – et son monde a toujours été de gagner de l'argent.

— Je plains sa pauvre femme, dit Clement avec compassion, un sentiment

que Trudy partageait pleinement.

— Moi aussi, répondit Mary. Nous la plaignions tous – pas seulement Caroline. Mais mon frère avait une calculatrice à la place du cœur, et ses enfants – *tous ses enfants* – le savaient mieux que quiconque. Il ne se contentait pas de réussir dans les affaires : il avait besoin de réussir plus que n'importe qui d'autre. Il était habité d'une sorte de... de jubilation chaque fois qu'il remportait un gros coup. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Je pense que oui, fit Clement. C'était le genre d'homme à aimer le pouvoir.

— Oui. L'argent, les acquisitions, le pouvoir, l'influence, être considéré comme important... il se nourrissait de tout ça.

— Et il ne devait pas avoir beaucoup de temps à consacrer à une épouse subitement malade, impotente et fragile, devina Clement. Ni à une fille effrayée et endeuillée. Rien d'étonnant à ce que Caroline se soit mariée si jeune et ait quitté le foyer familial dès qu'elle en a eu l'occasion.

Mary écarta une nouvelle fois les mains en signe d'impuissance.

— Je dois avouer que j'ai été plutôt soulagée d'apprendre qu'elle s'était mariée et avait déménagé. C'était sans doute la meilleure chose qui pouvait leur arriver à tous les deux. Je n'imagine pas à quel point l'ambiance devait être tendue à la maison, après la mort de Mildred !

— Un homme pareil a dû tôt ou tard se fâcher avec chacun des membres de sa famille, non ? suggéra habilement Clement.

Trudy, qui s'adonnait à une prise de notes consciencieuse, veilla à bien dissimuler son sourire approbateur face à cette stratégie.

— Oh ! oui. Il se montrait particulièrement méprisant envers Godfrey, bien sûr.

Mary soupira et, en avisant le sourcil interrogateur qu'avait dressé Clement, elle s'empressa de s'expliquer.

— C'était le fils aîné, vous comprenez ? Alice était plus âgée mais, aux yeux de son père, elle n'était qu'une fille, je le crains. Et il a eu le tort de ne jamais se marier, et donc de ne pas produire l'héritier tant espéré. En outre, j'ai peur que Godfrey ne soit... Eh bien, disons qu'il n'est pas très énergique. C'est un intellectuel, un rat de bibliothèque – le genre de personne adapté à la vie à Oxford. Rien à voir avec le fonceur ambitieux que Thomas avait toujours voulu avoir comme fils. Je suppose donc qu'il était inévitable que mon frère et mon neveu ne parviennent jamais à s'entendre. Matthew était sans doute son préféré – même si le terme n'est pas forcément approprié.

Mary se tut un instant, se fendant d'un nouveau sourire chargé d'amertume.

— À vrai dire, après que Caroline s'est retournée contre lui – c'était, à n'en pas douter, la façon dont il voyait les choses –, c'est peut-être Alice qui est devenue son enfant préféré.

— Mais il se disputait aussi avec elle ?

— Oh ! oui. Comme vous le disiez, il a fini par se brouiller avec tout le

monde.

— Avec vous aussi ? glissa adroitement le coroner.

S'il s'attendait à la voir se placer sur la défensive ou à la déstabiliser, il en fut pour ses frais.

— Oh ! oui, avec moi aussi, répondit-elle sans détour.

— En fait, j'ai cru comprendre que votre frère et vous vous étiez querellés peu de temps avant sa mort, souligna Clement d'un ton tout aussi pragmatique que celui du témoin.

— Ça alors, vous êtes vraiment allés fouiner dans les affaires des Hughes, n'est-ce pas ? riposta la femme d'un ton logiquement plus acerbe. Je me demande bien à qui vous avez parlé, même si ça n'a sans doute pas grande importance. Mais, oui, nous nous étions querellés.

— Puis-je savoir de quoi il retournait ?

— Vous le pouvez, mais je n'ai pas l'intention de vous répondre. C'était une affaire tout à fait personnelle, n'ayant absolument aucun lien avec l'accident tragique de mon frère, je peux vous l'assurer.

— Je vois.

Clement n'insista pas, et Trudy était de toute façon convaincue que cela n'aboutirait nulle part. Mary Everly était de ces dames qui pensent ce qu'elles disent et qu'on ne peut plus faire changer d'avis.

— Pourriez-vous nous indiquer où vous vous trouviez quand vous vous êtes rendu compte que la cabane était en feu ? s'enquit Trudy, reprenant la direction de l'interrogatoire.

— J'étais... Oui, j'étais en train de discuter avec l'un des enfants de Matthew. L'aîné, Benny. Il me harcelait pour que je lui donne des cierges magiques, alors que je n'en avais évidemment aucun. J'ai entendu quelqu'un crier quelque chose comme : « Regardez, la cabane est en flammes ! » Ce qui était effectivement le cas. Je me rappelle m'être surtout sentie très agacée. J'avais fait remarquer que je trouvais déraisonnable d'allumer un feu de joie avec un vent pareil. Et que les faits me donnent raison si vite... Mais, bien sûr, j'ignorais à ce moment-là que Thomas se trouvait à l'intérieur.

Elle s'exprimait désormais d'une voix plus étouffée, comme accablée par l'horreur de ce souvenir.

— C'est quand nous avons réalisé qu'il n'était pas parmi nous et que nous ne l'avons trouvé nulle part que nous nous sommes demandé... Et, bien sûr, il était trop tard. L'un des garçons – pas Godfrey, plutôt Matthew ou Kenneth, je pense – a essayé de s'approcher de la cabane, mais la chaleur était insupportable.

Sa voix n'était désormais qu'un soupir amer.

— Malgré tous ses défauts, je suis bien triste que mon frère soit mort, commenta-t-elle alors.

Trudy eut l'impression que Mary était surprise par son propre aveu.

12

— Par où continuer ? s'enquit Trudy quelques minutes après qu'ils eurent pris congé de Mary Everly tandis qu'ils remontaient l'allée en direction de la Rover.

Clement y réfléchit un instant.

— Je crois que nous devrions nous entretenir avec le notaire de la famille, non ? Lorsqu'un homme riche meurt, il est toujours utile d'apprendre à qui bénéficie l'héritage.

Trudy acquiesça. C'était dans son intention, et elle avait déjà tous les renseignements nécessaires sous la main.

— Il s'agit d'un cabinet nommé Bowen, Bough & Bowen. Leurs bureaux se trouvent à Summertown. J'ai consulté la carte, et il me semble qu'ils sont situés tout près de la bibliothèque.

Clement s'arrêta en route à une cabine téléphonique, afin de convier l'un de ses anciens collègues à déjeuner le lendemain. Après une rapide enquête, il avait découvert que celui-ci faisait partie des médecins ayant soigné Mildred Hughes quand elle était en phase terminale.

Comme il s'y attendait, le Dr Willoughby ne vit aucune objection à lui faire part de ses lumières en échange d'une invitation au Mitre – d'autant que Clement était prêt à offrir une bouteille d'un succulent bordeaux.

Après avoir redémarré, Clement et Trudy ne mirent qu'une dizaine de minutes pour rejoindre la banlieue chic et verdoyante de Summertown. Ils trouvèrent l'office du notaire des Hughes, discrètement implanté entre des maisons attenantes d'époque victorienne ou édouardienne, au milieu d'une allée bordée de cerisiers.

Alors qu'ils descendaient de voiture, Clement se rappela qu'il s'était promis d'interroger sa jeune amie sur ses leçons de conduite. Il se tourna alors vers elle et dit :

— À propos, vous êtes-vous déjà inscrite au permis de conduire ?

Trudy secoua la tête.

— Non, mais j'ai presque rassemblé l'argent nécessaire. Je pourrai en obtenir un dès l'année prochaine.

L'espoir illuminait ses prunelles, et Clement lui adressa un sourire

ironique.

— Pensiez-vous que j'avais oublié ma proposition de vous donner des leçons ? Nous pourrions commencer dès janvier ?

Trudy retint son souffle et sourit jusqu'aux oreilles. Puis elle se crispa. Parviendrait-elle à apprendre ? L'angoisse la tenaillait tandis qu'elle considérait la Rover d'un air pensif. Être au volant d'un véhicule représentait une telle responsabilité. Et si elle ne se révélait pas assez douée ? Ce serait tellement gênant. Elle se redressa. Si l'agent Rodney Broadstairs en était capable, il n'y avait pas de raison qu'elle n'y parvienne pas ! Il s'agirait d'une grande réussite personnelle, qui lui octroierait une liberté et une indépendance considérables. À condition toutefois qu'elle puisse s'offrir le luxe de s'acheter une voiture.

— C'est d'accord, répondit-elle hardiment avant d'avoir eu le temps de changer d'avis.

Clement lui sourit.

— À la bonne heure ! s'exclama-t-il.

Alors qu'ils traversaient le petit parking, Trudy sautillait presque d'impatience.

La dame entre deux âges qui travaillait à la réception ne réserva pas un accueil très chaleureux à ces visiteurs qui s'étaient présentés sans rendez-vous ; même l'uniforme de Trudy ne parut pas l'amadouer.

Après quelques reniflements réprobateurs, elle daigna aller voir si « l'un des plus jeunes associés » était disponible ; elle disparut un long moment, avant de revenir les informer avec raideur que Mr Bough pourrait les recevoir quelques minutes.

Trudy ravala son envie d'éclater de rire alors que la femme les escortait d'un air pincé jusqu'à un étroit escalier, au sommet duquel elle les fit pénétrer dans un bureau. Elle les annonça d'un ton cassant, puis ressortit en claquant la porte.

La pièce était dotée d'une grande fenêtre à guillotine, de nombreuses rangées de classeurs et d'un majestueux aspidistra dans un grand pot bleu vernissé. Un jeune homme à l'air intrigué se leva de son bureau croulant sous les dossiers.

Derrière une mer de chemises cartonnées beiges, ornées des rubans rose et rouge spécifiques à son métier, Mr Bough les dévisagea avec intérêt. Trudy n'aurait jamais qualifié ce trentenaire de « jeune » – puis elle faillit pouffer en imaginant que les autres associés devaient être gâteaux, ce qui ferait de lui le bambin du cabinet.

— Merci de nous recevoir, monsieur Bough, déclara-t-elle avant d'effectuer les présentations. Nous sommes ici au sujet des dernières volontés de Mr Thomas Hughes. Nous espérons que vous pourriez nous aider.

— Je vous en prie, asseyez-vous, répondit le notaire.

Son visage, laid mais arborant une expression aimable, était cerné d'une abondance de cheveux bruns, impitoyablement domptés par une coupe sévère.

De grosses lunettes rondes à monture en écaille devançaient des yeux marron foncé, profondément logés dans leurs orbites.

— Mr Hughes... Ah, oui, commença-t-il avec un air qui n'inspira aucune confiance à ses deux visiteurs. Le, euh... malheureux gentleman mort dans un incendie pendant Bonfire Night, c'est bien cela ? À vrai dire, je dois faire la lecture du testament à la famille à la première heure demain matin.

Il marqua une pause et considéra ses interlocuteurs tout en fronçant ses épais sourcils.

— Euh... Il n'est pas très habituel d'aller, euh... plus vite que la musique.

Il les observa tour à tour, semblant chercher une forme d'encouragement de leur part.

— J'en déduis que vous ne lisez pas le *Tribune*, monsieur ? répliqua Trudy.

— Cette feuille de chou ? Jamais de la vie ! Je suis fidèle à l'*Oxford Times*.

Trudy hocha la tête avant de lui détailler brièvement la situation, ses attributions et sa requête.

— Ainsi, si vous pouviez nous donner une idée de la répartition de la fortune de Mr Hughes, vous nous aideriez grandement dans notre enquête, conclut-elle.

— Mmmh. Je ne suis pas certain que mes associés seraient d'accord.

Le cœur de la policière se serra, mais le jeune homme sembla se raviser.

— Mais bon, je ne vois pas où est le mal. Tant que vous me garantissiez d'être discrets. N'allez pas dire à la famille que vous aurez eu la primeur de ces révélations, d'accord ?

— Je vous promets que personne n'aura vent de votre obligeance, monsieur Bough.

Trudy observa alors, avec un mélange de satisfaction et d'impatience, le notaire farfouiller fébrilement dans ses classeurs en quête du document tant convoité.

Il maugréa pendant deux ou trois bonnes minutes avant de mettre enfin la main dessus. Trudy supposait que ce genre de tâche simple mais essentielle incombait habituellement à sa secrétaire.

Une fois son trophée en main, le notaire retourna à son fauteuil pour en prendre connaissance.

— Ah, oui, nous y sommes. Mr Thomas Hughes. Mmmh, un document assez long, mais Mr Hughes était un homme au patrimoine considérable. Je crois que Mr Reginald Bowen s'est chargé de rédiger le testament d'origine, et il a un classement des plus... voyons voir, cela remonte à près de cinq ans. Mmmh. Très bien, laissez-moi juste consulter rapidement...

Il cessa brusquement de marmonner et releva les yeux vers Trudy, pour lui adresser un sourire d'une douceur inattendue.

— De toute façon, j'allais justement le sortir pour m'informer des principales dispositions. Comme je vous l'ai dit, je reçois la famille demain

matin, et j'aimerais connaître par avance les points principaux... Malheureusement, Mr Reginald n'étant plus parmi nous, il ne peut pas...

Il se replongea dans le document.

— Mmmh, oui, en y regardant de plus près, ça ne semble pas si compliqué pour un homme aussi riche. Oh ! là, là, pas le moindre legs à une œuvre d'intérêt public, grommela-t-il dans sa barbe avant de se fendre d'un sifflement réprobateur. Mes associés n'apprécieraient pas du tout. On s'attend à ce que les hommes fortunés se montrent charitables, vous ne trouvez pas ? Noblesse oblige, comme on dit. Cependant, Mr Hughes semble avoir été plutôt... Mmmh.

Il scruta de plus près les pages qu'il étudiait, et Trudy se demanda s'il ne devrait pas faire corriger ses lunettes.

Il finit par relever la tête et cilla, comme stupéfié de les trouver encore là.

— Ah, oui. Bien. Que vouliez-vous savoir, exactement ? Je ne peux pas vous faire une lecture intégrale du testament, bien sûr, nous basculerions dans l'illégalité. Mais répondre à une ou deux questions réellement pertinentes ne constituerait pas une faute impardonnable.

Trudy s'efforça de conserver son sourire, désormais quelque peu figé.

— Merci, monsieur Bough. J'aimerais seulement découvrir qui sont les principaux bénéficiaires, et dans quelles proportions. Je sais, par exemple, que Mr Hughes avait quatre enfants – Godfrey, Matthew, Alice et Caroline.

— Ah, oui. Eh bien, voyons voir...

Il fit la moue, tourna quelques pages, branla du chef, marmotta encore un peu, et la considéra soudain d'un air étonnamment enthousiaste.

— Eh bien, malheureusement, la plus jeune, Caroline, n'est même pas mentionnée.

Trudy jeta un rapide coup d'œil à Clement avant de reporter son attention sur l'homme de loi.

— Je vois.

Cela n'aurait pas dû véritablement la surprendre, et pourtant si. Elle aurait cru que, quelle que soit l'ampleur des différends familiaux, un père veillerait au bout du compte à pourvoir aux besoins de tous ses enfants.

— La fille aînée, Alice, hérite de la maison de Headington, mais pas du capital du défunt ni d'aucun autre bien.

— Pas d'argent du tout ? s'étonna Trudy en griffonnant les détails dans son carnet.

— J'ai bien peur que non. Il a laissé en revanche un... euh... commentaire précisant que les femmes doivent être entretenues par leur mari, y compris financièrement. Mais je ne pourrais certainement pas lire un message de nature aussi... euh... privée ici et maintenant. Naturellement, demain, durant la lecture officielle en présence de la famille, il sera de mon devoir de transmettre toutes les... euh... réflexions du défunt. Mais certaines d'entre elles sont assez extraordinairement... abruptes.

Il secoua la tête en consultant une page en particulier, frémit et s'empressa

de la tourner.

— Certaines personnes disent de ces choses...

Il secoua la tête à regret avant de poursuivre.

— Voyons voir... Ses fils... Oui, le plus âgé, Godfrey, hérite d'une pension confortable pour le restant de ses jours, sans toucher de capital forfaitaire. Grands dieux... Oui, le défunt a également laissé un certain nombre d'hypothèses quelque peu désobligeantes quant à la probabilité qu'il dépense cette somme en... Sapristi.

Les yeux du « jeune » Mr Bough s'écarruillèrent derrière ses lunettes.

— C'est extraordinaire. Je ne peux pas dire que cela m'attire moi-même, mais...

Il s'interrompit, rougit légèrement et tourna une nouvelle fois la page précipitamment.

— Voyons, le gros de l'héritage revient à... ah oui, nous y voilà, Matthew Hughes.

Trudy darda un nouveau regard sur Clement.

— Le plus jeune obtient le plus d'argent, monsieur ? Est-ce bien ce que vous me dites ?

— Hein ? Oh ! oui, c'est bien cela.

Le notaire s'arracha à la contemplation des pages pour la dévisager une fois de plus.

— Le gros de l'héritage consiste essentiellement en investissements, en économies, ainsi qu'en un nombre considérable de valeurs et d'actions. Il y a aussi d'autres bénéficiaires au sein de la famille...

Il en fit l'énumération avant de se taire de nouveau.

— Pourriez-vous me donner une estimation des montants dont il est question, monsieur Bough ? demanda Trudy.

— Oh ! eh bien, ce n'est pas facile à dire. Cela dépend notamment du prix de l'or au moment de la vente. Mr Hughes conservait environ vingt pour cent de ses économies sous forme de lingots. Et, naturellement, les actions fluctuent selon le cours de la Bourse. Mais tout bien considéré... euh... et avec la vente de certains biens immobiliers... en tenant compte des droits de succession... Mince alors, je n'ai jamais été très doué en calcul mental... Je dirais que Mr Matthew Hughes devrait hériter de sept cent cinquante mille à un million de livres, conclut-il brusquement.

Trudy en resta abasourdie. Elle ne parvenait pas à imaginer une telle somme.

— Oh ! s'entendit-elle seulement répondre.

Une fois dehors, Trudy regarda Clement déverrouiller sa voiture, sentant croître en elle une vive excitation. Lorsqu'elle se fut glissée sur le siège passager, elle attendit impatiemment que son ami mette le contact. Ce faisant, il actionna par mégarde le petit levier du clignotant et, avec un « ah »

d'agacement, le remit vite en place. Trudy remarqua que sa main tremblait légèrement quand il la plongea dans la poche de sa veste pour en sortir un rouleau de pastilles à la menthe. Il en fourra une dans sa bouche et la suçota pensivement.

Trudy s'inquiétait pour le Dr Ryder quand il affichait ces signes occasionnels de stress ou de fatigue. Elle savait que si quelque chose devait arriver à son mentor, elle se retrouverait cantonnée dans des tâches de bureau au commissariat – le seul espoir qu'elle avait de continuer d'enquêter sur des affaires intéressantes était de le faire à ses côtés. Elle se reprocha alors son égoïsme. Se sentant coupable, elle se demanda si elle se répétait que tout allait bien uniquement parce qu'elle ne voulait pas que quelque chose aille mal. D'un autre côté, le Dr Ryder était un médecin expérimenté – bon sang, il avait exercé pendant des années en tant que chirurgien de renommée mondiale ! S'il était vraiment souffrant, il serait bien placé pour le savoir, n'est-ce pas ? Et elle n'avait jamais été témoin de quoi que ce soit d'inquiétant, si ? Il ne semblait pas souffrir, ne paraissait même pas malade. Non, elle ne pouvait pas se tromper en estimant qu'il était simplement victime de coups de fatigue passagers.

— Ces informations placent Matthew Hughes en haut de notre liste de suspects, non ? déclara-t-elle, impatiente d'envisager toutes les éventualités avec lui.

— Cela fait en tout cas de lui une personne à surveiller, admit Clement un peu plus calmement. Mais n'oubliez pas que tout le monde, à part Caroline, y a trouvé son compte. Même la sœur du défunt, Mary, a hérité de vingt mille livres. Et une pension à vie n'est pas rien pour quelqu'un comme Godfrey, sans parler des bénéfices d'une grande maison à Headington pour Alice. J'irais jusqu'à mentionner les fonds en fidéicommis pour les petits-enfants...

— D'accord, mais un million de livres..., souffla Trudy.

— Seriez-vous prête à tuer votre père pour un million de livres ? l'interrogea-t-il.

Soudain, Trudy se sentit redescendre sur terre.

— Non, bien sûr que non, admit-elle dans un soupir. Vous avez raison. Je ne dois pas tirer de conclusions hâtives.

Mais alors que son mentor prenait la route en cette fin d'après-midi pour la déposer devant le commissariat, elle ne put s'empêcher d'éprouver une profonde excitation.

Pour la première fois depuis qu'on lui avait assigné cette mission, elle commençait à croire que les allégations du journal n'étaient pas dénuées de fondement. Peut-être la mort de Thomas Hughes ne relevait-elle pas d'un banal accident. Et s'il avait effectivement été tué, son assassin devait pour l'heure être convaincu de s'en être tiré sans dommages.

C'était compter sans elle-même et le Dr Ryder, songea-t-elle avec une pointe de satisfaction. Ils n'auraient de cesse qu'ils n'arrêtent le tueur.

Et pour couronner le tout, s'avisa-t-elle dans un accès de joie et de fierté,

cette perspective ne l'effrayait ni ne l'inquiétait le moins du monde.

13

Le matin suivant, Duncan Gillingham descendit lentement Broad Street, sans jamais quitter sa proie des yeux, mais en veillant à se fondre dans la foule habituelle d'acheteurs, d'étudiants et de touristes qui encombraient toujours les rues de la ville. Il ne pouvait pas se permettre d'être repéré et interpellé. Pas alors que les enjeux commençaient à devenir réellement intéressants.

Depuis que la police avait admis à contrecœur « se pencher » désormais sur l'affaire Thomas Hughes, il avait le vent en poupe (au moins provisoirement), et était résolu à en tirer profit tant que cela durerait.

Surtout que cela lui offrait l'occasion inespérée d'obtenir de bons points au travail, tout en lui permettant d'assouvir sa petite vendetta.

Bien sûr, Sir Basil Fletcher n'était pas son plus grand admirateur, mais au moins se consolait-il en se disant que cela n'avait rien à voir avec ses capacités d'écriture. Tout en cheminant, Duncan ne parvenait pas à s'empêcher de sourire. Parfois, voir le vieil homme tenter de dissimuler sa contrariété pouvait se révéler très divertissant – surtout lorsqu'il était contraint d'accueillir Duncan chez lui en tant qu'invité. Même s'il n'aspirait qu'à le jeter dehors et à le maintenir à sa place – tout en bas de l'échelle.

Au moins, le rédacteur en chef actuel du *Tribune*, Bill Niven, était un vrai journaliste dans l'âme, et le propriétaire du journal lui faisait suffisamment confiance pour le laisser gérer l'affaire. Bill savait reconnaître un bon sujet quand il en tenait un – il était prompt à suivre son intuition et (dans une certaine mesure) celle de ses reporters. Surtout quand ils lui promettaient de plus gros titres à venir.

Naturellement, Bill ne serait pas ravi d'apprendre que Duncan esquivait une corvée à l'hôtel de ville pour couvrir une histoire qui servirait mieux ses propres intérêts. Le jeune homme était convaincu qu'il ne lui était pas nécessaire d'assister à une réunion du conseil municipal, où était débattue une proposition controversée, pour pondre un bon article. Par ailleurs, s'il manquait une information croustillante, il pourrait toujours se rattraper plus tard au pub, où ses collègues journalistes se réunissaient systématiquement pour boire un coup et tailler une bavette.

Pour l'heure, il avait mieux à faire de son temps. En surveillant un

membre bien précis de la famille Hughes, par exemple.

En réalité, rien ne garantissait à Duncan que la mort de Thomas Hughes n'ait pas été accidentelle, même s'il avait promis à Bill qu'il tenait une piste sérieuse démontrant le contraire. Toutefois, telle qu'il connaissait la personnalité de l'un des individus au cœur de ce mystère, le décès du patriarche lui paraissait extrêmement suspect. Mais il ne pouvait pas compter sur la police pour dénicher des preuves et aboutir à une condamnation avec si peu de grain à moudre. Non, c'était à lui qu'il incombait de détecter les indices nécessaires et, pour le moment, lui seul savait où les chercher.

La personne qu'il suivait s'arrêta subitement et fit mine de se retourner. Sans changer d'allure, Duncan pénétra rapidement dans la boutique la plus proche – une maison de la presse.

Il se retrouva aussitôt enveloppé d'un air plus chaud portant des effluves de tabac et de bonbons à la menthe. Sa cible s'était manifestement souvenue au dernier moment d'une course urgente à accomplir au bureau de poste voisin, et Duncan profita de cette halte inopinée dans son entreprise de surveillance pour acheter un paquet de cigarettes. Il préférait les Woodbine sans filtre aux Players N° 6 ou aux Benson & Hedges. Tant qu'il y était, il fit aussi l'acquisition d'une boîte de tabac à pipe pour son père et d'un sachet de chocolats pour sa petite amie, puis se souvint de ranger soigneusement les timbres de fidélité obtenus avec sa monnaie. Sa mère les collectionnait dans le but d'obtenir un jeu de couverts qu'elle avait repéré pour Noël, et réclamait sans cesse à ses enfants ces fichues preuves d'achat.

Il n'aurait toutefois plus à se soucier de ces économies de bouts de chandelle très longtemps – pas après qu'il aurait épousé Glenda, la fille unique de Sir Basil Fletcher.

Duncan alluma pensivement une cigarette sur le seuil de la boutique en attendant que sa proie ressorte de la poste.

Glenda était assez jolie, pas très brillante mais gentille, et il avait déjà choisi une bague de fiançailles. D'ici quelques mois, il aurait suffisamment économisé pour la lui offrir, et il ne doutait pas qu'elle l'accepterait quand il lui ferait sa demande. Tout le monde savait qu'elle était folle de lui. Et tout le monde savait que son père ne l'était pas.

Bref, songea Duncan en souriant de nouveau pour lui-même, dommage que le vieux s'imagine que sa précieuse fille unique mérite mieux que l'un de ses jeunes reporters. Cela dit, Duncan pouvait comprendre le point de vue de Sir Basil. Il n'appartenait même pas à la classe moyenne. Son père avait travaillé à la chaîne chez Morris Minor pendant des années – ce qui devait donner des sueurs froides à Sir Basil.

Toutefois Glenda, grâce lui en soit rendue, n'en avait cure. Depuis leur rencontre à la soirée de Noël du *Tribune* de l'année précédente, leur histoire était écrite. Glenda avait aussitôt remarqué ce beau jeune homme bien bâti, avec son épaisse chevelure brune et ses fascinants yeux verts. Et Duncan s'était assuré d'être présenté à l'héritière du *Tribune*.

Il ne l'avait pas regretté un seul instant. Sa cour avait été assez directe, en dépit des écueils évidents causés par la désapprobation essentiellement silencieuse, mais palpable, de Sir Basil. En revanche, à la surprise générale, ses propres parents et Glenda s'entendaient comme larrons en foire. Bien qu'ayant fait ses études au Cheltenham Ladies' College, une école privée pour jeunes femmes, puis dans une pension suisse, Glenda n'avait rien d'une snob. Peu lui importait qu'il ait grandi dans un logement social de Cowley ou qu'il réside désormais sur une péniche du canal d'Oxford dans le quartier plutôt mal famé de Jericho. En réalité, Duncan la soupçonnait même de trouver cela « romantique ».

Bien sûr, ayant grandi sans le sou, Duncan ne voyait absolument rien de romantique dans le fait de vivre sur un bateau exigü, et il lui tardait de pouvoir emménager dans un bel appartement quelque part. Peut-être dans le nord de la ville – pourquoi pas dans l'un de ces hôtels particuliers chaulés sur Woodstock Road. Il avait en effet la conviction que Sir Basil ne tolérerait pas de voir sa princesse s'installer dans un taudis et qu'il lui ferait don d'une belle résidence lorsque les liens du mariage auraient officiellement fait de Duncan son gendre. Peut-être même irait-il jusqu'à leur offrir un cottage à Osney Mead ?

Son agréable rêverie fut brusquement interrompue quand une silhouette familière émergea du bureau de poste pour s'enfoncer dans l'obscurité froide et humide de ce matin de novembre.

Duncan plissa les paupières avec hostilité avant de reprendre sa filature. Il ne caressait pas véritablement l'espoir de voir sa surveillance aboutir, mais qui sait. Il lui suffirait d'attraper un petit fil pour démêler la pelote, de mettre au jour un secret bien juteux, de flairer une odeur de scandale ; il n'hésiterait alors pas à répandre la nouvelle à la une du *Tribune*.

Il savait qu'il ne pouvait, se reposer uniquement sur son projet de mettre un coup de projecteur sur la mort atroce de Thomas Hughes pour recueillir les bénéfices escomptés. Surtout si son instinct lui faisait défaut et qu'il ne s'agissait réellement que d'un regrettable accident. Pour autant, il pourrait retourner cela à son avantage, s'il faisait montre de prudence et abattait ses cartes au bon moment.

Il lui faudrait découvrir quel flic menait l'enquête, organiser une rencontre fortuite et s'assurer de l'orienter dans la bonne direction. Quelques indices bien sentis, une légère manipulation devant une pinte ou deux au Eagle & Child, et qui sait ce qu'il en sortirait ? Il avait compris très jeune qu'il avait le don de se faire apprécier ; tisser de nouvelles amitiés et influencer les autres n'avaient jamais représenté pour lui de problèmes majeurs.

Toutefois, s'il lui était agréable d'imaginer une certaine personne incarcérée pour l'assassinat de Hughes (et la stupeur, la douleur et la terreur ainsi engendrées), Duncan demeurait réaliste et savait que cela n'avait que très peu de chances d'aboutir. Non, s'assurer que la police s'intéresse de près à sa proie n'était depuis le départ qu'une étape supplémentaire dans sa guerre

d'usure – une façon d'accroître la pression et de lui rendre la vie en général plus difficile et misérable.

Mais pour obtenir cette revanche qu'il convoitait tant, il avait besoin d'un plan de secours. N'importe lequel. Tant qu'il obtenait vengeance, peu importait. Ce qui impliquait pour l'heure de guetter le bon moment. Tôt ou tard, une occasion se présenterait, et il n'hésiterait alors pas à porter le coup fatal.

Tandis que le reporter poursuivait sa vendetta en centre-ville, Alice Wilcox entreprenait avec angoisse de rendre son salon de Headington aussi accueillant que possible. Mrs Greaves était arrivée une heure plus tôt que d'habitude et lui avait « rendu service » en aspirant et en époussetant chaque surface, et à présent Alice s'affairait à arranger dans un gros vase en verre placé au milieu de la table basse les chrysanthèmes orange achetés ce matin-là.

D'ici une heure, le notaire – ce bon Mr Bough – viendrait faire lecture du testament, et elle sentait des frissons d'excitation la parcourir. Godfrey, Matthew et sa famille et tante Mary commenceraient sans doute à arriver d'ici trente minutes, et elle voulait que tout soit parfait. Caroline, quant à elle, avait refusé de venir.

Alice se mit à faire les cent pas, se rendant régulièrement à la fenêtre pour voir si Kenneth était rentré du magasin. Elle aurait préféré qu'il n'insiste pas pour y aller. Cela ne valait pas le coup, avec la visite du notaire prévue pour 10 h 30.

Elle tournait en rond, redressant un paysage encadré au mur, s'assurant que les têtes soient bien droites sur le dossier des fauteuils et du sofa.

Sa nervosité était à son comble. D'accord elle savait ce que son père avait *déclaré* inscrire dans son testament. Mais son père n'était-il pas un menteur-né ?

* * *

Au poste de police, Trudy vaquait à ses tâches habituelles, l'œil rivé à la pendule. Le Dr Ryder devait retrouver son ancien collègue pour déjeuner afin d'en apprendre davantage sur la maladie qui avait coûté la vie à Mildred Hughes, puis ils iraient interroger Godfrey, et peut-être Matthew Hughes si leur emploi du temps le permettait. Les minutes s'étiraient de façon interminable. Elle s'attira à plusieurs reprises les foudres du sergent O'Grady, qui lui reprochait de ne pas assez décrocher le téléphone.

Trudy peinait à se concentrer sur la rédaction de ses rapports de vols à

l'étalage. À l'heure qu'il était, la famille Hughes devait entendre les termes du testament du patriarche, et elle avait hâte de découvrir comment les deux fils surtout avaient pris la nouvelle. L'un d'eux se retrouvait désormais à la tête d'une véritable fortune, qu'il était libre de dépenser comme il lui semblait bon ; l'autre, bien que titulaire d'une rente, demeurerait tributaire d'une somme fixe que lui verseraient jusqu'à la fin de ses jours des exécuteurs testamentaires en vertu des consignes précises du défunt.

Quand elle surprit l'agent Rodney Broadstairs à lui sourire d'un air effronté, elle se résolut à s'intéresser à sa machine à écrire et au témoignage d'une femme dont le sac à main avait été volé à l'arraché sur New Inn Hall Street.

Puis son esprit dériva de nouveau vers Headington. Quelle serait la réaction d'Alice, qui héritait de la maison ? Caroline demeurerait-elle réellement insensible au fait de ne pas avoir été citée... ?

Une heure et demie plus tard, le Dr Ryder signa les dernières lettres dans sa corbeille « Arrivée » et s'appuya contre son dossier avec un soupir. Il massa avec impatience sa main et son poignet un peu endoloris, considérant ses doigts d'un air renfrogné. Sans doute une simple crampe de l'écrivain – ou peut-être une pointe d'arthrite.

Toutefois, le moindre signe de faiblesse dans ses mains ou ses pieds l'inquiétait désormais.

Il fouilla dans le tiroir inférieur droit de son bureau pour en extraire un rouleau de pastilles de menthe. Il en fit sauter une dans sa bouche puis la suçota par automatisme. La mauvaise haleine était l'un des symptômes de la maladie de Parkinson, et se rafraîchir la bouche avant toute rencontre lui était devenu une seconde nature.

Il était impatient de revoir son vieil ami et d'en apprendre plus sur le cas de Mildred Hughes. À l'instar de tous les médecins, il éprouvait une sorte de fascination pour les maladies rares.

Il était cependant parfaitement conscient que son ex-confrère exerçait toujours et possédait l'œil affûté du praticien. Il allait donc devoir se montrer vigilant pendant le repas. Cacher des symptômes à des personnes dépourvues de connaissance, ou d'expérience médicales était assez aisé. Y parvenir avec d'anciens collègues était une autre paire de manches.

Un sourire triste aux lèvres, il coiffa son trilby, enfila son imperméable, informa joyeusement sa secrétaire qu'il serait absent pour l'essentiel de la journée et sortit rejoindre le pub situé non loin de son bureau, sur High Street.

Par chance, il ne pleuvait pas, mais les rues étaient encore humides de l'averse précédente, et il glissa une fois ou deux sur le revêtement lisse des trottoirs.

Il se répéta que cela ne voulait rien dire, pourtant il dut se concentrer pour s'assurer de bien lever les pieds à chaque pas. Une démarche traînante était un

autre signe révélateur de sa maladie.

15

— Ainsi donc, Caroline avait raison, commenta Trudy d'un ton dégoûté quelques heures plus tard.

Le coroner et elle se rendaient à l'appartement de Godfrey Hughes à bord de la fidèle Rover de Clement.

— Plus ou moins, oui, répondit son compagnon. Selon James, Mildred Hughes aurait tout à fait pu voir son espérance de vie prolongée si elle était partie suivre ce traitement expérimental aux États-Unis. Cependant, cela n'avait rien de *garanti*, précisa Clement avant de doubler un chargement de charbon qui se traînait bien en deçà de la limitation de vitesse. Le principe des essais cliniques est que personne ne peut en prédire le résultat. Par ailleurs, certains patients réagissent toujours mieux que d'autres à leur traitement.

— Mais si elle avait été *votre* patiente, lui auriez-vous recommandé ces essais ? s'enquit Trudy prudemment.

— Oh ! oui. Les bénéfices potentiels dépassaient très largement les risques d'effets secondaires, pour autant que je le sache. Toutefois, j'étais chirurgien, pas spécialiste du sang.

— Et ses médecins ont-ils expliqué tout cela à la famille ?

— Selon James, oui.

— Mais elle n'est pas partie ? Aux États-Unis, j'entends.

— Non.

Trudy pivota légèrement sur son siège pour l'observer de plus près.

— Cela a-t-il semblé surprendre votre ami ? Enfin, étant donné les circonstances et sachant que la famille pouvait s'autoriser les dépenses nécessaires, il devait s'attendre à ce qu'ils choisissent d'y aller, non ?

Clement poussa un profond soupir.

— Je sais. Et après quelques verres de bordeaux, James est devenu bien plus loquace. Il a confirmé dans les grandes lignes le compte rendu de Caroline. Au fil du temps, il lui est devenu évident que Thomas Hughes était le véritable moteur de la famille et que sa parole faisait loi. De son point de vue, Mrs Hughes était une dame placide et plutôt effacée, habituée à se plier aux volontés de son mari.

— Oui, mais sûrement pas au point d'accepter sans se plaindre de ne pas

recevoir les meilleurs soins médicaux ! s'écria Trudy avec passion.

Clement eut un sourire triste. Durant sa longue expérience de médecin, il avait soigné des patients souffrant de toutes sortes de problèmes, tant physiques que psychologiques. Il n'avait donc aucun mal à se représenter une femme trop intimidée pour défendre ses intérêts.

— N'oubliez pas qu'elle était malade, Trudy, tenta-t-il d'expliquer avec douceur. Les personnes souffrant d'affections graves sont souvent fatiguées. Trop fatiguées pour supporter la moindre pression supplémentaire. Elles perdent leurs facultés de concentration. Elles se mettent à déprimer et deviennent indifférentes. Au point même, parfois, de ne plus se soucier de savoir si elles vont vivre ou mourir.

Il indiqua l'endroit de la rue où se trouvait le modeste appartement de Godfrey Hughes et chercha une place de stationnement.

— James a eu l'impression que, vers la fin de sa vie, Mrs Hughes en avait tout simplement assez. Qu'elle était lasse des traitements, des aiguilles, des médicaments qui lui donnaient des nausées, des vertiges, et la rendaient parfois encore plus malade. Elle n'aspirait qu'à rester tranquillement chez elle pour y mourir en paix. C'est du moins ce qu'elle lui affirmait.

Trudy perçut la question sous-jacente dans cette dernière phrase et le dévisagea.

— Pensez-vous que ce soit *réellement* ce qu'elle pensait ou désirait ? Ou est-ce plutôt ce que *son mari* prétendait qu'elle pensait ou désirait ? Au point de le répéter assez souvent pour qu'elle en soit convaincue ?

Clement haussa les épaules d'un air impuissant. Il comprenait sa colère bien sûr, et que sa jeunesse lui permette de se sentir aussi outrée par une telle injustice lui donnait envie de l'applaudir. Par contraste, lui-même ressentait le poids de chacun de ses cinquante-huit ans. En écoutant son ami lui décrire le désespoir de sa patiente, il avait presque été heureux de ne plus pratiquer la médecine.

— Thomas Hughes a-t-il jamais déclaré ouvertement qu'il refusait de financer le traitement de sa femme ? s'enquit Trudy.

— Pas devant James ni les autres médecins, non. D'un autre côté, personne ne ferait une chose pareille, si ?

Trudy secoua la tête et contempla un moment les environs par le pare-brise alors que Clement s'affairait à garer la voiture.

— Vous savez, dit-elle enfin en voûtant légèrement les épaules, je n'arrive pas à comprendre ce genre de personne. Enfin... s'il avait été pauvre – quelqu'un comme mon père par exemple, qui n'aurait pas eu les moyens nécessaires –, d'accord. Mais être aussi riche et refuser malgré tout ? C'était vraiment un *salaud* de première !

En s'entendant prononcer ce juron, Trudy tressaillit intérieurement. Elle n'aurait jamais osé employer ce terme à la maison. Mais ici, dans la voiture du coroner, elle éprouvait la liberté d'exprimer sa colère sans restriction.

Comme pour confirmer cette impression, Clement Ryder lui répondit d'un

ton posé, sans une trace de reproche ni de critique :

— Oui. On peut le dire.

Trudy se laissa retomber contre son dossier.

— Plus on en apprend sur son compte, plus il semble évident que ce Thomas Hughes n'avait rien d'un chic type, souffla-t-elle. Il a laissé mourir sa femme au lieu de lui venir en aide. Il se souciait comme d'une guigne de voir les autres perdre leurs économies en investissant dans ses projets mal ficelés tant que lui-même ne risquait rien et que son argent était en sécurité. Il traitait sa famille comme... eh bien, je ne sais même pas comme quoi. J'ai presque l'impression que cet incendie...

Elle s'interrompit, incapable d'avouer le fond de sa pensée.

Clement, qui ne s'encombra pas de tels scrupules, eut un sourire sardonique.

— ... est un coup de Némésis ?

— De qui ? s'étonna-t-elle.

— La déesse grecque de la vengeance divine, expliqua Clement. Vous trouvez qu'il l'a bien mérité, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça. Bien sûr, elle n'irait pas jusqu'à souhaiter la mort de quelqu'un. Mais tout de même.

— Pensez-vous que si une personne l'avait effectivement assommé avant de mettre le feu à la cabane et de le laisser volontairement périr dans l'incendie, elle mériterait de s'en sortir ? Sous prétexte que le défunt n'était pas quelqu'un de bien ? demanda doucement Clement.

Trudy se sentit rougir.

— Non. Bien sûr que non.

— Très bien. Dans ce cas, allons nous entretenir avec un autre des participants à cette soirée. Quelqu'un qui vient de découvrir qu'il n'obtiendra pas sa juste part de l'héritage paternel. Il devrait avoir des choses intéressantes à nous apprendre, non ?

Trudy ne se le fit pas dire deux fois.

Godfrey Hughes était un grand homme maigre, aux cheveux bruns grisonnant sur les tempes et aux yeux marron clair. Trudy remarqua tout de suite son élégant costume bleu nuit et sa cravate rouge sang quand il ouvrit la porte après qu'ils eurent frappé ; elle se demanda s'il avait choisi cette tenue en l'honneur de la lecture du testament de son père ou s'il comptait retourner travailler dans l'après-midi.

Les recherches préliminaires menées à son sujet lui avaient appris qu'il était professeur à St Swithin ; elle se rappelait également que plusieurs membres de la famille avaient souligné qu'il ne s'était jamais marié.

Il avait des allures de chat trop bien léché et quelque peu renfrogné, et Trudy imaginait sans mal sa vieille grand-mère le qualifier d'éternel célibataire.

— Monsieur Hughes ? Je suis l'agent de police Loveday, et voici le Dr Clement Ryder. Il a conduit les investigations relatives au... euh... trépas de votre père. Pourriez-vous nous accorder quelques minutes de votre temps, je vous prie ? demanda-t-elle d'un ton aimable.

Elle vit les yeux de son interlocuteur s'écarter tandis qu'il marquait une hésitation manifeste. Il l'observa un instant avant de se tourner vers Clement, puis de revenir sur elle, et Trudy craignit qu'il ne finisse par décliner et leur interdire l'accès à son domicile. Il haussa finalement les épaules et recula d'un pas.

— Si vous voulez, mais je dois être à l'école à 15 heures, je n'ai donc pas beaucoup de temps. J'étais sur le point de me préparer un sandwich.

Il paraissait à la fois las et irrité, et elle lui retourna un sourire compatissant.

— Je suis navrée, monsieur, nous ne serons pas longs, promit-elle sans grande honnêteté. Comme vous le savez peut-être, un journal local a publié un certain nombre d'allégations relatives à la mort de votre père, et il nous incombe désormais d'enquêter de plus près sur l'affaire.

Elle se surprit à adopter un langage un peu plus formel, sans doute influencée par le métier d'enseignant de son interlocuteur.

— Ce torchon ! cracha Godfrey avec dédain. Mon bureau est par ici.

Ils se tenaient pour le moment dans un petit vestibule encombré d'un portemanteau et d'une minuscule console sur laquelle reposait un téléphone.

Il ouvrit la première porte sur sa gauche et Trudy entra, avant de s'immobiliser si subitement que Clement, qui lui avait emboîté le pas, la percuta dans le dos. Il marmonna des excuses et ouvrit à son tour de grands yeux ronds en découvrant le contenu de la pièce.

Trudy, qui entendait encore les mots « mon bureau » résonner dans son esprit, avait pénétré dans la pièce en s'imaginant y découvrir des bibliothèques croulant sous les ouvrages, peut-être une élégante table de travail ainsi que ces fauteuils de cuir vert au dossier à boutons qui semblaient indissociables des bibliothèques et en épouser les contours.

Au lieu de quoi, elle se retrouvait dans une pièce carrée aux murs d'un blanc immaculé et au parquet de bois clair. Il n'y avait pas un seul livre en vue. Les étagères ne manquaient pas en revanche, mais celles-ci étaient couvertes de...

Son regard, qui avait dérivé vers la gauche, se posa sur l'objet le plus proche d'elle : une petite statue de bois, d'une cinquantaine de centimètres de hauteur. La tête était presque abstraite, tout en surfaces planes et en facettes anguleuses pour constituer les pommettes, le ventre rond et lisse formant un contraste étrange avec le reste. Puis, s'étirant à l'horizontale sur une longueur comparable à la hauteur de la sculpture, se dressait un énorme... euh... attribut masculin.

Trudy cilla, peinant à en croire ses yeux. Manifestement une œuvre d'art, d'apparence tribale. Elle s'empressa de s'en détourner, mais ne trouva de répit nulle part ailleurs.

Sur une autre étagère, derrière un bureau tout à fait ordinaire, reposait un vase orné de deux silhouettes en plâtre. L'origine de cette pièce semblait être hellénique, avec ces personnages sans doute mythologiques affairés à danser d'une curieuse manière. Leur position était...

Non. Ils ne dansaient pas. Trudy déglutit. Clairement, ils ne dansaient pas.

Elle sentit le sang lui monter aux joues et essaya désespérément d'adopter une expression désinvolte.

Godfrey Hughes, qui n'avait pas l'air de se rendre compte du trouble de sa visiteuse, s'approcha du bureau et tira une vieille chaise en bois qu'il semblait avoir dérobée dans l'une de ses salles de classe.

— Je vous en prie, installez-vous, dit-il en leur désignant deux sièges dépareillés placés de l'autre côté. J'étais en train de corriger des copies en retard.

Il se pencha sur une pile de cahiers bleus formée à un angle de son bureau.

Clement s'assit à son tour, attentif à ne pas croiser le regard de Trudy. Une sculpture sur bois de femme extrêmement enceinte, aux longs seins pendants, s'offrit alors à ses yeux, et il songea, amusé, qu'elle devait être originaire du Congo – ou peut-être d'une île polynésienne.

Trudy, ayant finalement réussi à intercepter son regard, lui opposa une

superbe indifférence. Sans un mot, elle sortit son carnet et décida fort généreusement de laisser Clement diriger l'interrogatoire.

Confronté à son silence, le coroner chercha tant bien que mal un moyen de briser la glace.

— Aimez-vous enseigner, monsieur Hughes ? finit-il par demander avec un sourire falot.

Godfrey soupira.

— L'éducation est une noble cause, bien sûr. J'ai été moi-même un élève assidu qui appréciait l'école. Comme il me fallait un métier et que je n'ai pas hérité de la capacité qu'avait mon père à amasser des fortunes – ni de son amour pour l'argent –, le travail de professeur m'est apparu aussi bon qu'un autre.

Il s'exprimait avec soin, choisissant bien ses mots, comme s'il se trouvait face à une classe. Toutefois, Trudy, qui refusait de relever les yeux de son carnet, n'osait imaginer ce qu'il enseignait, avec une pièce jonchée d'objets pareils.

— Votre père a-t-il été déçu par votre choix de carrière ? lui demanda Clement en songeant que Mary Everly avait sans doute vu juste en décrivant l'attitude de son défunt frère vis-à-vis de son fils aîné. Je présume qu'il aurait préféré vous voir suivre ses traces ?

— Oh ! oui, et il ne se lassait jamais de me le rappeler, répliqua Godfrey d'une voix froide mais parfaitement maîtrisée.

Il observait le coroner sans signe apparent de curiosité ou d'impatience, ce que Trudy remarqua avec étonnement.

La plupart des autres membres de la famille avaient au moins fait mine de paraître indignés d'avoir à répondre à leurs questions. Les uns devaient être en colère, les autres, inquiets. Cependant, aucun d'eux n'avait montré un tel détachement.

— Bien sûr, Matthew compensait quelque peu la déception que je lui inspirais, reprit Godfrey Hughes. Cela étant, que mon frère n'ait jamais embrassé plus qu'un simple poste de gérant de magasin – sans même en être le propriétaire – ne faisait pas non plus de lui un jeune prodige.

Même si son ton n'avait pas varié d'un iota, Trudy et Clement avaient la nette impression qu'il s'agissait là d'une véritable source de satisfaction pour leur interlocuteur.

— Je vois. Oui, nous avons entendu beaucoup de choses au sujet de... l'ardeur avec laquelle votre père a amassé sa fortune, monsieur Hughes, répondit Clement en décidant qu'il était temps d'en venir aux choses sérieuses. J'espère que vous ne m'en voudrez pas de parler aussi crûment ?

— Pas le moins du monde, répliqua Godfrey avec aplomb. Pour vous répondre sur le même registre, j'ai parfaitement conscience que mon père était aussi vorace qu'une troupe de Wisigoths lorsqu'il était question de ses affaires, docteur Ryder. Il a consacré sa vie entière à accumuler argent et pouvoir. Il n'avait assurément pas de temps à perdre avec les futilités de

l'existence, comme l'art.

Il embrassa d'un geste de la main les objets qui les entouraient, et Trudy ne put s'empêcher de jeter un nouveau coup d'œil aux étagères, remarquant alors un morceau de jade d'une magnifique couleur verte. Elle crut tout d'abord qu'il s'agissait d'un ensemble de bosses et de creux curieusement taillés, et son esprit perplexe mit plusieurs secondes à identifier au moins quatre corps distincts, tous masculins, tous nus, tous accomplissant des choses sans doute physiquement impossibles.

Elle reporta aussitôt les yeux sur son carnet.

— En effet, vous possédez une remarquable collection d'œuvres érotiques, déclara Clement. Vous êtes à l'évidence un collectionneur chevronné. S'agit-il là d'une poterie d'époque précolombienne ?

Trudy eut cette fois la sagesse de ne pas regarder.

— Oui. J'ai un contact à Panama, répondit Godfrey avec une modestie feinte.

Clement, qui trouvait que la réplique n'aurait pas déparé dans un mauvais roman d'espionnage, réprima le sourire qu'il sentait poindre.

— Une telle collection doit vous prendre un temps considérable, commenta-t-il avec désinvolture.

— Oh ! oui. J'y consacre tout mon temps libre – je passe les congés scolaires à l'étranger, en quête de mes trésors, admit Godfrey.

— J'imagine que votre père ne s'intéressait pas à votre collection.

— Du tout ! C'était un béotien.

Mais, une fois encore, Godfrey avait répondu sans signe d'emportement. Comme si l'indifférence paternelle avait depuis longtemps cessé de l'affecter.

— Des gens de l'Ashmolean Museum viennent régulièrement jeter un œil à l'une ou l'autre de mes pièces babyloniennes. Je possède par exemple une sculpture d'obsidienne extrêmement rare, qui me vaut la visite de professeurs du monde entier.

— Voilà qui doit être gratifiant. Et maintenant que votre père n'est plus, je présume que vous n'aurez aucun mal à acquérir de nouvelles œuvres ? Elles ne doivent pas être bon marché, ajouta Clement habilement.

Un éclair d'émotion sincère sembla traverser le visage de Godfrey Hughes, mais il disparut trop vite pour que Trudy ou Clement parviennent à déterminer s'il s'agissait de haine, de colère ou d'une espèce d'ironie amère.

— Je n'ai jamais dépensé l'argent de mon père pour compléter ma collection, affirma-t-il. Et je ne le ferai jamais.

Bien sûr, Trudy et Clement savaient qu'il n'en aurait pas l'occasion. Ils comprenaient désormais parfaitement pourquoi le défunt avait veillé à ce que son aîné ne touche pas son héritage sous forme d'un versement unique qu'il aurait pu dilapider d'un coup. Thomas Hughes avait voulu s'assurer que son fils ne dépense pas son bon argent en œuvres d'art pornographiques.

— Pourrions-nous passer en revue un certain nombre de points concernant le soir de la mort de votre père, monsieur Hughes ? demanda doucement

Clement. Par exemple, l'avez-vous vu pénétrer dans la remise ?

— Je ne crois pas, non.

— Mais c'est bien vous et votre beau-frère Kenneth, le mari d'Alice, qui avez allumé le feu de joie ?

— Oui. Le bois était humide et nous avons dû aller chercher de la paraffine dans la cabane pour l'allumer.

— Y êtes-vous allé vous-même ?

— Non, je crois que c'est Kenneth. Ou peut-être a-t-il chargé Matthew de le faire ? Je n'ai pas fait attention.

Trudy laissa échapper un soupir, le nez dans son carnet. N'était-il pas extraordinaire qu'aucune des personnes présentes ce soir-là ne semble avoir remarqué quoi que ce soit d'utile ? Elle s'autorisa un instant à retourner dans sa tête la délicieuse idée d'un complot familial. Et s'ils étaient *tous* de mèche ? Et si, à un moment ou un autre, tous les enfants du défunt s'étaient réunis pour décider de le tuer, et d'une manière telle que toutes les preuves partent en fumée et qu'ils puissent mutuellement se servir d'alibi ?

Elle savait toutefois ce que le capitaine Jennings lui rétorquerait si elle avait la hardiesse de lui faire part d'une telle théorie. *Des preuves, agent Loveday*, l'entendait-elle tonner. *Apportez-moi des preuves !*

Clement continuait obstinément à faire l'inventaire des événements de la soirée, du premier signe d'incendie jusqu'au départ des pompiers, alors que la remise n'était plus qu'un tas de cendres fumantes. Mais si Godfrey Hughes avait vu ou entendu quoi que ce soit de suspect, il le garda pour lui.

Quand enfin sa voix, étonnamment dépourvue d'émotion pendant toute la durée de l'entretien, s'éteignit, Trudy le remercia et se leva avec empressement. Elle sortit du bureau sans relever la tête, abandonnant là les sculptures en pleine copulation, et regagna la sécurité relative du vestibule avec un soupir de soulagement.

Godfrey Hughes claqua la porte derrière eux.

Après avoir descendu l'escalier en bois des parties communes, Trudy marqua une pause sur le pas de la porte d'entrée pour observer le ciel froid, humide et sombre de ce milieu d'après-midi, peinant à trouver quoi dire à son compagnon.

Clement, devinant sa gêne, déclara tout bas :

— Voilà qui était intéressant.

Trudy éclata de rire.

Le temps était si triste qu'il faisait presque déjà nuit ; ils décidèrent donc d'attendre le lundi pour s'entretenir avec Matthew Hughes.

La grisaille dominait encore quand, en milieu de matinée, Clement les conduisit sur High Street et se gara dans l'une des nombreuses ruelles médiévales, étroites et sinueuses qui la croisaient.

Implantée sur un site exceptionnel, tout près du pont qui enjambait le fleuve, la maison Blewitt & Sons, fondée en 1821, vendait quantité d'articles à ses clients exigeants. Occupant trois étages, le magasin proposait divers objets, allant des jouets à la lingerie féminine, en passant par la robinetterie, les tapis et les tondeuses – le tout sur différents rayons, fort heureusement.

Il ne leur fallut pas longtemps pour découvrir que Mr Hughes gérait le département quincaillerie, au niveau supérieur. L'ascenseur vétuste ne leur inspirant aucune confiance, Clement et Trudy optèrent tous deux pour l'escalier.

Ils retrouvèrent le jeune millionnaire dans le rayon des équipements de jardin. Matthew s'assurait que le dernier assortiment de râdeaux et de bûches était correctement exposé. En s'approchant de lui, Trudy se demanda s'il avait déjà rédigé sa lettre de démission, car elle imaginait mal cet homme, qui pesait désormais près d'un million de livres, conserver son emploi modeste dans un grand magasin.

— Monsieur Hughes ?

Trudy l'avait reconnu, car il ressemblait beaucoup à son père, dont la photographie ornait le dossier de Clement Ryder. À l'instar de Thomas, Matthew était grand et mince ; ils partageaient en outre les mêmes cheveux châtain et la même mâchoire carrée. Le seul trait distinctif dont il n'avait pas hérité était le nez assez imposant du défunt. Des yeux noisette, rappelant ceux de sa sœur Alice, se tournèrent vers eux. Il les plissa légèrement quand Trudy se chargea des présentations.

Après avoir glissé un mot à la vendeuse s'occupant du rayon, il tourna les talons et les guida vers le fond du long étage décroissant, où une rangée de bureaux dominait un décor fade constitué de conduits d'aération, de garages et de bennes à ordures.

Il leur sourit vaguement en les invitant à s'asseoir avant de s'emparer du siège situé derrière la petite table, les laissant investir les deux seules autres chaises de la pièce.

— Alice et Godfrey m'ont tous deux parlé de cette enquête plus... poussée concernant l'accident de mon père, annonça Matthew. Je m'attendais à votre visite.

Trudy avait vu dans ses notes que l'homme était âgé de trente-sept ans, mais il en paraissait plus. Les cernes gris-bleu qui soulignaient ses yeux témoignaient de son manque de sommeil, et son costume, quoique convenable, tombait bizarrement, comme si son propriétaire avait récemment perdu du poids.

Se pouvait-il qu'ils aient enfin trouvé une personne pleurant avec sincérité la perte du défunt ?

— Je suis navrée de vous déranger dans de telles circonstances, monsieur Hughes, s'entendit dire Trudy avec compassion. Nous allons essayer de faire vite. Mais vous le comprenez bien, dès lors que des allégations sérieuses sont formulées, nous devons y donner suite.

Matthew l'écouta patiemment et, quand elle eut fini son petit préambule, lui adressa un faible sourire.

— Même si ces allégations émanent d'un journaliste de bas étage cherchant à se faire un nom à nos dépens, tout ça pour vendre quelques exemplaires supplémentaires de son horrible torchon ? contra-t-il.

— Vous ne pensez donc pas qu'il peut y avoir une once de vérité dans ces sous-entendus, monsieur ? répliqua Trudy en décidant de prendre le taureau par les cornes. Il n'est pourtant pas tout à fait faux de prétendre, comme le fait le *Tribune*, que votre père n'était pas apprécié de tous. J'ai effectué quelques recherches au sujet de ses affaires moins... conventionnelles, et il semble qu'il ait fait perdre des sommes considérables à beaucoup de monde.

Cette remarque fit grimacer Matthew, qui ne prit pourtant pas directement la défense de son père.

— Nous n'avons jamais été en affaires ensemble, répondit-il. En conséquence, je ne suis pas très bien placé pour commenter, si ?

Il écarta les mains avec lassitude, dans un geste qui rappela quelqu'un à Trudy.

— Pourquoi cela, monsieur ? s'enquit-elle. Je viens de m'entretenir avec votre frère Godfrey, et je comprends pourquoi *lui* n'a jamais voulu le faire...

Cela arracha un sourire à Matthew.

— Mais vous, vous êtes dans le commerce, ajouta-t-elle en désignant les locaux alentour. Alors pourquoi ne pas avoir rejoint Hughes Enterprises ?

Trudy était sincèrement curieuse d'entendre sa réponse, car si cet homme était brouillé avec son père – et ce depuis un bon moment –, ils devaient en apprendre plus à ce sujet.

Matthew prit une longue et lente inspiration. Il sembla hésiter un instant, et Clement eut la conviction qu'il cherchait un mensonge à leur servir. Puis il

parut se raviser.

— Disons simplement que, quand j'ai eu dix-huit ans, j'ai compris que travailler pour mon père serait infernal, et restons-en là. Et avant que vous me posiez la question, non, je n'ai jamais regretté cette décision. Mon poste ici n'est sans doute pas aussi prestigieux qu'il aurait pu l'être si j'avais fait un choix différent, mais il me permet de subvenir à nos besoins.

— Cela a tout de même dû le décevoir, non ? insista Trudy. Alice étant mariée, Caroline brouillée avec lui et Godfrey... ayant embrassé la carrière universitaire, il devait compter sur vous pour marcher sur ses traces ?

Matthew haussa les épaules.

— Mon père avait l'habitude d'être déçu par ses enfants, madame l'agent. Nous le savons, parce qu'il nous le répétait souvent. Par exemple, il me disait que je ne parviendrais pas à monter en grade ici alors que, chez lui, je ferais déjà partie des cadres dirigeants. Cependant, il n'arrivait pas à comprendre pourquoi je ne voulais pas de toute la pression qu'aurait impliquée un poste au sein de Hughes Enterprises. Ni comment je pouvais préférer passer du temps avec ma femme et mes enfants plutôt que de consacrer mes journées et mes nuits à gagner de l'argent. Ce n'est certainement pas le genre de choses qui l'intéressait, lui, conclut Matthew.

Trudy acquiesça.

— Je ne voudrais pas paraître insultante, monsieur Hughes, mais je me suis désormais entretenue avec la plupart des membres de votre famille, et il semble qu'aucun d'eux n'ait été très... proche de votre père. Êtes-vous d'accord avec ce constat ?

— Absolument, répondit Matthew avec un nouveau sourire.

— Caroline lui reproche la mort de votre mère. Et vous ?

— Sans l'ombre d'un doute, déclara-t-il. Papa la traitait de façon horrible.

— Voulait-elle se rendre aux États-Unis pour voir un spécialiste ? questionna Trudy. Nous avons reçu des informations contradictoires à ce sujet. Ses médecins semblent penser qu'elle n'était pas très emballée par cette perspective.

Matthew se tourna vers la fenêtre pour regarder dans le vague.

— Ma mère avait perdu courage, admit-il. Au bout du compte, je crois que la mort a été pour elle un soulagement. Est-ce que cela répond à votre question ? demanda-t-il d'un ton sévère.

Ce fut au tour de Trudy de faire la grimace. Elle l'avait manifestement blessé et se le reprochait. D'un autre côté, elle ne pouvait pas faire comme si de rien n'était.

— Mr Bough nous a appris que votre famille venait d'avoir lecture du testament de votre père.

— En effet, répliqua Matthew avec une pointe de méfiance qui lui fit reporter le regard sur elle.

Ce soudain regain d'intérêt ne surprit pas Trudy. Après tout, son héritage et le nouveau statut qu'il lui conférait ne devaient pas le laisser indifférent.

Mais c'était humain et ne signifiait pas nécessairement qu'il était plus avide ou avare que son prochain. Il serait néanmoins intéressant de découvrir à quel point il avait convoité la fortune paternelle.

— Et j'ai cru comprendre que vous en étiez le principal bénéficiaire, ajouta-t-elle en s'efforçant de conserver un ton neutre.

— Oui.

— Cela vous a-t-il surpris ? insista-t-elle en s'attendant à une nouvelle réponse monosyllabique.

Au lieu de cela, Matthew eut un autre sourire ironique.

— Oui et non. En un sens, il semblait assez logique qu'il me choisisse. Les filles étaient toutes les deux hors jeu – Alice parce qu'elle était mariée et que notre père considérait qu'il incombait à son époux de pourvoir à ses besoins, et Caroline parce qu'elle avait eu le cran de lui tenir tête et de le traiter avec mépris. Quant à Godfrey... eh bien, soyons réalistes, nous comprenons tous pourquoi papa ne l'aurait jamais laissé s'emparer de la fortune familiale. Il ne restait donc plus que moi. Pourtant...

Il marqua une pause, soupira, et se retourna vers la fenêtre.

— Je n'aurais pas non plus été surpris, à la lecture du testament, de découvrir qu'il ne m'avait rien laissé.

Il demeura alors silencieux si longtemps, les sourcils froncés, que Trudy se vit contrainte de le relancer.

— Et pourquoi cela, monsieur ?

Matthew pivota face à eux, puis répondit :

— Je ne voudrais pas que vous partiez d'ici avec l'impression que j'étais son chouchou, répondit-il. Ça n'était pas le cas, croyez-moi. Je me disputais avec lui tout autant que mes frères et sœurs. Enfin, pas autant que Caroline, bien sûr. Il est arrivé... Oh ! laissez tomber.

Trudy fut tentée d'insister, car elle pensait savoir ce qu'il avait failli admettre : qu'à plusieurs reprises, la haine viscérale de Caroline à l'encontre de son père avait donné lieu à de sacrées empoignades. Au point de sombrer dans la violence ? Elle devinait toutefois que cet homme n'était pas du genre à dénoncer ses proches.

— Pouvez-vous me dire quels étaient les sujets de vos disputes ? essaya-t-elle plutôt.

— Oh ! à quel sujet ne nous disputons-nous pas ? Vous devez comprendre que mon père aurait pu faire cracher un saint. Il pouvait débattre d'« art » avec Godfrey jusqu'à ce qu'ils soient tous deux rouges de colère. Il pouvait se mêler de la manière dont Alice gérât la maison ou élevait ses enfants, de la note d'épicerie ou de n'importe quoi d'autre, au point de la faire fondre en larmes. Pareil avec moi. Et pourquoi n'avais-je pas été promu depuis plus de deux ans ? Pourquoi portais-je en vacances au lieu de me coller au boulot, pourquoi portais-je un costume noir et pas gris ou bleu ? Il avait des remarques à faire sur tout et son contraire.

Matthew s'interrompit le temps d'un éclat de rire.

— Papa s’attendait à ce que le monde s’adapte à lui, et non l’inverse. Il était impossible de discuter avec lui de façon rationnelle.

Trudy hocha la tête.

— Cela devait être très éprouvant. Avez-vous vu votre père pénétrer dans la remise, le 5 novembre ?

Son brusque changement de tactique fonctionna, car son témoin en fut d’abord désarçonné. Malheureusement, sa version des événements de la soirée concordait peu ou prou avec celle de tous les autres.

Lorsqu’il eut achevé son récit, il demanda dans un sourire :

— Y avait-il autre chose ?

— Non, monsieur, répondit Trudy à contrecœur. Je crois que ce sera tout pour le moment. Merci encore de nous avoir accordé un peu de votre temps.

Matthew les regarda se lever pour partir. Il paraissait songeur. Il trouvait étrange que le coroner ayant supervisé l’enquête n’ait pas prononcé le moindre mot de tout l’entretien.

Une fois dehors, Trudy consulta sa montre. Il était presque l'heure du déjeuner et il lui restait encore un peu de temps avant de devoir retourner au commissariat pour effectuer du « vrai travail de police », ainsi que le disait le capitaine Jennings avec une bonne dose de sarcasme.

— Alors, qu'avez-vous pensé de lui ? demanda-t-elle au coroner tandis qu'ils remontaient l'étroite allée en direction de la voiture. Je vous ai trouvé bien silencieux, là-haut.

— Mmmh. J'étais occupé à l'observer – et puis, vous vous en sortiez très bien toute seule.

— Et qu'avez-vous constaté ?

— Je l'ai trouvé fatigué. Et pas seulement à cause des poches qu'il avait sous les yeux ni de son teint blafard. Son comportement tout entier évoquait la lassitude. Comme si tout nécessitait un trop gros effort. Il n'a même pas réussi à se mettre en colère.

— Je vois ce que vous voulez dire, répondit Trudy d'un air songeur. Je me suis d'abord demandé s'il pouvait être le seul membre de la famille à regretter son père... Mais plus la conversation avançait, plus il est apparu évident que ça n'était pas le cas, ajouta-t-elle après une courte pause. Alors, qu'avez-vous pensé de son histoire ?

Clement haussa les épaules.

— Difficile à dire. Il m'a semblé relativement franc et honnête.

— Je suis d'accord. Je crois que, si nous découvrons qu'il ne s'agissait pas d'un accident, nous devons réellement nous concentrer sur la famille. Voulez-vous rendre visite à Alice maintenant ? C'est la seule que nous n'ayons pas encore interrogée.

Ils avaient à présent rejoint la Rover, et Trudy patienta pendant que Clement fouillait ses poches en quête de ses clés. Il finit par les trouver mais, en tentant d'isoler celle qui déverrouillait les portières de celle qui permettait de mettre le contact, il laissa échapper son trousseau. Il pesta à mi-voix avant de se pencher pour le ramasser.

Comme chaque fois qu'elle constatait sa maladresse inhabituelle, Trudy fit mine de n'avoir rien remarqué. Si elle avait cru l'alcool responsable de son

manque de coordination, elle se serait sans doute inquiétée davantage – notamment parce qu’il conduisait beaucoup. Toutefois, aucune odeur suspecte n’émanait jamais de lui, et elle était désormais à peu près sûre de pouvoir déterminer quand un homme était sobre et quand il avait bu. Ses faiblesses passagères étaient plus vraisemblablement à mettre sur le compte de l’âge. Et il ne semblait ni très poli ni très adroit (ni très gentil) de formuler le moindre commentaire sur un sujet forcément sensible. Elle était certaine que, à l’instar de la plupart des hommes « d’un certain âge », le Dr Clement Ryder se sentait aussi capable et actif que vingt ans plus tôt !

Non, fermer les yeux et feindre l’ignorance paraissait être, de loin, la meilleure réaction à adopter.

— Je crois plus urgent d’interroger d’abord d’autres personnes, s’empressa-t-il de déclarer en ouvrant enfin sa portière. Des témoins souvent plus attentifs et intelligents qu’on ne le présume, mais trop fréquemment négligés, ajouta-t-il en se glissant derrière le volant.

Il se pencha pour ouvrir la portière à Trudy, espérant que celle-ci ne s’était pas fait une montagne de la chute des clés. Il fut cependant conscient du léger tremblement qui agitait sa main lorsqu’il actionna la poignée.

Trudy ne comprit d’abord pas à qui il faisait allusion mais, après avoir refermé sa portière, elle sut de quoi il retournait.

— Vous parlez des enfants présents au feu de joie ?

— Oui. Je crois que nous devrions nous entretenir avec certains d’entre eux. Gentiment, hein, et en présence de leur mère. Mais les enfants sont souvent plus résilients qu’on ne l’imagine, et peuvent se montrer assez observateurs.

Ne voulant pas démarrer tout de suite – pas avant que la faiblesse passagère de ses mains disparaisse –, il devait pousser sa partenaire à parler.

— Avez-vous remarqué combien chacun des témoins se montre vague quant aux faits et gestes des uns et des autres ?

— Oh ! oui, répondit aussitôt Trudy. « C’était *peut-être* Kenneth qui a suggéré la paraffine, à moins que ce ne soit Godfrey ? » « Je crois que c’est tante Mary qui a fait ceci, ou *peut-être* était-ce Alice ? »

Trudy imitait la manière dont les héritiers avaient répondu à leurs questions, sans chercher à dissimuler son exaspération.

— Ce serait bien d’obtenir des réponses claires et directes, pour une fois. Voulez-vous commencer par les enfants d’Alice et Kenneth Wilcox, alors ?

Clement se frotta discrètement les mains sur sa cuisse.

— Eh bien, nous pourrons leur parler quand nous irons la voir. Allons d’abord interroger ceux de Matthew. Ils doivent être rentrés de l’école, à présent.

— D’accord, dit Trudy.

Clement porta prudemment la clé au contact, soulagé de parvenir à l’introduire dans le démarreur sans plus d’anicroche.

La pluie ayant recommencé à tomber, il activa tant ses phares que ses

essuie-glaces et quitta précautionneusement sa place de stationnement.

19

Matthew et son épouse, Joan, occupaient une jolie mais modeste maison en périphérie d'Osney Mead. Comme celle de Mary, l'habitation avait vue sur la noue ; il s'agissait cependant du seul point commun entre les deux logis. Celui de Matthew avait été construit juste après la guerre et ne possédait rien du charme désuet du cottage du XIX^e siècle dans lequel vivait Mary Everly à Wolvercote. Gris, crépi, doté d'un garage moderne et d'un appentis attenant, il était fonctionnel et bien bâti, mais quelconque. Il appartenait à un groupe de quatorze maisons mitoyennes identiques, érigées dans une voie sans issue.

— Numéro 12, je crois que nous y sommes, murmura Trudy en jetant un rapide coup d'œil à ses notes pour s'en assurer. Non, numéro 9, se corrigea-t-elle avant de regarder autour d'elle. C'est celle-ci.

Trudy et Clement remontèrent la petite allée de jardin à la hâte sous la pluie battante, soulagés de trouver abri sous le porche généreux.

Joan Hughes vint rapidement ouvrir après leur coup de sonnette. Un joli petit bout de femme doté d'une épaisse chevelure blonde bouclée et d'iris bleu pâle. Elle parut troublée par l'uniforme de Trudy et l'écouta faire les présentations et lui expliquer le but de leur visite d'un air préoccupé.

— Vous dites que vous venez de parler à mon mari ? s'étonna-t-elle en scrutant la rue, comme si elle redoutait que des voisins l'observent et s'interrogent sur cette visite de la police.

Malgré tout, elle ne semblait pas pressée de les inviter à entrer.

— C'est exact. Nous voudrions simplement recueillir votre version des événements concernant le soir où votre beau-père a trouvé la mort, expliqua Trudy avec un sourire délicat.

— Eh bien, je ne sais pas trop...

— Nous ne vous dérangerons pas très longtemps, madame Hughes.

Naturellement, si la femme refusait de les faire entrer ou de répondre à leurs questions, ils n'auraient d'autre choix que de repartir. Cependant, c'était bien la première fois qu'ils rencontraient la moindre résistance de la part de la famille du défunt, et cela attisa sa curiosité.

Elle sentait de surcroît que Clement était tout aussi intrigué.

— Bon, très bien, entrez, capitula Joan en s'effaçant pour les laisser

pénétrer dans le vestibule. Je vous en prie, installez-vous au salon, c'est la deuxième porte à gauche. Je monte juste à l'étage pour aller voir Helen, ma petite dernière. Elle est souffrante.

— Oh ! j'en suis navrée, répondit Trudy, qui se trouva un peu idiote. Rien de grave, j'espère ?

Elle s'était imaginé toutes sortes de raisons suspectes pour expliquer la réticence de leur hôte, alors que celle-ci se faisait simplement du souci pour son enfant malade.

— Les deux autres sont sûrement déjà en train de jouer au salon, fit Joan. J'allais les faire manger avant de les renvoyer à l'école. S'ils font trop de bruit ou deviennent trop pénibles, dites-leur juste de se calmer. Je reviens dans une minute.

Elle grimpa alors les marches deux à deux, l'air inquiet.

Quand elle eut disparu, Clement chuchota :

— On ne pouvait pas rêver mieux. C'est une occasion en or de discuter avec ces enfants sans que « maman » soit là pour leur demander de surveiller leurs manières.

Trudy sourit. Ses recherches liminaires lui avaient appris que la plus jeune n'avait que quatre ans et que son témoignage ne leur aurait probablement été d'aucune utilité. Mais l'aîné, un garçon nommé Benjamin, avait neuf ans, et Clarissa, sa sœur cadette, en avait sept.

Quand ils pénétrèrent dans le salon, les deux enfants étaient allongés par terre, tentant de reconstituer un puzzle. Le garçon deviendrait certainement grand et mince comme son père ; la fillette, qui possédait une masse d'anglaises couleur de miel, était manifestement bien partie pour être aussi belle que sa mère.

Tous deux levèrent la tête en constatant l'intrusion de ces deux inconnus et contemplèrent Trudy avec stupéfaction.

— Mince alors, vous êtes un policier ? lui demanda timidement la fillette.

— Oui, répondit Trudy sans s'offusquer de la confusion des genres. Et tu dois être Clarissa. Et lui, c'est ton frère, Benjamin ?

— Benny, la corrigea aussitôt le garçon en se redressant pour se mettre à genoux. Vous êtes qui ? Vous êtes là pour m'arrêter ? s'enquit-il d'un ton suffisant.

— Pourquoi, tu as fait quelque chose de mal ? rétorqua Trudy, mais son sourire était si large que le gamin se détendit aussitôt.

— Ah, ah, pas du tout ! Alors vous pouvez pas me mettre en prison ! triompha-t-il.

Il jeta ensuite un coup d'œil vers Clement et fut clairement impressionné par ce qu'il vit.

— Et vous, monsieur, qui êtes-vous ? demanda-t-il bien plus poliment, mais avec la ferme intention d'éprouver l'honnêteté de cet inconnu.

En l'absence de son père, il comptait bien faire savoir qu'il était l'homme de la maison et qu'il prenait son rôle très au sérieux.

— Je suis le Dr Ryder. Je suis coroner. Sais-tu ce que cela signifie ?

Clement observait l'agréable pièce dans les tons beige, s'attardant un instant sur les fauteuils taupe et le sofa assorti, tapissés d'un tissu grumeleux.

— Pouvons-nous nous asseoir ?

— Bien sûr, répondit Benny d'un ton magnanime.

Clement le remercia d'un sourire et jeta son dévolu sur un fauteuil tandis que Trudy se dirigeait vers le second. Un assortiment de magazines féminins et une boîte à biscuits en fer-blanc à l'effigie de la reine trônaient sur la table basse en pin devant eux.

— C'est un sacré dragon, commenta Trudy en constatant que l'illustration du puzzle représentait saint George aux prises avec la créature légendaire.

— Oui, c'est pas mal, admit Benjamin alors que sa sœur, toujours étendue sur le sol, semblait se satisfaire d'écouter sans rien dire, la bouche entrouverte.

Trudy supposait cependant que cela changerait lorsqu'elle aurait surmonté sa timidité initiale.

Souhaitant obtenir des réponses avant le retour de Joan Hughes, elle se tourna vers Benny et lui expliqua doucement :

— Nous sommes venus discuter de votre grand-père et de ce qui lui est arrivé. Est-ce que cela vous ferait peur de nous en parler ?

Benny jeta un coup d'œil à sa sœur, dont les grands yeux bleus s'arrondirent légèrement, sans pour autant s'emplir de larmes.

— Non, ça nous fait rien. Grand-père est mort dans la cabane quand elle a brûlé. Mais ça lui a pas fait mal, parce que papa a dit qu'il s'était cogné la tête en tombant et qu'il dormait quand ça lui est arrivé.

— C'est exact, confirma Clement. Je suis médecin, et je te promets que ton papy n'a rien senti.

— Est-ce que tu l'as vu aller chercher les feux d'artifice dans la remise ? s'enquit Trudy.

Son cœur s'emballa quand elle vit le garçonnet opiner d'un air solennel.

— Oui. Lukey a dit qu'il avait vraiment hâte de voir voler les fusées, et grand-père lui a répondu qu'il allait les chercher.

Trudy hocha la tête. « Lukey » devait désigner Lucas Wilcox, le fils d'Alice, un garçon de dix ans.

— Tu l'as regardé jusqu'à ce qu'il entre dans la cabane ? voulut se faire préciser Trudy.

— Oui, et Lukey aussi. On avait vraiment hâte que ça commence, expliqua Benny avec sérieux. On en avait un peu marre du feu de joie, même si c'était rigolo de regarder oncle Godfrey et oncle Kenny essayer de l'allumer.

— As-tu vu quelqu'un d'autre entrer dans la cabane après ton grand-père ? s'empressa de demander Trudy, qui avait entendu le bruit des pas de Joan dans l'escalier.

— Non, parce que tante Alice est allée chercher le chocolat chaud et

qu'on voulait tous être servis en premier.

Trudy fut un peu déçue, même si elle savait qu'elle ne devait pas s'attendre à des miracles. Alors que la porte du salon commençait à s'ouvrir, elle se dépêcha de poser une dernière question :

— Te rappelles-tu qui a suggéré d'utiliser de la paraffine pour allumer le feu ?

— Que se passe-t-il ? intervint Joan d'un ton cassant en considérant tour à tour son fils et la policière.

Elle était manifestement mécontente qu'ils aient évoqué cette soirée avec les enfants en son absence ; Trudy, se sachant en dehors des clous, se mordilla la lèvre d'un air coupable.

— Non, désolé, répondit Benny en baissant les yeux au sol.

Il s'allongea alors avec une désinvolture étudiée pour aider sa sœur à compléter le souffle de feu qui s'élevait des naseaux du dragon.

— Tiens, Clarrie, un morceau avec des flammes, dit-il en tendant obligeamment la pièce à la petite.

Trudy vit cependant son regard faire un aller-retour entre sa mère et ses visiteurs, avant de revenir se fixer sur la première.

Joan, en entendant parler de flammes, frissonna ostensiblement.

— Cette histoire est un vrai cauchemar, murmura-t-elle en se laissant tomber sur le sofa. J'ai hâte que tout soit terminé.

Trudy la considéra d'un air pensif. Peu de temps auparavant, Joan avait appris que son mari venait d'hériter d'une véritable fortune. Pourtant, elle ne semblait pas spécialement guillerette. À vrai dire, aucune joie n'émanait d'elle. N'était-ce pas étrange ? Certes, personne ne doit aimer s'enrichir par la perte d'un membre de sa famille, songea Trudy. Cependant, avec tout ce qu'elle avait appris sur le compte de Thomas Hughes, elle ne pensait pas que ce dernier ait été plus proche de sa bru que de n'importe qui d'autre. Joan ne devait donc pas être accablée par le chagrin, et il aurait été humain de vouloir célébrer un événement qui allait changer leur vie de façon aussi radicale.

Trudy essaya d'imaginer ce qu'elle ferait avec un million de livres. Des images de vacances à l'étranger, des dernières robes parisiennes à la mode, de parures de bijoux étincelantes ou d'elle au volant d'une grosse automobile flambant neuve lui traversèrent l'esprit.

— Alors, en quoi puis-je vous être utile ? s'enquit Joan, interrompant sa rêverie.

Il fut toutefois vite évident que leur hôte ne leur apprendrait rien de bien nouveau. Elle pensait que c'était Godfrey qui avait le premier suggéré l'emploi de la paraffine, et que c'était son mari qui avait appelé les pompiers. Elle n'avait pas particulièrement prêté attention aux faits et gestes de son beau-père, étant allée aider Alice à la cuisine. À deux reprises au cours de l'entretien, elle remonta voir sa petite dernière, et même si Trudy en profita pour interroger de nouveau Benny au sujet du soir de la tragédie, le garçon n'avait plus rien de pertinent à leur révéler.

— Eh bien, encore une perte de temps, grommela Trudy tandis qu'ils reprenaient la route de la ville.

Elle allait devoir subir un après-midi de travail de bureau, mais la nuit ne tarderait plus à tomber – surtout par une journée aussi couverte que celle-ci. Avec l'approche de l'hiver, elle savait que les boutiques exhiberaient bientôt leurs vitrines de Noël. Cela n'était pas pour lui déplaire – elle aimait bien cette période, avec les décorations et les jolies illuminations.

— Vraiment ? répondit Clement.

Il lui semblait avoir décelé une certaine réticence chez le jeune Benny dès que sa mère était entrée dans la pièce. Il ne s'était en tout cas plus montré aussi bavard. Mais cela pouvait aussi bien être dû au fait qu'on lui avait fait comprendre en grandissant que les enfants devaient rester à leur place.

D'un autre côté, il ne serait pas surpris que le garçon se soit souvenu de quelque chose au sujet de ce soir-là et qu'il ait décidé de ne pas en parler pour des raisons qui lui appartenaient.

Le cas échéant, il se promit d'essayer de rediscuter seul à seul avec le jeune Benjamin Hugues.

— Voulez-vous que nous allions rendre visite à Alice demain ? demanda Trudy tandis qu'ils approchaient des vestiges du château d'Oxford.

Clement donna son assentiment avant de la déposer devant le commissariat et de regagner son propre bureau.

Ce faisant, il sentit les tremblements assaillir une fois de plus sa main droite.

Ce soir-là, dans l'agréable maison victorienne avec vue sur le parc qu'il occupait près de Keble College, Clement mangea le souper que sa femme de ménage lui avait préparé, puis il gagna le confortable salon, où le feu se mit bientôt à crépiter gaiement.

Avec un soupir, il se servit une larme de son cognac préféré dans un verre ballon et alla s'asseoir dans son fauteuil, le temps de le laisser s'oxygéner. Fidèle à son rituel nocturne, il se saisit d'un crayon pour remplir les mots croisés de son journal habituel. Il ramassa le carnet posé sur un buffet à la portée de sa main, consulta les aiguilles de l'horloge de parquet qui tictaquaient dans un coin avec contentement et nota l'heure dans une colonne avant de s'attaquer aux mots croisés.

Quand il eut résolu la dernière énigme – une anagramme –, il observa l'heure avec le sentiment du devoir accompli et la consigna dans une deuxième colonne. Cette procédure était l'une des nombreuses dispositions qu'il avait prises pour s'efforcer de mesurer son acuité mentale.

Après avoir étudié ses temps sur les trois derniers mois, il fut rassuré de constater qu'il n'était pas ralenti outre mesure. Jusqu'à présent, sa satanée

maladie semblait se contenter de lui infliger des symptômes mineurs.

Cela finirait toutefois par empirer tôt ou tard, il le savait pertinemment.

Il s'occuperait de ce problème-là en temps voulu. Réprimant impitoyablement tout sentiment d'angoisse ou de dépression, il avala sa gorgée de cognac et s'approcha de la TSF en quête d'un concert à écouter avant d'aller dormir.

Beethoven, Bach, Haydn ou Chopin (à petites doses) suffisaient généralement à lui mettre du baume au cœur.

Tôt le matin suivant, Duncan alla se mettre à l'abri sous l'avancée d'une boutique donnant sur le commissariat, maudissant le temps. Il ne pleuvait pas réellement, mais l'air n'était pas tout à fait sec. Comme l'aurait formulé son père, le climat était « humectant ». Un miasme grisâtre, pas tout à fait aussi épais que du brouillard ni aussi fin que de la brume, semblait s'être déposé sur la ville, recouvrant chaque surface d'une humidité froide et poisseuse. Cela rendait les trottoirs glissants, imprégnait peu à peu les vêtements de façon très inconfortable. Par chance, il n'y avait pour ainsi dire pas de vent froid, sans quoi il aurait peut-être repoussé sa surveillance à un autre jour.

Toutefois, à présent qu'il avait découvert le nom de l'agent de police chargé de l'affaire Thomas Hughes, il lui tardait de

s'atteler à la tâche. Cela lui avait coûté quelques pintes au Dog and Duck, mais il n'avait eu aucun mal à tirer gentiment les vers du nez à l'agent Rodney Broadstairs. La tâche s'était avérée d'autant plus aisée que le pauvre garçon était contrarié par le fait que sa jeune collègue – une femme ! – se soit vu confier cette mission plutôt que lui.

Cela avait aussi surpris Duncan – en plus de l'agacer prodigieusement. Comme il le redoutait, cela prouvait simplement que la police d'Oxford ne prenait pas la campagne du *Tribune* très au sérieux. En fouillant rapidement dans les archives de cet agent Loveday – un curieux nom –, il avait découvert que, en dépit de certaines réussites inespérées depuis son entrée dans les forces de l'ordre, elle venait à peine de terminer sa période d'essai. Âgée d'à peine vingt ans, on pouvait difficilement la qualifier d'enquêtrice aguerrie et chevronnée.

Elle avait probablement reçu l'ordre de vérifier les détails et de poser des questions de principe pour la galerie, mais d'ici quelques jours, une semaine tout au plus, l'affaire serait de nouveau classée.

Duncan veillerait à ce que cela ne se produise pas.

Il sourit et se ragaillardit considérablement quand un troupeau de policiers en uniforme émergea du commissariat pour vaquer à ses occupations quotidiennes. Tous ou presque partirent à pied, même si certains enfourcheraient sans doute une bicyclette pour se rendre là où leur ronde

commençait. Il n'y avait qu'une seule femme dans le groupe et, par chance, elle ne semblait pas être en quête d'un véhicule à deux roues.

Il garda ses distances pour la suivre, soulagé de voir ses compagnons s'éloigner peu à peu, se dispersant dans la ville avec divers degrés d'enthousiasme ou d'ennui. Il comprit qu'il était vraiment en veine quand elle se dirigea vers un arrêt de bus par ailleurs désert et se mit à patienter.

Plus il s'approchait, plus son regard se faisait appréciateur. Il avait été difficile de voir à quoi elle ressemblait de loin, et l'uniforme assez terne ne la mettait guère en valeur, mais, lorsqu'il se retrouva près d'elle, il put mesurer à quel point elle était belle. Sa peau était pâle et sans défauts, sa silhouette pleine et non dénuée de formes. Et même s'ils disparaissaient sous sa casquette, il devina qu'elle possédait de longs cheveux bruns, bouclés et magnifiques.

Quand, sentant sa présence, elle se retourna vers lui, il fut saisi par son visage en forme de cœur et ses grands yeux de velours marron foncé, proprement stupéfiants. Il sentit son rythme cardiaque s'accélérer, comme chaque fois qu'il se trouvait en présence d'une belle femme, et ne put réprimer un sourire.

Trudy, qui s'en allait interroger le témoin d'un vol à l'arraché survenu la veille au soir, s'attendait à la présence d'une ménagère partie faire des commissions plus loin dans la rue, ou d'un ouvrier automobile en route pour l'usine, ce bus ayant pour terminus Cowley, où Morris et les autres principaux constructeurs possédaient leurs lignes de fabrication.

Au lieu de quoi, elle croisa une paire d'yeux verts comme ceux d'un chat, sertis dans un très beau visage triangulaire. L'homme, qui la dominait de quelques centimètres, possédait une masse de cheveux presque noirs et était vêtu d'un élégant costume dissimulé par un pardessus de laine noire humide. Trudy ne lui donnait pas trente ans. Son sourire révélait des dents d'une blancheur presque parfaite, et elle se contracta en réaction à son regard scrutateur.

Elle savait qu'il allait essayer de lui faire du gringue et, pour une raison ou une autre, cela la précipita dans une espèce de panique. Face à lui, elle fut surprise de sentir son visage adopter l'expression crispée qu'elle réservait aux inconnus susceptibles de lui causer des ennuis. Elle ne comprenait pas pourquoi elle se mettait sur la défensive pour une attitude qu'elle aurait d'ordinaire laissé couler sans autre forme de procès.

Que les garçons cherchent à attirer son attention n'était pas une nouveauté. Souvent, ils l'asticotaient au sujet de son uniforme, et elle les taquinait en retour, menaçant de les coffrer pour leur impertinence.

Elle n'avait jamais eu qu'un petit ami, Brian, qu'elle connaissait depuis toujours. D'ailleurs, elle n'était pas certaine qu'on pût réellement le qualifier de petit ami, puisque leur « relation » avait essentiellement consisté en ceci : elle l'avait ou bien regardé jouer au rugby, ou bien accompagné à des sorties bizarres au cinéma. Ça, plus quelques *fish and chips* partagés au café du coin.

Toutefois, depuis qu'elle se trouvait de nouveau « libre », elle n'avait jamais souhaité que d'autres soupirants prennent la place. Jusqu'à présent, cela ne l'avait pas intéressée. Elle était bien trop prise par son travail, et ne s'était pas encore tout à fait remise de la fois où elle avait frôlé la mort.

Mais maintenant, à la vue de ce très bel homme légèrement plus âgé qu'elle, elle sentit son cœur palpiter d'une manière qui lui coupa le souffle – une sensation à la fois agréable et inquiétante.

— Bonjour. Vous êtes l'agent Loveday, n'est-ce pas ? l'interrogea Duncan.

Trudy le considéra avec une inquiétude grandissante.

— Oui. Je ne vous connais pas, si ?

Duncan fut tour à tour amusé, intrigué et agacé par la réaction de la jeune femme. Agacé parce qu'il ne voulait surtout pas se la mettre à dos, étant donné qu'il aurait besoin de sa collaboration. Il devait gagner sa confiance, et éveiller ses instincts de petite dame suspicieuse était la dernière chose dont il avait besoin.

D'un autre côté, elle était si manifestement jeune et inexpérimentée – et séduite par son allure – qu'il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un certain plaisir. Cela ouvrait tant de perspectives intéressantes.

Il n'était pas imbu de sa personne au point de s'imaginer que toutes les filles tombaient à ses pieds, mais il avait conscience de ne pas laisser insensible le sexe opposé. Il avait badiné avec assez de femmes depuis l'âge de seize ans pour savoir quand elles étaient éblouies.

Même si Glenda aimait à le croire monogame, il n'avait jamais formulé une telle promesse. Ce qui autorisait des issues fascinantes à des situations comme celle-ci.

Durant ce premier instant de découverte et d'attirance mutuelle, Duncan dut reconnaître que, si l'agent Loveday avait été quelqu'un d'autre, ses propres pensées auraient galopé vers d'autres contrées.

Ce qui risquait encore d'arriver s'il ne fournissait pas un gros effort de concentration. Car, se rappela-t-il à contrecœur, il avait d'autres priorités à l'heure actuelle.

Il sourit donc derechef, cette fois-ci de manière tout à fait platonique, et lui tendit la main.

— Non, nous ne nous sommes pas encore rencontrés, mais je pense qu'il est temps d'y remédier. Je m'appelle Duncan Gillingham.

Trudy ne songea d'abord qu'à l'originalité de son prénom. Elle n'avait encore jamais croisé de Duncan. Cela lui allait à merveille, un choix à la fois légèrement exotique et viril.

Elle eut alors un déclic et se rappela où elle l'avait entendu récemment.

— Vous êtes le reporter du *Tribune*, déclara-t-elle d'un ton clairement accusateur.

Une fois de plus, Duncan éprouva un petit emballement, réaction purement instinctive de mâle confronté à la désapprobation d'une belle

femme.

— Je plaide coupable, répondit-il sans se départir de son sourire. Mais je vous en prie, ne m'en tenez pas rigueur. Il faut bien des gens pour poser des questions et fouiner un peu. Et nous n'avons pas tous la chance de disposer d'un insigne de police pour nous y aider.

Trudy cilla. Elle n'en était pas certaine, mais il lui semblait qu'il la taquinait – ou la remettait à sa place. En plus de lui notifier quelque chose – une chose qu'elle n'était pas sûre de comprendre. À son grand agacement, son rythme cardiaque s'accéléra encore.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour votre service, monsieur...

Pendant un horrible instant, son nom lui échappa. Par bonheur, elle finit par se le rappeler.

— Gillingham, c'est bien ça ?

— Eh bien, en réalité, je me disais que c'est *moi* qui pourrais vous rendre service, agent Loveday.

Celle-ci était décidément un petit chat bien effarouché, qui ne lui offrait pour le moment que coups de griffes et chuintements menaçants.

— Je possède quelques informations pertinentes relatives à votre enquête sur l'affaire Thomas Hughes, ajouta-t-il, peut-être pourraient-elles vous intéresser ?

Il savait qu'un tel appât serait irrésistible aux yeux de la policière, dont il vit les prunelles s'illuminer.

— Je vois. Malheureusement, je n'ai pas le temps, lâcha Trudy.

L'aplomb avec lequel elle lui avait répondu le désarçonna. Elle avait les yeux rivés au-dessus de son épaule, où elle distinguait le bus à l'approche. Elle espéra fugacement que son père était au volant, puis fut inexplicablement soulagée que cela ne soit pas le cas.

— Que faites-vous plus tard dans l'après-midi ? s'enquit-elle d'un ton sec.

Duncan, qui n'avait pas l'habitude d'être éconduit par des femmes, éprouva un accès de colère aussitôt suivi d'un éclair de convoitise. Elle voulait jouer le jeu de la surenchère ? Parfait. Il allait la dévorer toute crue. Puis il se rappela qu'il avait besoin d'elle et lui retourna un sourire affable.

— Pour vous, je trouverai le moyen de me libérer, agent Loveday, répondit-il d'un ton faussement suggestif. Dites-moi juste où et quand.

Ravie d'avoir réussi à reprendre la main après un départ quelque peu chaotique, Trudy haussa les épaules.

— Connaissez-vous le café en face du Christ Church College ? Celui avec l'auvent vert et blanc ?

— Oui. Quelle heure ?

L'autobus se rangea, et Trudy pivota face aux portes.

— Autour de 15 heures. Je ne peux pas être plus précise. Je serai peut-être en retard.

— Je vous attendrai jusqu'à la fin des temps, promit Duncan avec un

soupir théâtral tandis qu'elle montait à bord.

Il resta sur le trottoir à la fixer du regard, convaincu qu'elle allait lui jeter un dernier coup d'œil par-dessus son épaule. Elle ne pourrait résister à la tentation, il le savait.

Trudy chercha des pièces dans son sac pour payer son ticket. Il lui fallut fournir un incroyable effort de volonté pour aller s'asseoir à la première place libre sans se retourner vers le beau reporter si sûr de lui.

Mais elle y parvint.

De justesse.

Sir Basil Fletcher consulta sa montre au moment où le Dr Clement Ryder pénétra dans la salle à manger de l'hôtel où ils étaient convenus de se retrouver, et constata qu'il était à peine midi. Un peu tôt pour déjeuner, mais Sir Basil avait un autre rendez-vous à 14 heures et n'était pas le genre d'homme à expédier ses repas. À cinquante-six ans, son système digestif était parfois capricieux.

Quand le coroner lui avait téléphoné pour lui proposer une conversation amicale, son instinct de journaliste s'était éveillé. Même s'il possédait plusieurs journaux régionaux et si l'époque où il était jeune reporter était révolue depuis longtemps, il éprouvait toujours la même excitation lorsque l'éventualité d'une bonne histoire se profilait à l'horizon.

Certes, des rédacteurs en chef tout à fait compétents supervisaient la gestion quotidienne de chacune de ses publications, et eux-mêmes disposaient d'une flopée de journalistes et de correspondants pour rapporter les nouvelles les plus récentes et les derniers scandales, mais tout de même. De temps à autre, il aimait mettre les mains dans le cambouis.

Il reconnut le Dr Ryder dès que celui-ci eut franchi la porte, son hôte du jour étant une célébrité locale. Cet ancien chirurgien ne manquait pas d'influence auprès d'amis puissants, dans la fonction tant publique que privée. Dans une ville universitaire telle qu'Oxford, le Dr Ryder faisait souvent office d'invité d'honneur au sein de divers collèges. Il bénéficiait en outre de ses entrées dans la police (quoique celle-ci les lui accordât à contrecœur, disaient-on).

Naturellement, surtout au cours des dernières années, le *Tribune* avait suivi de près certaines des enquêtes qu'il avait menées. Réputé pour sa rigueur et son intolérance envers les imbéciles heureux – ou malheureux, d'ailleurs –, le coroner était un sacré personnage. Autrement dit, quelqu'un que l'on n'avait pas intérêt à négliger.

Il était par ailleurs grand, bel homme, doté d'une épaisse chevelure blanche et impeccablement vêtu d'un costume portant la griffe d'un grand couturier de Savile Row, aussi Sir Basil ne fut-il pas surpris le moins du monde que le maître d'hôtel daigne quitter sa place attitrée pour s'occuper du

Dr Ryder en personne.

Sir Basil ne se faisait aucune illusion quant à sa propre capacité à commander ainsi une salle par sa simple présence. Il n'avait ni l'allure ni l'air assuré grâce auxquels les maîtres d'hôtel remarquaient certains clients. Seul le fait qu'il soit devenu célèbre dans sa ville natale (et qu'il ait été décoré officiellement pour services rendus au journalisme une décennie plus tôt) lui permettait de prétendre aux meilleures tables et au meilleur accueil.

Il observa avec une forme d'amusement contrarié le maître d'hôtel (un véritable snob affublé du prénom improbable de Cedric) conduire Clement à sa table, et sourit amicalement à l'arrivée du coroner.

— Clement, quel plaisir de vous revoir.

Oxford était une ville trop petite pour que ses habitants les plus éminents ne se croisent pas régulièrement. Surtout lorsqu'il s'agissait de deux francs-maçons membres du même club de golf.

— Basil, vous avez bonne mine, répondit Clement sur le même ton enjoué.

Ils se laissèrent absorber un moment par le rituel consistant à choisir le vin (exercice pour lequel Cedric manda impérieusement le sommelier) et à parcourir le menu avant de commander.

— Alors, comment va la vie, Basil ? demanda Clement dès qu'ils furent seuls.

— Bien, je n'ai pas trop à me plaindre, répondit son compagnon, qui affichait néanmoins un surpoids évident et le teint rubicond des personnes souffrant d'hypertension.

Sir Basil scrutait sa vieille connaissance de ses petits yeux noirs pétillant de malice.

Clement, percevant sans doute l'amusement de l'homme de presse, se fendit à son tour d'un sourire. *Assez de civilités*, songea-t-il. Il aurait dû savoir qu'il ne servait à rien de faire usage de subtilité avec un homme ayant bâti sa fortune en vendant des journaux.

— Je voulais vous parler de cette affaire Thomas Hughes que vous et votre atroce torchon vous employez à relancer, annonça-t-il d'un ton jovial.

Sir Basil, nullement offensé (lui-même concédait que l'*Oxford Tribune* était effectivement un torchon – un torchon extrêmement rentable, toutefois), sourit largement.

— Je m'en doutais un peu. Il s'agissait de l'une de vos enquêtes, peut-être ?

Dès l'instant où le Dr Ryder lui avait téléphoné pour déjeuner, il s'était creusé la cervelle pour tâcher de deviner ce que le coroner pouvait bien lui vouloir. Et pour un homme aussi malin que Sir Basil, qui se targuait de savoir prendre le pouls de la société, cela s'était révélé être un jeu d'enfants.

— Oui, et j'imagine que ce n'était pas un secret pour vous, répondit Clement avec un sourire à l'avenant. Écoutez, Basil, venons-en droit au fait, d'accord ? Vous êtes un homme qui gagne sa vie en sachant de quoi il parle.

Savez-vous – vous ou votre reporter, Gillingham – quoi que ce soit sur l'affaire Thomas Hughes que la police ignore ? Ou s'agit-il uniquement de promesses en l'air visant à vendre plus de journaux aux lecteurs les plus crédules ?

Sir Basil poussa un soupir las.

— Personnellement, je ne sais rien de cette histoire. Cela fait des années que je ne me suis pas assis derrière une machine à écrire pour couvrir moi-même un sujet. Je ne dispose plus des mêmes contacts. Mais il est de notoriété publique que, en sa qualité de financier, Mr Hughes a parfois flirté avec l'irrégularité. Je connais certaines personnes – et je suis sûr que vous aussi – qui se sont une fois ou deux brûlé les ailes en investissant de façon déraisonnable dans certaines de ses entreprises les plus... imaginatives, dirons-nous.

Clement acquiesça. Il marqua une pause quand le serveur leur apporta le premier plat – pâté de campagne pour Sir Basil, soupe au curry pour lui. Dès qu'ils se retrouvèrent seuls, il reprit :

— Certes, mais le *Tribune* semble plutôt pointer du doigt la famille proche. Ce reporter, Gillingham – j'ai de plus en plus le sentiment qu'il est engagé dans une sorte de croisade personnelle. Certains de ses articles post-enquête ont été rédigés dans le but évident de contrarier la famille Hughes.

Sir Basil déchira un gros morceau de pain et entreprit de le beurrer avec soin. Il y étala ensuite une bonne portion de pâté, étudia sa tartine avec une moue vaguement désapprobatrice et la reposa dans son assiette sans y avoir touché.

Clement, qui savait son compagnon doté d'un solide appétit, l'observa faire avec intérêt.

— D'accord, juste entre vous et moi, Clement, répondit Sir Basil en considérant avec gêne la salle à manger encore presque vide. Pouvez-vous m'assurer que cela ne sortira pas de cette pièce ?

Le coroner sourit, conscient que l'un des plus grands pourvoyeurs de ragots du pays était en train de lui demander sa discrétion. Voilà qui ne manquait pas de piquant.

— Je peux vous assurer que ce que vous allez m'apprendre ne se retrouvera pas en une d'un journal concurrent des vôtres, promit-il d'un ton pince-sans-rire.

— Touché ! s'esclaffa Sir Basil. Bon. Pour être honnête, j'ignore ce que mijote Gillingham, mais j'ai l'intention de le laisser suivre son instinct.

— Vous lui faites donc confiance ?

Sir Basil ricana de manière peu élégante.

— Certainement pas ! s'offusqua-t-il en s'empourprant davantage. Cette petite punaise est un vrai casse...pieds. Il est effronté, intelligent, et mériterait qu'on lui rabatte son caquet. J'applaudirais pour ma part en coulisse.

Voyant Clement surpris par une telle véhémence, il se laissa aller à

soupirer longuement.

— Désolé, désolé, mais le simple fait de penser à cette... cette... crapule me fait bouillir.

L'homme de presse se saisit de son verre et but une longue lampée de vin, qu'il avala comme de l'eau. Le traitement si cavalier d'un aussi bon millésime aurait à n'en pas douter fait pleurer le sommelier et Cedric, eussent-ils assisté à la scène.

— Si c'est ce que vous ressentez, je suis étonné que vous lui laissiez autant de place dans vos colonnes, déclara Clement, qui cherchait à en savoir plus.

— Oh ! bien sûr, c'est un bon journaliste, admit Sir Basil à contrecœur. Sans doute l'un de nos meilleurs. Et Bill Niven, le rédacteur en chef du *Tribune*, le pense aussi, malheureusement, et c'est un homme bien. Je me ferais à son jugement les yeux fermés. Mais entre vous et moi, j'espère en dépit de tout que Mr Duncan Gillingham se fourvoiera tôt ou tard. Le plus tôt sera le mieux. C'est sans doute pour ça que je lui lâche la bride dans l'affaire Hughes. Avec un peu de chance, il se pendra avec.

Clement faisait distraitement tourner sa cuillère dans sa soupe tout en étudiant son compagnon. Quelque chose contrariait clairement ce pauvre vieux Basil, mais il ne parvenait pas à deviner quoi.

— Accepteriez-vous de me révéler pourquoi vous tenez tant à voir votre propre reporter se couvrir de ridicule ?

— Parce que ce salopard est fiancé à ma Glenda, voilà pourquoi ! rétorqua Sir Basil d'un ton sinistre.

— Ah, commenta Clement.

Il savait que Sir Basil tenait à sa fille unique comme à la prune de ses yeux. Étant lui-même père, il comprenait désormais parfaitement ce qui chagrinait cet homme.

— J'en déduis que vous n'êtes pas favorable à leur union ? Il n'est pas issu d'une grande famille, c'est ça ? Il se gratte le nez et ne sait pas différencier une fourchette à poisson d'une cuillère à cornichon ?

Sir Basil ne put se retenir de rire.

— Si seulement... Non, ce n'est pas du snobisme de ma part, affirma-t-il. Simplement, il ne m'inspire pas confiance, Clement, c'est un fait. Il est trop parfait, trop bel homme, trop *intelligent*. Vous voyez le genre ?

Clement voyait parfaitement.

— Et ambitieux, hein ? demanda-t-il laconiquement.

— Oui. Il se sert de ma Glenda pour gravir les échelons, grommela Sir Basil. Le problème est qu'elle ne s'en rend pas compte. Elle est trop éprise — vous savez ce que c'est qu'un premier amour.

Clement souriait désormais avec une compassion sincère.

— Oh ! oui. Il ne pourrait rien faire de mal à ses yeux.

— Exactement ! s'exclama Sir Basil. Mais je sais que cet animal ne l'aime pas vraiment. Il la considère juste comme un moyen de mettre la main

sur sa fortune. J'espère et je prie pour qu'elle le perce à jour avant de l'épouser. En tout cas, je vais insister pour que leurs fiançailles se prolongent le plus longtemps possible.

Sur ce, Sir Basil vida son vin d'un trait avant de fixer son verre vide avec morosité.

Clement soupira. Même s'il éprouvait de la peine pour son compagnon, il n'était pas venu écouter ses plaintes.

— Alors, les allégations de Gillingham concernant l'accident pas si accidentel de Hughes sont-elles fondées ou non ?

— Navré, j'ignore ce que sait Gillingham, ce qu'il peut avoir deviné ou ce qu'il présume seulement, répondit Sir Basil en attrapant la bouteille pour se resservir.

En le regardant faire, Clement se demanda s'il avait déjà commencé à boire plus tôt dans la journée.

— Mais il doit sans doute tenir son rédacteur en chef informé de ses travaux ?

Le coroner n'était pas homme à lâcher l'affaire. Sir Basil soupira à nouveau en se resservant en vin.

— Non, j'ai bien peur que non. Comme nombre de ses confrères, il craint toujours, s'il en dit trop, de se faire couper l'herbe sous le pied. Et je le comprends ! Quand j'étais jeune reporter, je n'aimais pas non plus dévoiler mon jeu. Ne faire confiance à personne, telle est notre devise ! Ça devient une habitude. Mais encore une fois, Bill le tient en haute estime, et il compte le laisser avancer comme il l'entend pendant un certain temps, pour voir ce qu'il en ressort.

Sir Basil fit tourner son vin d'un air pensif.

— Nul doute qu'il travaille sans relâche sur cette affaire, je dois bien lui accorder ça. Il cherche clairement à ternir la réputation de cette famille. Et même si j'espère qu'il ira trop loin un jour et se cassera les dents de façon spectaculaire, ce qui fera réfléchir Glenda, je n'y compte pas trop non plus. Dieu m'est témoin que je ne supporte pas ce type, mais je dois bien avouer qu'il a la sale habitude d'avoir toujours raison. Il a donc sûrement flairé quelque chose sur cette affaire. Mais quoi... ?

Sir Basil haussa les épaules.

Et Clement fut contraint de s'en contenter.

— Ainsi nous nous rendons enfin sur la scène du crime, commenta Trudy d'un ton pensif alors que la Rover P4 de Clement gravissait Headington Hill en direction de l'adresse où tout avait commencé. Dans une enquête traditionnelle, n'importe quel policier aurait commencé par la maison des Wilcox.

Même si contempler un tas de cendres ne les avancerait sans doute pas à grand-chose, songea-t-elle avec philosophie. En outre, elle avait vu les photographies de la cabane et des jardins attenants juste après l'incident, lorsqu'elle avait compulsé le dossier du coroner en reprenant l'affaire.

Néanmoins, rien ne valait une visite en personne.

Quand ils se garèrent devant la grande et belle demeure, Trudy fut étonnée de constater à quel point tout paraissait banal. La maison des Wilcox et ses voisines longeaient une large avenue bordée d'arbres. On peinait à croire que, peu de temps auparavant, le quartier avait été illuminé par les gyrophares de plusieurs voitures de police, d'une ambulance et d'un camion de pompiers.

À présent, les feuilles mortes tourbillonnaient dans le vent froid et joueur, mais, pour Bonfire Night, les bourrasques avaient soufflé bien plus violemment.

En descendant de voiture, Trudy se surprit à humer l'air, sauf qu'il ne restait plus aucun effluve de bois carbonisé, surtout avec l'humidité ambiante. D'ailleurs, le feu ayant pris derrière la maison et s'y étant cantonné, il ne subsistait aucune cicatrice visible du drame.

Trudy ne s'était rendue qu'une seule fois sur le site d'un incendie domestique – on avait d'abord soupçonné un acte criminel, avant qu'un défaut électrique ait été prouvé. Néanmoins, elle visualisait encore les vestiges noircis d'une maison familiale où, par chance, personne n'avait succombé, et n'oublierait jamais l'odeur âcre de la fumée.

Maintenant, elle considérait avec intérêt l'agréable avenue verdoyante. Ils se trouvaient juste à la limite du quartier de Headington, dont la position élevée octroyait une vue magnifique sur la campagne environnante et sur Oxford, qui se déployait en contrebas dans toute sa splendeur. Elle se demanda vaguement combien de clochers, rêveurs ou non, il pouvait y avoir,

mais renonça à les compter.

— Joli quartier, commenta Clement comme s'il lisait dans ses pensées. Cela ne lui aurait pas déplu d'habiter là.

— Eh bien, notre Mr Hughes était très fortuné, non ? déclara Trudy d'un ton pragmatique. À votre avis, comment Mrs Wilcox a-t-elle accueilli la lecture du testament ? Le fait de n'avoir hérité que de la maison et d'un fonds en fidéicommis pour son fils, mais pas d'argent pour elle-même ?

— Nous allons le découvrir bientôt, répondit Clement avec un sourire. Mais rappelez-vous : nous devons aussi nous entretenir avec les enfants. J'imagine qu'ils sont tous deux rentrés de l'école pour déjeuner ?

Trudy acquiesça. Après avoir rejoint le coroner devant l'hôtel où il avait rendez-vous avec Sir Basil Fletcher, elle avait rapidement consulté ses notes sur la famille.

— Oui, leur aînée, Olivia, vient d'avoir quinze ans, et elle est inscrite au lycée pour filles au bout de la rue. Leur deuxième, Lucas, a dix ans et fréquente encore l'école primaire du quartier, à environ une centaine de mètres dans cette direction, précisa-t-elle en agitant vaguement le bras derrière elle.

Après avoir remonté l'allée au dallage irrégulier tracée au cœur d'un grand jardin bien entretenu, ils décidèrent par un accord tacite de faire le tour de la maison au lieu de frapper à la porte d'entrée, et découvrirent à l'arrière un vaste terrain plutôt envahi par la végétation. De gros buissons, des lilas et un ou deux massifs mal taillés conféraient à l'ensemble des allures romantiques ou gothiques, surtout par un pâle après-midi de novembre comme celui-ci.

Clement supposa que la famille n'engageait un jardinier que pour l'été, et que le terrain devait rester livré à lui-même de l'automne jusqu'au printemps, quand l'activité végétale reprenait.

Il constata aussitôt que la parcelle s'étendait jusqu'à un large champ, où des terres agricoles marquaient la fin de la ville. Il contempla l'agréable paysage où trônait un orme majestueux ; deux freux bruyants étaient actuellement perchés sur les branches nues, qui se dessinaient de façon magnifique sur le ciel. Il n'était pas photographe mais, dans le cas contraire, il aurait sans doute immortalisé la vue de ce squelette solitaire. Il avait toujours aimé les ormes – son essence d'arbres préférée, sans laquelle il ne pouvait imaginer la campagne anglaise.

— Ça semble très isolé, commenta Trudy en observant la terre nue et sillonnée, qui, à l'évidence, avait été récemment labourée. Il n'y a pas beaucoup d'endroits d'où aurait pu arriver un brandon égaré. Seulement des jardins voisins, conclut-elle en regardant à gauche et à droite.

De part et d'autre, une clôture en bois de deux mètres de hauteur fournissait un peu d'intimité.

— Cela dit, même avec beaucoup de vent, je ne pense pas que les braises du feu de joie des Wilcox aient pu suffire à embraser la cabane. J'imagine que

cela doit les reconforter, ajouta-t-elle.

— Si le feu était d'origine accidentelle, oui, lui rappela Clement d'un ton morne.

Trudy lui jeta un regard affûté.

— Vous pensez donc qu'il était volontaire ?

Clement ne put que hausser les épaules avec impuissance.

— Comment le savoir ? Aucune preuve scientifique ou médicale ne l'affirme ni ne l'infirmes.

Trudy en convint d'un air abattu.

— Dans ce cas, vous pensez que nous perdons notre temps ?

— Je n'irais pas jusque-là – pas encore, en tout cas. Allons écouter ce que la maîtresse de maison a à nous apprendre. En espérant qu'Olivia ou Lucas auront été plus attentifs que les adultes présents ce soir-là.

Alice Wilcox était fidèle au souvenir qu'en conservait Clement depuis le jour où elle était venue témoigner à la barre. Jolie et replète, ses cheveux auburn un peu ébouriffés, elle les considérait de ses grands yeux noisette depuis le pas de la porte. Elle était rapidement venue ouvrir après qu'ils eurent frappé, et sa confusion momentanée s'était envolée aussitôt qu'elle avait reconnu Clement.

— Oh ! docteur Ryder. Je vous en prie, entrez. Godfrey m'a appris que vous étiez passé le voir et que vous viendriez sans doute à la maison. Et puis, bien sûr, vous vous êtes déjà entretenu avec mon mari, ajouta-t-elle avec un temps de retard. Voulez-vous passer au salon ? Les enfants sont en train de manger dans la cuisine.

— En réalité, madame Wilcox, nous espérions nous entretenir aussi avec eux, intervint Trudy alors que leur hôte se comportait comme si elle ne l'avait pas remarquée.

Il lui semblait qu'Alice Wilcox était le genre de femme à s'en remettre complètement aux hommes, il lui fallait donc rapidement imposer sa présence et son autorité.

— Et je suis sûre que vous préféreriez être présente durant notre entrevue ? ajouta-t-elle.

— Oh oui, bien sûr, répondit Alice, clairement troublée. Eh bien, je vous en prie, entrez. Nous avons bien sûr une salle à manger mais, pour le déjeuner des enfants, nous avons tendance à nous contenter de la petite table de la cuisine.

Sans doute consciente de parler pour ne rien dire, elle se tut brusquement.

La cuisine était bien plus vaste que ne l'avait imaginé Trudy, avec une porte donnant sur le cellier sur le mur opposé. Trônaient dans la pièce un congélateur-bahut et l'une de ces imposantes machines à laver blanches que l'on produisait désormais, deux appareils dont rêvait sa mère. Une longue table rectangulaire était plaquée contre un autre mur. Les deux enfants, dans leurs uniformes scolaires, y étaient installés devant leurs assiettes déjà vides. Quelques miettes de pain avaient été repoussées vers le milieu de la table.

— Maman, on peut avoir du gâteau maintenant ? demanda le garçon, les yeux pourtant rivés sur Trudy.

Lucas Wilcox était un garçonnet charmant qui ressemblait beaucoup à sa mère. Sa sœur aînée semblait tenir davantage du père. Cela aurait dû être le contraire, songea Trudy de façon tout à fait inconséquente.

— Oui, bien sûr. Voici le Dr Ryder et...

Alice resta un instant muette, n'ayant ni demandé ni entendu le nom de Trudy.

— Je suis l'agent Loveday, intervint celle-ci avec un sourire. Nous sommes ici pour parler de votre grand-père. Cela ne vous dérange pas ?

Le regard d'Olivia dériva aussitôt vers la mère. Son frère fronça légèrement les sourcils, mais ne répondit rien.

— Je ne sais pas trop ce que nous pourrions vous dire que vous ne sachiez déjà, commença Alice avec une pointe de nervosité. Mais je vous en prie, asseyez-vous. Où sont passées mes bonnes manières ? Voudriez-vous une tasse de thé et un peu de gâteau ? Il est à la cerise, je l'ai fait hier.

— Je prendrai volontiers du thé, répondit Clement, mais je sors de table, alors je ferai l'impasse sur le gâteau, même si je ne doute pas qu'il soit délicieux.

Son sourire se voulait apaisant et eut apparemment l'effet escompté, car ils se retrouvèrent bientôt tous attablés, Lucas s'attaquant gaiement à sa part de clafoutis. Olivia coupa soigneusement la sienne en quatre, mais ne fit pas mine d'y toucher.

— Alors, vous souvenez-vous de Bonfire Night ? demanda Trudy d'un ton guilleret en s'adressant d'abord au petit garçon, qui semblait fasciné par son uniforme.

— Oh ! ça avait super bien commencé, lui répondit-il la bouche pleine, ce qui lui valut une réprimande de sa mère.

Il déglutit soigneusement avant d'adresser un grand sourire impénitent à la policière.

— Oncle Godfrey et papa ont dû utiliser de la paraffine pour allumer le feu, puis il s'est allumé d'un coup avec un grand « pfof », pas vrai, Ollie ?

— N'appelle pas ta sœur « Ollie », Lucas, le reprit machinalement sa mère.

— Pardon, dit Lucas. Benny et moi, on attendait les fusées – c'est ce qu'on préfère avec les pétards. Alors grand-père est parti les chercher dans la cabane.

— Tu l'as vu y aller ? l'interrompit Trudy, sentant que le garçon s'apprêtait à poursuivre son récit à toute allure.

— Ben oui, bien sûr, répliqua-t-il, surpris par la question.

— Te rappelles-tu si la porte de la cabane était déjà ouverte ou si ton papy a dû l'ouvrir ? insista la policière pour tester les facultés d'observation – et la crédibilité – de son témoin.

— Elle était ouverte, affirma Lucas. Maman venait d'en sortir avec

quelque chose sans refermer derrière elle.

Il paraissait très sûr de lui, mais Trudy savait que les enfants avaient parfois du mal à faire la différence entre un souvenir réel ou imaginaire.

— D'accord. Et que s'est-il passé ensuite ?

— Maman est allée dans la cuisine un moment et est ressortie avec la nourriture, puis papa est parti chercher une pelle ou un truc dans le genre pour pousser les patates dans les braises.

— Une pelle ? Était-elle dans la remise ? s'empressa de suggérer Trudy, se demandant si Kenneth Wilcox avait pu se trouver dans la cabane en même temps que son beau-père – et, si oui, pourquoi il n'en avait jamais parlé.

Toutefois, alors que Lucas commençait à secouer la tête avec emphase, Alice prit la parole :

— Non, comme je l'ai dit durant l'enquête, je venais d'aller voir dans la cabane si je trouvais un outil quelconque pour pousser la nourriture dans le feu, et j'en suis ressortie avec le vieux râteau. C'est celui qu'on utilise chaque année – un vieux machin qui ne sert plus au jardinage. Je l'ai posé devant la porte de derrière, celle qui donne sur la cuisine. Kenneth a dû le récupérer là.

— Je vois, c'est très clair, répondit Trudy.

Elle se tourna alors vers Olivia.

— Et toi, as-tu vu ton papy entrer dans la réserve ?

— Non. Je discutais avec tante Caroline.

C'était la première fois qu'ils entendaient le son de la voix de la jeune fille. Elle prit alors un morceau de clafoutis.

— Ta tante Caroline ne s'entendait pas très bien avec son père, hein ? glissa Trudy d'un ton égal.

Elle sentit Alice Wilcox remuer sur sa chaise sans toutefois intervenir.

Après avoir avalé sa bouchée, Olivia secoua la tête.

— Non. Elle a toujours dit qu'il avait tué grand-mère.

Cette allégation fit pâlir sa mère.

— Je ne pense sincèrement pas..., commença Alice, et Trudy changea de stratégie.

— As-tu vu quelqu'un d'autre traîner près de la cabane ce soir-là, Olivia ?

— Pas vraiment. On regardait tous le feu de joie, vous comprenez. De temps à autre, une bourrasque faisait s'envoler un morceau de journal ou de bois, et un adulte s'empressait de le repousser dans le feu du bout du pied. Sauf tonton Godfrey, qui ne voulait pas abîmer ses chaussures en cuir verni.

— C'est quoi du cuir verni ? intervint Lucas, mais personne ne le lui expliqua.

— Avez-vous vu votre tante Mary discuter avec votre grand-père au cours de la soirée ? demanda alors Trudy aux deux enfants, qui secouèrent la tête.

Clement, qui surveillait les échanges avec attention, estimait que tout cela sonnait juste. Si le frère et la sœur avaient eu une brouille récemment, ils s'étaient sans doute donné du mal pour s'éviter.

— Et est-ce que l'un d'entre vous a vu comment la cabane s'est

embrasée ? s'enquit alors Trudy, mais sans surprise les enfants hochèrent encore la tête négativement.

— Et vos cousins, Benny et Clarissa ? essaya alors la policière. Vous ont-ils raconté des secrets sur cette soirée ?

Elle savait que, souvent, les enfants qui avaient été témoins de quelque chose préféraient se confier à des jeunes de leur âge plutôt qu'à des adultes.

— Parce que, s'ils vous ont parlé de Bonfire Night en vous faisant jurer de ne rien répéter, vous avez quand même le droit de le dire à la police, précisa-t-elle.

Lucas, impressionné par cette possibilité, parut déçu.

— Non. Benny m'a rien dit. Quel veinard !

Trudy le considéra d'un air pensif.

— Pourquoi est-il veinard ?

— Parce que lui, Clarry et Helen auront tous de super vacances. J'ai entendu maman et tonton Matthew en discuter hier.

— Lucas ! s'écria sa mère, rouge d'embarras. Qu'est-ce que je t'ai déjà dit sur le fait d'écouter aux portes ?

— J'ai pas écouté, je te jure ! J'étais juste assis ici à manger mon goûter. J'y suis pour rien si vous parlez trop fort, non ? ajouta-t-il en cherchant du regard le soutien de Clement, qui lui sourit en secouant la tête pour le rasséréner.

— Ce devait être après la lecture du testament de votre père, n'est-ce pas ? intervint le coroner avec douceur en souriant à une Alice dans tous ses états.

— Oui. Je ne pensais pas que nos voix portaient jusque dans la cuisine. Mais il n'y a rien de secret : Matthew m'a juste déclaré que, étant donné les circonstances, il allait emmener toute sa famille aux États-Unis.

— Veinard, répéta Lucas. Moi aussi, j'aurais bien aimé qu'on me donne une tonne d'argent pour que je puisse partir en vacances quand je veux. Je parie qu'ils vont voir le Grand Canyon. Mais papa m'a dit que je dois attendre d'être grand pour avoir mon argent. C'est pas juste.

Il chercha encore du regard l'assentiment de Clement, qui, avec sagesse, fit cette fois mine de ne rien remarquer.

— Je crois que ça suffit, maintenant, déclara Alice en se levant.

Discuter des finances familiales devant des inconnus la mettait clairement mal à l'aise.

— Lucas, finis ton gâteau. Je vous raccompagne ? proposa-t-elle à ses visiteurs.

Ne pouvant décemment pas poursuivre son interrogatoire, Trudy la suivit docilement jusqu'au vestibule.

Clement, cependant, n'en avait pas tout à fait terminé. Alors qu'ils approchaient de la porte d'entrée, il demanda doucement :

— J'ai cru comprendre que votre père voulait voir votre mari investir dans certaines de ses affaires, madame Wilcox ?

— Comment... ? Oh ! oui, je crois qu'il l'avait évoqué. Kenneth a touché

un héritage familial il y a quelque temps, mais ça ne l'intéressait pas de se lancer dans quelque chose avec mon père. Il prévoit plutôt d'ouvrir un nouveau magasin en centre-ville.

— Votre père ne devait pas en être ravi, commenta Clement avec compassion. D'après ce qu'on a entendu dire de lui, il aimait bien que les choses se déroulent selon sa volonté.

Alice rougit.

— Oui, c'est vrai, il pouvait parfois être un peu difficile.

— La situation ne devait pas être très confortable pour votre mari, j'imagine. Vivre dans la maison de son beau-père, sans être dans les meilleurs termes avec lui...

— Oh ! Kenneth s'entend bien avec tout le monde, répliqua Alice d'un air malheureux avant d'ouvrir la porte de façon explicite.

— Eh bien, merci pour votre temps, madame Wilcox, dit Clement.

Trudy murmura une formule de politesse et, quand elle passa devant Alice pour sortir, celle-ci la salua d'un signe de tête et d'un sourire. Mais elle ferma alors la porte si brusquement que la policière crut en sentir le bois sur ses talons.

Comme ils se dirigeaient pensivement vers la voiture, Trudy déclara d'un ton pince-sans-rire :

— Comme quoi, les enfants ne sont pas toujours plus observateurs que les adultes.

Toutefois, elle ne s'inquiétait déjà plus de ce dernier entretien écourté, car son cœur commençait à s'emballer à la perspective de retrouver Duncan Gillingham au café.

Bien sûr, leur rencontre serait purement professionnelle – ils allaient évoquer ce qu'il savait ou avait découvert de suspicieux au sujet de l'incendie, se rappela-t-elle. Mais faire une pause dans un endroit agréable en pleine journée de travail – surtout avec un aussi beau jeune homme – constituait une récompense peu ordinaire.

Clement, à son côté, secouait la tête.

— Avez-vous remarqué combien la fille était silencieuse ? demanda-t-il.

— Olivia ? Oui, elle n'était pas très avenante, en effet. Mais peut-être a-t-elle simplement l'habitude que son petit frère monopolise la parole à la maison.

Elle se demandait si elle aurait le temps de rentrer chez elle pour se mettre un peu de rouge à lèvres. Puis elle mesura à quel point cette idée était idiote. Même si le capitaine Jennings ne risquait pas de découvrir qu'elle avait couru chez elle pendant le service, sa mère s'interrogerait sûrement sur la raison de sa présence.

Et puis, pourquoi aurait-elle besoin de rouge à lèvres ? Duncan Gillingham pourrait s'enfler d'orgueil s'il s'imaginait qu'elle faisait des efforts pour lui plaire. Ce qui n'était très certainement pas le cas !

— Trudy ?

La voix de Clement, un décibel plus fort qu'à l'accoutumée, la fit sursauter en même temps qu'elle comprit que ce n'était pas la première fois qu'il l'appelait.

— Désolée, je réfléchissais.

C'était effectivement le cas, même si elle ne pensait pas à l'affaire en cours. Elle fut tout heureuse de devoir se pencher à cet instant pour s'asseoir sur le siège passager de la Rover, car Clement aurait autrement pu remarquer une pointe de culpabilité sur son visage.

Le coroner mit le contact et jeta un dernier coup d'œil à la jolie maison sur la colline. Aucun doute : les Wilcox n'avaient pas perdu au change en héritant de cette demeure. Mais à quel prix ? Il était certain que Thomas Hughes avait mené la vie dure à sa fille pendant des années. Et que pouvait ressentir Kenneth Wilcox en sachant qu'il n'était pas le véritable maître de maison ?

Il fronça pensivement les sourcils en regardant dans son rétroviseur avant de quitter sa place de stationnement. Si son instinct ne lui faisait pas défaut, les enfants étaient bel et bien informés d'une chose qu'il ignorait. La réticence ne figurait généralement pas au répertoire des émotions du gamin ordinaire, mais il en avait eu deux contre-exemples récents : à l'instant, avec Olivia Wilcox ; et un peu avant, avec Benjamin Hughes.

Il était prêt à parier gros qu'ils avaient tous deux été témoins de quelque chose d'important ce soir-là, mais qu'ils refusaient d'en parler. Peut-être avaient-ils conclu un de ces pactes solennels si chers aux enfants, qui promettaient l'enfer à ceux qui les rompaient. Auquel cas, il ne parviendrait sans doute jamais à les faire avouer.

— Alors, où voulez-vous aller ensuite ? demanda-t-il.

Il fut surpris par l'expression paniquée qui traversa le visage de sa partenaire.

Trudy se pencha aussitôt sur son carnet pour compulsier ses notes.

— Je crois que je vais faire quelques recherches à la bibliothèque. Vous pourriez me déposer à votre bureau, ce serait le plus simple, marmonna-t-elle.

En effet, le coroner travaillait non loin du café où elle avait rendez-vous et, si la pluie se remettait à tomber, au moins n'arriverait-elle pas trempée comme une soupe.

Même si elle savait que Clement voudrait se joindre à elle s'il apprenait qu'elle devait rencontrer le journaliste – surtout après s'être lui-même entretenu avec le propriétaire du journal –, elle ne souhaitait pas cette fois que son mentor l'accompagne. Elle avait le sentiment que le courant ne passerait pas entre le Dr Ryder et le reporter, et ne voulait pas que la moindre hostilité vienne compromettre une entrevue prometteuse. Après tout, il était fort possible que les révélations de Duncan donnent un coup d'accélérateur à l'enquête. Elle espérait au moins comprendre pour quelle raison il avait à ce point insisté pour obtenir la réouverture du dossier Hughes.

— Au fait, qu'avait à dire Sir Basil au sujet des articles du *Tribune* ?

demanda-t-elle.

Clement, qui se demandait ce qui la turlupinait, soupira.

— Mmm ? Oh ! Sir Basil n'est que le propriétaire. Même s'il était lui-même reporter au temps jadis, il ne se mêle aujourd'hui plus trop du quotidien des journaux, et encore moins des dossiers qu'ils publient. Il laisse carte blanche à ses rédacteurs en chef.

— Oh. Il ignore donc ce que cela cache ? résuma-t-elle, déçue. Il doit pourtant savoir ce que trame Dun... Mr Gillingham ?

Clement l'étudia du coin de l'œil et constata qu'elle regardait fixement par la fenêtre du côté passager.

— J'ai bien peur que non, dit-il lentement. Je crois cependant qu'il serait raisonnable d'affirmer que Sir Basil n'est pas le plus fervent admirateur de ce jeune homme.

Il sourit en se remémorant le dégoût qu'éprouvait le patron de presse à l'encontre de son futur gendre.

— Il est sans doute un peu jaloux, conjectura Trudy.

Le vieil homme devait regretter la lointaine époque où il chassait les exclusivités au lieu de rester assis derrière un bureau.

Ils effectuèrent le reste du trajet en silence, et Trudy laissa échapper un soupir de soulagement quand elle descendit enfin de la voiture. Elle n'aimait pas cacher son jeu au coroner ; afin d'apaiser sa conscience, elle se rendit donc bel et bien à la bibliothèque pour y effectuer quelques recherches, sans toutefois s'y attarder.

Elle tenait à arriver assez tôt au café. Mais uniquement parce qu'il était mal élevé de faire attendre les autres, se persuada-t-elle.

1. Oxford a été surnommé « The city of dreaming spires », littéralement « la ville aux flèches rêveuses », par le poète Matthew Arnold.

Pendant que l'agent Loveday passait quelques minutes à la bibliothèque, Rupert Burrows emprunta le chemin de Wolvercote, qu'il connaissait par cœur, et se gara sous un saule pleureur près du joli cottage de Mary Everly.

Par chance, les visiteurs inopportuns présents quelques jours plus tôt n'étaient pas revenus. Mary lui avait parlé d'eux, bien sûr, lorsqu'il l'avait finalement rejointe, et tous deux étaient convenus qu'il était malheureux que les autorités viennent fourrer leur nez dans les affaires familiales.

Il récupéra un bouquet d'asters – les dernières de la saison – sur la banquette arrière, sachant combien Mary aimait les fleurs, puis il rajusta sa cravate avant d'aller frapper à la porte.

Il ne serait pas convenable de se présenter tout miteux.

Comme toujours, Mary apparut calme et élégante, et il lui sourit avec soulagement quand elle le remercia sincèrement pour le bouquet et l'invita à entrer dans le salon. Elle s'empressa de disposer les asters dans un vase et, moins de cinq minutes plus tard, s'emparait du passe-thé pour leur servir à chacun une tasse parfumée d'earl grey devant le feu de bois qui couvait.

Une scène très agréable, qui rappela à Rupert combien il avait hâte de s'installer ici lui aussi. Bien que confortable, son appartement de Kidlington était petit et assez morne. Hélas, entre l'entretien de sa voiture, les adhésions à ses différents clubs et autres dépenses venant plomber son porte-monnaie, il avait dû s'en contenter pendant les années de vache maigre. La perspective de vieillir sans éclaircie à l'horizon planait sur lui, jusqu'à sa rencontre avec Mary environ un an plus tôt.

Il l'avait croisée pour la première fois en venant étudier à Oxford, et ils fréquentaient le même cercle d'amis depuis des années. Il avait même joué au golf avec son défunt mari à une ou deux reprises, avant que celui-ci rejoigne le ministère des Affaires étrangères. Bien sûr, dès qu'il avait été nommé ambassadeur, lui et Mary avaient passé des années à l'étranger, et ils avaient inévitablement fini par se perdre de vue.

Toutefois, il avait reconnu Mary dès qu'il l'avait aperçue, un soir, devant le théâtre, et tout avait commencé là.

— La pauvre Alice est dans tous ses états, déclara Mary d'un air absent,

arrachant Rupert à ses réminiscences. Elle m'a téléphoné tout à l'heure. Apparemment, vous-savez-qui était chez elle, pour parler aux enfants cette fois ! Vous imaginez, un peu ? s'exclama-t-elle sur un ton de reproche. Franchement, pour qui se prend la police, de nos jours ?! Enfin, je dis la police, mais c'est surtout une gamine en particulier, je ne devrais pas généraliser.

Rupert fronça les sourcils.

— J'ai hâte que toute cette histoire autour de Thomas se soit tassée, déclara-t-il d'un ton irrité.

— Moi aussi, répliqua Mary avec mordant. Il ne faudrait pas que des inconnus viennent fouiner dans nos affaires. Qui sait les dégâts qu'ils pourraient causer ?

Elle jeta à son prétendant un regard mi-tendre, mi-exaspéré, sachant pertinemment qu'il n'était pas le prince charmant dont les petites filles rêvaient. Mais quelle importance ? Elle n'était plus une petite fille depuis longtemps. En outre, elle connaissait Rupert depuis des années maintenant, et ne regrettait pas réellement son choix de compagnon.

À la mort de son mari, elle avait pensé affronter le veuvage sans trop d'amertume, et cela avait été le cas pendant un an ou deux. Après cela, en revanche, le silence et la solitude avaient commencé à lui peser. Ce n'était pas non plus comme si elle était vraiment vieille. Il lui restait encore de belles années à vivre, et elle avait de plus en plus de mal à s'imaginer les traverser seule. Il y avait tant d'occasions pour lesquelles avoir un homme dans sa vie simplifiait les choses.

Elle avait par exemple découvert que partir en vacances était moins amusant toute seule. Les vieilles bonnes femmes qui fréquentaient les hôtels de luxe sur la côte tendaient à être si compatissantes ! Ou encore lors d'une coupure électrique, en pleine tempête hivernale : le fait d'avoir quelqu'un avec qui partager sa bougie ou auprès de qui se plaindre ne serait pas désagréable. Quelqu'un pour lui préparer une boisson chaude en cas de fièvre, pour réparer un robinet qui fuit ou nettoyer les gouttières pleines de feuilles...

Ainsi, peu à peu, la perspective d'un remariage lui avait semblé de plus en plus plaisante. Bien sûr, le problème restait le même que celui qui accablait les dames d'un certain âge depuis l'époque où Jane Austen avait écrit ses romans pleins d'esprit, et sans doute bien avant cela : la pénurie d'hommes acceptables et disponibles.

C'était là que le bât blessait, se disait Mary avec une pointe d'impatience.

Aussi, quand elle croisa à nouveau la route de Rupert Burrows, et trouva en lui la réponse à tous ses problèmes, il fut pour le moins agaçant de découvrir que son exécrable frère estimait son ancien compagnon d'armes indigne de l'épouser.

Il était certes plus jeune qu'elle, songea Mary en regardant avec tendresse Rupert siroter son thé. Mais de six ans à peine, on ne pouvait donc pas lui reprocher de les choisir au berceau ! Toutefois, le physique avantageux de son

fiancé (qui avait contribué à la séduire) faisait nettement partie des griefs que son frère avait retenus contre lui. Selon Thomas, les grands et beaux hommes blonds aux yeux bleus et à la moustache bien fournie étaient presque toujours des vauriens. Surtout quand ils en étaient réduits à vivre d'une maigre pension de l'armée.

Comme si elle avait eu besoin de lui pour le deviner ! Mary s'était toujours doutée que Rupert était en partie attiré par la sécurité financière. Après tout, elle n'était plus une jeune fille rêveuse et innocente, ignorant tout du monde et de ses travers. Cependant, Rupert n'était pas non plus un gigolo, et elle-même pas une riche héritière. Et si elle ne voyait pas d'objection au fait de se dégoter un charmant mari pour ses vieux jours, quitte à devoir l'entretenir, en quoi cela pouvait-il concerner

Thomas ?

Elle considéra une fois de plus son fiancé avec affection, se demandant à quoi il pensait. Vêtu de son plus beau costume de tweed Harris, avec sa vieille cravate régimentaire impeccablement nouée, il incarnait la quintessence de l'homme respectable, quoique quelconque, et elle peinait à comprendre pourquoi son frère s'était à ce point obstiné à empêcher leur union.

Il ne pouvait pas reprocher ses origines au pauvre Rupert. Né dans le Sussex d'un gentleman-farmer tout à fait honnête et de la fille d'un évêque, il avait fréquenté de bonnes écoles (pour ne pas dire les meilleures) et mérité sa place à Oxford, où ils s'étaient rencontrés. Architecte de formation, il ne s'était jamais marié. Sans doute parce que la guerre avait éclaté au moment où il devait envisager de s'installer.

Mary Everly laissa échapper un léger soupir. Oui, c'était évidemment là le vrai problème : ce regrettable incident survenu durant la guerre.

Elle se rappelait encore la jubilation sur le visage de son frère quand il lui en avait parlé dans l'espoir de la choquer et de la pousser à renier Rupert sur-le-champ. Et elle se souvenait encore (avec une intense satisfaction) de sa réaction quand elle l'avait envoyé sur les roses.

Après tout, lui avait-elle signalé avec un mélange de plaisir et de colère froide, Thomas pouvait difficilement prétendre avoir vécu lui-même une guerre « spectaculaire ». Grâce à son poste au ministère, lui n'avait jamais vu le champ de bataille et ne s'était jamais retrouvé sur la ligne de front. Et pourquoi devrait-elle renoncer à Rupert pour des faits aussi anciens ? Tout le monde commet des erreurs. De surcroît, chacun sait que les conflits engendrent des horreurs. Par tous les saints, il s'agissait d'une guerre *mondiale* !

Une violente querelle s'était ensuivie, et Thomas avait juré qu'il faudrait lui passer sur le corps avant que sa sœur soit autorisée à épouser Rupert ; le gouffre que cela avait creusé entre eux n'avait jamais été comblé. Et maintenant qu'il était mort, songea Mary avec pragmatisme, cela n'arriverait plus.

— Voulez-vous un biscuit, Rupert ? reprit-elle d'une voix douce. J'ai

préparé des sablés hier – vos préférés.

— Délicieuse attention, ma chère ! s'exclama Rupert.

Mais son sourire mourut dès qu'elle eut quitté la pièce ; lorsqu'elle revint avec le plateau à biscuits, elle le trouva perdu dans la contemplation des flammes.

— Les choses vont finir par se tasser, n'est-ce pas, Mary ? lui demanda-t-il anxieusement. Ce journaliste de malheur finira par s'en prendre à quelqu'un d'autre, et tout ira bien entre nous, n'est-ce pas ?

Mary plongea son regard dans ses grands yeux bleus inquiets et lui sourit faiblement.

— Bien sûr que oui, Rupert. Ces choses ont tendance à se régler d'elles-mêmes. À part ça, que diriez-vous d'un mariage de printemps ?

Trudy le repéra dès l'instant où elle entra dans le café. Il avait changé de costume depuis leur rencontre à l'arrêt de bus, et elle ne put s'empêcher de se demander s'il était rentré chez lui pour en choisir un plus élégant afin de l'impressionner.

Puis elle se dit, de façon plus pragmatique, qu'il avait dû interviewer quelqu'un d'important en début d'après-midi et que son rédacteur en chef lui avait imposé de se montrer sous son meilleur jour.

Elle surprit l'instant où il la vit s'approcher et constata que son visage s'illuminait. Elle n'aurait pas été normale si ce compliment silencieux ne l'avait pas ravie, et elle en eut brièvement le souffle coupé. Puis elle lui sourit poliment et s'entendit lui déclarer avec froideur :

— Monsieur Gillingham, merci de m'avoir attendue.

— Vous n'êtes pas en retard, répondit Duncan en se levant à demi comme elle prenait place en face de lui.

Le café était presque désert, l'heure du déjeuner étant largement dépassée et celle du thé pas encore arrivée ; toutefois, Duncan dissimula un sourire en constatant que les quelques clients lorgnaient en douce son invitée. Cela ne le surprit pas : une belle jeune femme en uniforme de police devait fatalement attirer l'attention, où qu'elle se rende.

À son intense satisfaction, Trudy ôta sa casquette, révélant des cheveux bouclés presque noirs, qu'elle avait ramassés en un chignon haut seyant. Quelques mèches s'en étaient échappées au cours de la journée, et il dut résister à la tentation d'en repousser une derrière son oreille.

Elle n'alla en revanche pas jusqu'à retirer sa veste. Un minimum de formalisme devait être nécessaire pour un premier rendez-vous.

Car Duncan comptait faire son possible pour s'assurer qu'il s'agissait seulement d'un *premier* rendez-vous.

— Tout d'abord, merci d'avoir accepté une rencontre, commença-t-il en levant les yeux à l'approche de la serveuse.

Celle-ci, une jolie blonde aux grands yeux marron, semblait légèrement plus âgée que Trudy ; la policière ne put s'empêcher de remarquer le sourire qu'elle décocha au journaliste en se dirigeant vers lui.

— Je vous offre un goûter, lança Duncan à Trudy, qui secoua la tête avec un faible sourire.

— Juste une tasse de thé pour moi, s'il vous plaît, déclara-t-elle à la serveuse, qui la gratifia à peine d'un regard.

Certes, quelques biscuits ou pâtisseries auraient difficilement pu passer pour de la corruption, mais on lui avait martelé durant toute sa formation qu'un agent de police devait toujours se méfier des « cadeaux » émanant de civils, de témoins, et surtout de suspects. Même si, bien sûr, le reporter pouvait difficilement être rangé dans la dernière catégorie, songea Trudy avec soulagement.

— Et pour monsieur ? s'enquit la fille dont le sourire s'élargit quand Duncan la regarda.

— Oh ! la même chose, merci.

Il lui retourna un sourire résolument fade. Il avait remarqué que la policière s'était rendu compte de l'effet qu'il produisait sur la blonde, et tenait à ce que Trudy Loveday comprenne que l'intérêt n'était pas réciproque.

La serveuse partit de mauvaise grâce, et Trudy veilla à conserver un air impassible en observant le journaliste.

Les cheveux noirs de Duncan brillaient à la lumière du jour qui filtrait par la fenêtre ; elle le trouvait décidément charmant. Un genre de Cary Grant, mais en plus sombre, avec un petit quelque chose de plus menaçant, peut-être dû à ses iris d'un vert inhabituel.

— Racontez-moi, monsieur Gillingham..., commença-t-elle, tendue, en se rappelant de conserver à cet entretien un caractère strictement professionnel.

— Je vous en prie, appelez-moi Duncan, l'interrompit-il. J'espère que nous apprendrons à nous connaître avec cette affaire Hughes, et je trouve tellement protocolaire les « monsieur Machin » ou « agent Truc », pas vous ?

Il semblait si sûr de son charme qu'elle ne put s'empêcher de lui rétorquer avec froideur :

— Non, je ne trouve pas, monsieur Gillingham.

Elle sortit son carnet de sa sacoche et l'ouvrit à une nouvelle page d'un geste ostentatoire.

Quand elle leva de nouveau les yeux vers lui, il souriait toujours, feignant mal la confusion.

— Pardonnez-moi, mais dois-je vraiment continuer à vous appeler « agent Loveday » ?

— Oui, monsieur Gillingham, répliqua Trudy en résistant à l'envie de lui sourire. Je suis en service.

— Et si ça n'était pas le cas ? Pourrais-je alors vous appeler par votre prénom ? Quel est-il, d'ailleurs ? ajouta-t-il effrontément.

Trudy, qui n'utilisait que son diminutif (qu'est-ce qui avait bien pu passer par la tête de ses parents quand ils avaient décidé de lui donner le nom de sa vieille tante, Gertrude ?), soupira patiemment.

— Ce matin, vous m'avez affirmé détenir des informations concernant la

mort de Mr Thomas Hughes.

Elle tapota son carnet à l'aide de son stylo-bille.

À l'école, ses camarades et elle avaient appris à se servir d'une bonne vieille plume et d'un encrier, et elle ne remercierait jamais assez Mr Biro pour sa merveilleuse invention. Malgré tout, certains de ses collègues les plus âgés ne juraient encore que par les crayons de bois, considérant avec suspicion ces stylos « ultra-modernes ».

— Dans les articles que vous avez publiés ces derniers jours, vous laissez entendre que la mort de Mr Hughes n'était pas accidentelle, enchaîna Trudy. Pourriez-vous m'expliquer ce qui vous fait croire qu'un crime ait pu être commis ce soir-là ? Il me semble que vous avez assisté à l'enquête judiciaire ?

— En effet. Et j'ai bien écouté les débats, consignait les dires de chacun des membres de la famille du défunt, ajouta Duncan, l'œil pétillant.

La policière était particulièrement charmante lorsqu'elle arborait sa mine sévère et professionnelle. Cependant, le rosissement de ses joues et sa respiration plus rapide que la normale l'informèrent que l'agent Loveday n'était pas aussi indifférente à ses charmes qu'elle ne le laissait croire.

— Vous pensez qu'ils mentaient ? l'interrogea-t-elle avec brusquerie, sans sortir de son rôle.

Duncan poussa un léger soupir et s'efforça de ne pas oublier ses priorités. C'était une chose de flirter avec la policière chargée de l'enquête, c'en était une autre de l'appâter pour la conduire où il le désirait.

— Oh ! je n'irais pas jusqu'à dire qu'ils mentaient, commença-t-il prudemment, mais je pense qu'ils ne se sont pas donné beaucoup de mal pour être parfaitement fidèles à la vérité.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur Gillingham ?

— J'imagine que vous êtes désormais informée des manœuvres douteuses du vieil homme ?

Il lui fallait préparer le terrain avant de l'orienter dans la bonne direction, sans qu'elle se doute qu'elle était manipulée.

— J'ai effectué des recherches, monsieur Gillingham. Aucune des affaires financières de Mr Hughes n'était illégale, rétorqua-t-elle d'un ton cassant.

— Non, mais de nombreuses personnes ont perdu beaucoup d'argent à cause de lui. Et vous aurez remarqué qu'il n'a jamais investi le moindre penny dans ses entreprises les plus risquées. Pas étonnant qu'il ait accumulé une fortune.

— Si vous n'avez rien de plus...

Trudy rassembla ses affaires pour partir, et Duncan éclata de rire en tendant les mains d'un geste apaisant.

— D'accord, d'accord, ce n'est évidemment pas tout.

Trudy poussa un soupir exagéré avant de se renverser dans sa chaise, l'air las et contrarié – même si, en vérité, elle s'amusait énormément.

La serveuse reparut alors avec son plateau et prit tout son temps pour disposer la théière, le pichet de lait, le bol de sucre, les tasses et les soucoupes.

— Vous êtes certain de ne rien vouloir d'autre, monsieur ? demanda-t-elle avec une fausse timidité.

Une fois de plus, Duncan secoua la tête, et elle s'éclipsa en soupirant discrètement.

— Alors, de quels autres éléments disposez-vous ? insista Trudy.

— Vous savez que la plus jeune fille du défunt le détestait, n'est-ce pas ? Caroline Hughes. Elle lui reprochait la mort de sa mère.

Trudy n'en laissa rien paraître, mais il était manifeste que l'homme avait effectué un gros travail d'investigation et déterré nombre de secrets de famille. Se pouvait-il qu'il ait exhumé une chose qui leur aurait jusqu'à présent échappé, à Clement et elle ?

— Et qu'il a fait de la vie de son aînée, Alice, un véritable enfer ? poursuivit Duncan. Je me suis entretenu avec l'aide-ménagère et l'ancien jardinier des Wilcox, et tous deux m'ont affirmé que le vieux la traitait comme une esclave. Au point, parfois, de la faire fondre en larmes.

Duncan sirota une gorgée de thé en scrutant la policière. À son grand agacement, il était incapable de déterminer si elle était oui ou non impressionnée.

Trudy ne fit pas de commentaire. Elle ne possédait pas cette dernière information mais, en y réfléchissant bien, cela ne la surprenait pas.

— Et saviez-vous que son fils aîné n'avait reçu qu'une maigre pension en guise d'héritage ? continua Duncan, dont le regard pétillant la mettait au défi de nier ses déclarations.

Trudy, malgré elle de plus en plus impressionnée par l'ampleur des connaissances de son interlocuteur, se demanda avec amertume qui il avait pu charmer à l'office notarial pour obtenir de telles informations. Sans doute la secrétaire de l'un des associés...

— Ce n'est donc pas comme s'ils étaient nombreux à le regretter, souligna Duncan. J'imagine que vous avez désormais recueilli la preuve que le coup qu'il a reçu à la tête n'était pas la conséquence de l'explosion des feux d'artifice. Vous deviez bien vous demander comment une fusée aurait pu l'assommer net, hein ? N'est-il pas mentionné dans l'enquête qu'il a pu se cogner la tête contre une étagère en bois ? Donc, il aurait tout aussi bien pu être frappé avec n'importe quel *objet* en bois, non ? N'importe quel adulte aurait réussi à ramper hors de la cabane quand elle a pris feu, à moins d'être sérieusement handicapé.

Trudy battit des paupières.

— Monsieur Gillingham, j'espère que vous ne m'avez pas fait venir ici dans l'espoir de me soutirer des informations ? s'indigna-t-elle. Car, dans le cas contraire, je peux vous assurer que vous perdez votre temps. Si la police voulait communiquer quoi que ce soit à la presse, notre...

— D'accord, d'accord, pousse ! l'interrompit Duncan avec un sourire. Comme si j'allais *oser* vous cuisiner, agent Loveday !

Trudy piocha deux morceaux de sucre pour les lâcher dans son thé fumant

avant d'y plonger la cuillère.

— Avez-vous quoi que ce soit de pertinent à m'apprendre, monsieur Gillingham, ou cherchez-vous uniquement à me faire perdre mon temps – vous n'ignorez pas que c'est un délit, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle avec une esquisse de sourire.

— Vous comptez m'arrêter, agent Loveday ?

— Ne me tentez pas ! répliqua Trudy, et l'espace d'un instant Duncan ressentit un élancement caractéristique dans le bas-ventre en imaginant cette femme lui passer les menottes.

Puis il se mit à rire avant de recouvrer son sérieux.

— D'accord, assez tergiversé, fit-il en se penchant légèrement vers elle après avoir jeté un rapide coup d'œil alentour. Avez-vous déjà cerné la nature véritable de cette crapule de Wilcox ? demanda-t-il avec le plus grand sérieux.

Trudy sentit sa poitrine se comprimer.

— Continuez, l'encouragea-t-elle prudemment.

Elle n'était pas idiote et savait que, quand un journaliste vous invitait dans un café, vous pouviez parier n'importe quel plat sur la carte qu'il allait essayer de vous extorquer une citation pour son prochain article. Et elle s'était juré de ne pas offrir à ce charmant jeune homme la moindre miette à se mettre sous la dent, afin qu'il ne puisse rien écrire sur le compte d'une « source policière ».

Cependant, elle était désormais tout à fait consciente que, si Duncan avait effectivement découvert quelque chose d'important, il ne lui livrerait certainement pas l'information sans contrepartie.

Elle se crispa un peu en comprenant qu'elle allait devoir redoubler de prudence – en ne trahissant ni par un regard ni par un geste le fait qu'elle ignorait totalement où il voulait en venir.

— Mr Kenneth Wilcox – le mari d'Alice, et l'un des protagonistes les plus influents de cette fameuse soirée, précisa Duncan en veillant à conserver un timbre neutre et léger. De toutes les personnes présentes ce soir-là, qui pouvait savoir mieux que lui ce que renfermait la réserve ? D'autant qu'il a eu tout le temps du monde de partir en reconnaissance avant l'arrivée des invités. Et qui sait ce qu'il aurait pu mijoter pendant qu'il se trouvait à l'intérieur ?

Trudy s'autorisa un sourire sceptique.

— Quoi, vous imaginez qu'il ait pu y tendre un piège destiné à son beau-père ?

Duncan haussa les épaules.

— Vous pouvez vous moquer, mais avez-vous une preuve du contraire ? Toute la remise s'est embrasée très rapidement, non ? Il a très bien pu y répandre un peu de cette paraffine pour précipiter le sinistre. Admettons qu'il ait bel et bien concocté quelque chose – suspendu à une corde un outil prêt à s'abattre sur la tête de celui qui se prendrait le pied dedans ou je ne sais quoi... eh bien, toutes les preuves auraient été détruites par les flammes, non ? Et dans le pire des cas, si les pompiers découvraient des restes de corde, de masse ou d'autre chose, cela n'aurait rien eu de surprenant au sein d'une

cabane de jardin.

Il guetta sa réaction tout en sirotant son thé. Bien sûr, il ignorait si ses suppositions étaient plausibles. Mais tant que cela l'amenait à considérer Kenneth Wilcox comme un suspect potentiel, quelle importance ?

Trudy y réfléchit un moment. Bien sûr, tout ceci ressemblait beaucoup à une invention à la Heath Robinson, mais les événements pouvaient-ils s'être déroulés ainsi ? Clement et elle étaient toujours partis du principe que, si Thomas Hughes avait vraiment été assassiné, le meurtre s'était déroulé de façon simple et directe, à savoir que quelqu'un avait suivi la victime dans la cabane avant d'y mettre le feu.

Mais si un piège y avait été tendu ? C'était une possibilité, non ? Quiconque avait déjà assisté à un feu de joie à Headington savait que Thomas se chargerait de tirer le feu d'artifice. Une telle embûche aurait fourni à l'assassin un alibi – et pouvait expliquer que personne n'ait vu quiconque pénétrer dans la remise à la suite de la victime.

Puis elle se rappela qu'Alice Wilcox y était entrée peu avant son père. S'il y avait eu le moindre dispositif, elle l'aurait sans doute déclenché à ce moment-là. À moins qu'elle ne l'ait installé elle-même ? Mais une femme pouvait-elle posséder le savoir-faire nécessaire à une telle réalisation ? Elle fronça les sourcils.

— Je n'en sais rien. Tout cela me paraît un peu complexe et tiré par les cheveux, grommela-t-elle.

Duncan haussa nonchalamment les épaules.

— Oh ! je n'affirme pas que les choses se sont déroulées ainsi, je dis juste que c'est une possibilité, et que Kenneth Wilcox se trouvait dans une situation idéale pour le faire. Par ailleurs, tous ceux avec qui j'ai pu m'entretenir m'ont confirmé qu'il ne supportait pas son beau-père.

Trudy griffonna quelques notes avant de relever brusquement la tête.

— Mais n'importe quel membre de la famille aurait pu en faire autant. Ses fils se rendaient régulièrement dans la maison – et au jardin. Ils ont bien dû entrer dans cette remise à un moment ou un autre.

— Même l'affreux Godfrey ? demanda Duncan avec un sourire. Oui, j'en ai conscience. Mais aucun d'eux n'est aussi retors que notre Kenneth.

Trudy hocha lentement la tête.

— C'est la deuxième fois que vous dites quelque chose dans ce genre. Pourriez-vous développer, monsieur Gillingham ?

— Duncan !

— Monsieur Gillingham, répéta Trudy, implacable. Qu'avez-vous au juste contre Mr Wilcox ?

Mais Duncan était trop malin pour tout lui déballer. Elle risquerait de lui chercher la petite bête. Et puis, à moins qu'il ne se trompe dans les grandes largeurs, Trudy Loveday correspondait au genre de filles qui préféraient se forger leur propre opinion.

Il se contenta donc d'un large sourire.

— Ah, pour cela, vous allez devoir attendre un prochain numéro du *Tribune*, agent Loveday, la taquina-t-il.

Et comme elle s'apprêtait à ouvrir la bouche pour protester, il joua la carte du charme.

— Oh ! allons, vous n'êtes tout de même pas insensible au point de priver un reporter de son scoop ?

— Dissimuler des preuves dans une enquête de police est un délit, faut-il vous le rappeler ? rétorqua Trudy, réellement en colère pour la première fois.

Semblant le percevoir, Duncan s'empressa de faire machine arrière.

— D'accord, d'accord. C'est juste que je viens d'apprendre des choses vraiment répugnantes au sujet de Kenneth. Malheureusement, elles ne sont pas en lien direct avec la mort de son beau-père. Je vous jure de ne détenir aucune *preuve* à proprement parler à ce sujet. Vous ne pouvez donc pas me reprocher de vous cacher quoi que ce soit. Vous voyez, je suis en train de tout vous dire.

Il écarta grand les bras en témoignage de sa générosité.

— Ça m'étonnerait, répliqua Trudy en essayant de ne pas sourire. Que reprochez-vous exactement à Mr Wilcox ?

— Rien qui puisse le conduire au tribunal. Du moins, pas encore, ajouta-t-il avec ironie. Disons seulement que, d'après ce que j'ai pu découvrir jusqu'à présent, ce n'est pas quelqu'un de bien. Je vous suggère juste de fouiller un peu dans son passé – vous ne serez pas déçue. Quoi qu'on puisse penser de lui, Thomas Hughes n'était pas homme à se laisser berner et, comme tous deux vivaient sous le même toit, il devait s'être fait une bonne idée de la véritable nature de son gendre. Et je ne pense pas qu'il l'aurait supporté très longtemps. Qui sait, peut-être l'a-t-il menacé de le chasser de la famille et que Kenneth l'a mal pris.

— C'est tout ? s'écria Trudy, dégoûtée. C'est pour ça que vous m'avez obligée à venir ici ?

Duncan sourit.

— Est-ce réellement ce que j'ai fait ?

Il observa le décor chaleureux de l'établissement qui les accueillait et fit la grimace.

— Oh ! quel sale type je fais. Permettez-moi de vous offrir une part de gâteau pour me faire pardonner.

Trudy dut retenir un éclat de rire et se détourna en hâte. Toutefois, cela n'avait pas échappé à Duncan, qui, après avoir semé la graine de la zizanie dans le cerveau de la policière au sujet de Kenneth, estimait qu'il pouvait se détendre et s'amuser un peu.

— Si vous êtes gentille, j'irai même jusqu'à y ajouter un peu de crème, lança-t-il avec un regard faussement concupiscent.

1. Illustrateur et inventeur anglais, dont le nom est synonyme aujourd'hui, dans les pays

anglo-saxons, d'« usine à gaz » en raison de ses inventions extrêmement et inutilement complexes. (NdT)

— Je crois que nous devrions retourner parler à Kenneth Wilcox, dit incidemment Trudy le lendemain matin.

Elle se trouvait dans le bureau du coroner, attendant que celui-ci finisse de rédiger quelques notes. Pour une fois, il ne pleuvait pas et, tout en regardant par la fenêtre, elle se demandait ce qu'elle allait pouvoir offrir à sa mère pour Noël.

Le choix était toujours facile à faire pour son père : un pot de sa crème capillaire préférée et une paire de chaussettes chaudes.

Peut-être trouverait-elle un de ces savons Pears que sa maman appréciait tant... ?

— Pourquoi Wilcox ?

La voix de Clement interrompit ses emplettes mentales, et elle haussa nonchalamment les épaules.

Puis, inspirant un grand coup, elle finit par lui parler de son rendez-vous avec Duncan – sans évoquer le thé ni le gâteau à la crème –, lui rapportant le fond de leur conversation avec le plus grand naturel.

— Il semble convaincu que Kenneth est une personne à surveiller, je me disais donc que nous pourrions l'interroger de nouveau pour voir s'il en sortait quelque chose, conclut-elle. Vous aviez une autre idée en tête ?

Clement, pas certain d'apprécier son ton désinvolte, l'observa par en dessous, mais lui sourit d'un air résigné quand elle daigna croiser son regard.

— Si vous voulez, pourquoi pas ? dit-il enfin.

Alors qu'ils prenaient leurs manteaux pour sortir, il se demanda toutefois pourquoi elle ne l'avait pas informé plus tôt de sa rencontre avec le journaliste. Et, surtout, pourquoi elle n'avait pas sollicité sa compagnie à cette occasion.

Jusqu'à présent, ils avaient toujours discuté de chaque aspect de leurs affaires pour élaborer une stratégie commune ; se retrouver subitement hors de la boucle n'était pas pour le ravir. Il allait devoir lui faire savoir, avec autant de tact que possible, qu'il n'appréciait pas qu'elle lui cache des choses.

En faisant route vers la boutique de Kenneth Wilcox, Clement repensa avec gêne à sa discussion avec Sir Basil. À l'évidence, l'homme avait une

dent contre son reporter, mais, d'un autre côté, Clement n'était pas certain que quiconque puisse être assez bien pour la fille unique de Sir Basil. Étant lui-même père, il savait combien l'on pouvait devenir protecteur lorsqu'il était question du bonheur et du bien-être de son enfant. Ainsi, quand l'homme de presse avait énuméré la longue liste de défauts accablant Duncan Gillingham, l'avait-il écouté sans rien prendre pour argent comptant.

Il commençait néanmoins à se poser des questions. Sir Basil semblait convaincu que l'homme se souciait comme d'une guigne de sa fiancée et qu'il espérait l'épouser dans l'unique but de bénéficier des avantages inhérents au statut de gendre du patron. À l'en croire, non seulement Gillingham avait volontairement séduit sa fille dans cette optique, mais il était en plus d'un naturel obséquieux, manipulateur, sournois, retors et indigne de confiance.

En prenant congé d'un Sir Basil encore furibond, Clement avait éprouvé un mélange de compassion et d'amusement. Il était sincèrement désolé de le découvrir si préoccupé, mais n'avait pu s'empêcher de croire que les maux perçus étaient plus imaginaires que réels.

À présent, cependant, il se demandait si sa réaction cavalière vis-à-vis des ennuis de Sir Basil n'allait pas lui revenir en pleine figure. Il n'était pas impossible que Trudy ait à son tour succombé aux charmes douteux de Gillingham, et il ne se sentait subitement plus si optimiste.

Il n'était certes pas exclu qu'il se fasse du mouron pour rien. Tout en naviguant dans les rues de Cowley, il jeta un regard compréhensif à sa coéquipière. Elle contemplait innocemment le décor, mais n'avait pas encore pipé mot.

— Alors, comment avez-vous rencontré ce reporter ? demanda-t-il. A-t-il téléphoné au commissariat ?

Trudy, désarçonnée, ne prit pas le temps de la réflexion avant de répondre :

— Oui, exactement.

Et elle regretta ce mensonge aussitôt qu'elle l'eut prononcé.

Le plus rageant était de ne pas comprendre pourquoi elle avait menti. Après tout, quel mal y aurait-il eu à lui révéler simplement la vérité ? Que Duncan l'avait croisée à l'arrêt de bus...

Soudain, le doute l'envahit, et elle se mit à réfléchir pour la première fois aux circonstances de cette première rencontre. Elle savait ce qu'elle-même faisait à cet arrêt de bus... mais lui ? La coïncidence paraissait un peu grosse.

Cette preuve de sa grande naïveté lui donna envie de se gifler. Bien sûr qu'il savait qui elle était : après tout, il était lui-même en train de mener sa propre enquête. L'une de ses principales priorités avait dû être de découvrir quel agent de police s'occupait du dossier Hughes, puis de... quoi ? Faire le pied de grue devant le commissariat ? Se tapir quelque part en attendant qu'elle...

Elle exhala lentement, se sentant de plus en plus ridicule.

Évidemment qu'il avait attendu qu'elle sorte du poste pour la suivre,

avant de l'aborder quand elle s'était arrêtée pour prendre son bus. Et elle, esprit crédule, ne s'était pas posé de questions, acceptant même de le rejoindre plus tard pour poursuivre la conversation.

— Je suis surpris qu'il n'ait pas été refoulé par le standard ou l'officier de faction, commenta Clement, rendant sa situation un peu plus précaire. Je doute que le capitaine Jennings apprécie que ses agents fraternisent avec la presse. Du moins, pas sans son accord ?

Trudy fut parcourue d'un frisson glacial quand elle se rendit compte que le Dr Ryder, si vif et intelligent, soupçonnait déjà une contrevérité de sa part. Cette idée lui serra la gorge.

Comment allait-elle pouvoir se sortir de ce guêpier, à présent ? Car il avait raison : en temps normal, les reporters en quête d'informations étaient rapidement éconduits par le personnel du commissariat.

Devait-elle s'enliser dans son mensonge en affirmant qu'il avait eu de la chance qu'on lui transmette l'appel, ou bien faire amende honorable ?

Plus le silence se prolongeait, plus sa gêne grandissait. Comment avouer, surtout au Dr Clement Ryder, qu'elle avait voulu rencontrer un témoin seule car... eh bien, force lui était de le reconnaître, car elle le trouvait plutôt à son goût !

C'était pitoyable. Et cela la ferait réellement passer pour une idiote. D'autant que le Dr Ryder se montrait toujours si compétent, capable, supérieur...

Elle s'agita sur son siège, se tortilla intérieurement, mais finit par admettre qu'elle allait devoir serrer les dents.

— Vous avez raison, il n'a pas téléphoné au commissariat. Il est venu me parler alors que je me trouvais à l'arrêt de bus et m'a affirmé détenir des informations sur l'affaire Hughes. Nous sommes donc convenus d'un rendez-vous pour en discuter.

Sa voix demeura froide et sèche, mais elle se savait rouge de honte et de rage. Ce Mr Duncan Gillingham ne perdait rien pour attendre. Elle allait lui rendre la monnaie de sa pièce ! La ridiculiser ainsi, la manipuler...

— J'ai l'impression qu'il aimerait pouvoir vous utiliser comme source policière, déclara Clement d'un ton égal.

Mais même s'il veilla à se maîtriser, il sentait la colère enfler au creux de son ventre.

— Vous devriez faire attention, ajouta-t-il avec moins d'émotion encore.

Elle lui cachait clairement quelque chose, et son teint écarlate trahissait un déluge de sentiments.

Il se doutait que la gêne et la fureur en faisaient partie, et espérait que cela s'arrêtait là. Mais, à l'évidence, Sir Basil avait eu raison de soupçonner son futur gendre de bien cacher son jeu, si celui-ci avait réussi à convaincre Trudy Loveday d'oublier sa formation de policière.

— Oh ! ne vous en faites pas, répondit Trudy d'un ton sévère. Je lui ai fait comprendre que je ne lui transmettrais aucune information sur une enquête en

cours. Et je m'en suis bien gardée, ajouta-t-elle avec sincérité et une intense satisfaction.

Quel soulagement de pouvoir enfin faire valoir des circonstances atténuantes !

— Tant mieux, répondit cordialement Clement.

Toutefois, il avait les lèvres pincées quand il se mit à chercher une place de stationnement. À compter de ce jour, il tiendrait ce Duncan Gillingham à l'œil.

Car si ce freluquet pensait pouvoir tirer profit de sa jeune amie, le coroner ne manquerait pas de le détromper – et sans prendre de pincettes.

S'il est vrai que vos oreilles sifflent chaque fois que quelqu'un parle de vous, alors celles de Duncan Gillingham devaient être bourdonnantes ce matin-là. Pourtant, il se réveilla à une heure avancée, prit un petit déjeuner tardif et conduisit tranquillement sa Moggy Minor jusqu'au domicile de ses parents, dans le fin fond de Holywell, le tout sans éprouver la moindre gêne.

Son statut de reporter le dispensait d'arriver au bureau à 9 heures précises ou d'en repartir à 17 heures pile. Actuellement, si son rédacteur en chef lui demandait des comptes, il répondrait qu'il suivait une piste pour son article. Et d'une certaine manière, songea-t-il sombrement en se garant devant la petite maison en préfabriqué de ses parents, c'était effectivement le cas. Plus ou moins.

Il soupira en descendant de son tas de ferraille et considéra la voie étroite bordée de bâtisses identiques dans laquelle il avait grandi. Il lui semblait se souvenir de l'état d'excitation dans lequel se trouvaient ses parents quand ils avaient emménagé dans leur nouveau logement, érigé durant le boom immobilier qui avait suivi la guerre, lorsque les soldats rentrés du front avaient eu besoin d'un toit – et vite. À l'époque, tout le monde était ravi de sa petite terrasse et de ces rangées de maisons jumelles, et le quartier s'était toujours félicité de cette fierté tout ouvrière.

Encore aujourd'hui, les ferrures de porte en laiton rutilaient à force de polissage soigné, les marches des porches étaient scrupuleusement nettoyées et les jardins parfaitement taillés et entretenus. Nulle peinture ne devait s'écailler sur les montants de fenêtre, aucune mauvaise herbe n'était autorisée à pousser entre les pavés.

Néanmoins, cela le déprimait chaque fois qu'il allait « chez lui ». Et dans le froid austère de novembre, la vue de cette rue dénuée de charme lui donnait le frisson.

Jeune homme, il avait eu hâte de quitter ce lieu. Dès qu'il avait décroché son premier emploi, il avait économisé le moindre penny jusqu'à pouvoir s'offrir la péniche sur laquelle il vivait désormais. Ses parents étaient tellement fiers, car elle lui appartenait pour de bon, ce qui faisait de lui le premier propriétaire de la famille.

Désormais, son quotidien semblait se trouver à mille lieues de là. Certes, Jericho – la partie du canal d'Oxford où il était amarré – n'était pas un quartier très salubre, mais il ne s'agissait que d'une première pierre à l'édifice de son projet de vie.

Il vit remuer les rideaux en dentelle du salon de ses parents et sut que son arrivée avait été remarquée. Rien de surprenant : il était l'une des rares personnes issues du quartier à pouvoir encore s'autoriser le luxe de posséder et d'entretenir une voiture.

Il remonta à pas rapides l'allée de jardin soignée, entre les deux rangées de troènes taillés au cordeau, et sa mère ouvrit la porte d'entrée avec un sourire rayonnant pour lui souhaiter la bienvenue.

— Coucou, mon chéri ! Quelle belle surprise.

— Bonjour, maman, répondit-il laconiquement en lui déposant un baiser furtif sur la joue avant de pénétrer dans la maison. Papa est au travail ?

— Bien sûr, où d'autre ? répliqua Sandra Gillingham.

Duncan lui retourna un sourire aimable. Son père, Gordon, avait toujours bien subvenu aux besoins de ses enfants – Duncan et sa sœur, Lily – et, aux yeux de sa mère, il n'existait pas de plus grand mérite.

— Lily est à la maison ? Je voulais lui proposer de m'accompagner au cinéma ce soir. Il y a ce film avec Doris Day qu'elle avait envie de voir.

— Oui, elle est à l'étage. Je suis sûre que ça lui fera très plaisir ! Elle ne travaille pas avant midi, aujourd'hui. Monte, je parie qu'elle t'a entendu arriver.

Duncan l'embrassa de nouveau avant de gravir les marches quatre à quatre, comme quand il était enfant. Ses parents disaient qu'il galopait comme un troupeau d'éléphants, et il était sûr que sa mère souriait en secouant la tête derrière lui.

Cependant, une fois sur le palier, il s'immobilisa un instant, puis alla frapper doucement à la porte de sa sœur.

— Lil, tu es là ?

Un instant plus tard, la porte s'ouvrit. Lily, désormais âgée de vingt-deux ans, était passée du statut d'adolescente gauche à celui de rare beauté. Elle était dotée du même teint de *black Irish* que son frère, sauf que ses yeux tiraient nettement plus sur le bleu. Elle portait une longue et ample robe en laine hivernale, mais aucun camouflage n'aurait permis de dissimuler sa jolie silhouette.

— Coucou, il me semblait bien avoir entendu la voiture, dit-elle en lui tenant la porte ouverte pour l'inviter à entrer.

Sa petite chambre était meublée d'un lit une place, d'une coiffeuse et d'une unique chaise. Il s'assit dessus aussi naturellement que sa sœur se jucha sur le lit.

Enfants, ils adoptaient souvent les mêmes positions pour discuter ou se disputer gentiment. Tous deux avaient toujours été assez proches, peut-être parce que, contrairement à la plupart de leurs voisins, les Gillingham

n'avaient pas fondé une famille nombreuse. Cela pouvait expliquer l'absence de ces rivalités qui empoisonnaient la vie de nombre de leurs camarades.

— Alors, comment se passe ton nouveau travail ? se renseigna-t-il.

Sa sœur s'était récemment réorientée vers la coiffure et était depuis peu employée à temps partiel dans un salon du coin. Avec sa belle allure et sa longue chevelure brune en guise de publicité gratuite, elle constituait un atout de poids pour l'établissement.

Elle haussa les épaules avec apathie.

— Ça va. Ça paie bien.

Duncan acquiesça tout en l'observant de près. Elle avait pris quelques kilos bien nécessaires au cours des derniers mois, et une partie des ombres qui creusaient ses yeux avait disparu. Ou alors, elle s'était maquillée.

— Tu te sens mieux, en ce moment ? demanda-t-il d'un ton prudent.

Sa sœur, qui regardait par la fenêtre d'un air absent, le considéra un instant avant de s'abandonner de nouveau à la contemplation de la maison d'en face. Duncan se rendit compte avec un pincement au cœur que son visage était totalement inexpressif.

— Ça va. Comme la semaine dernière et la semaine précédente, quand tu m'as posé la même question, répondit-elle platement. J'aimerais que tu arrêtes de te faire du souci pour moi.

Duncan hocha la tête pour lui faire plaisir, mais jamais il ne cesserait de s'inquiéter pour elle. Et il était évident qu'elle n'allait pas bien. Comment aurait-il pu en être autrement ?

Il voulut lui demander si elle avait vu un médecin récemment – un vrai médecin – et, le cas échéant, si elle l'avait autorisé à l'examiner complètement. Afin de s'assurer qu'il n'y avait pas eu de complications à cause de... de ce qui s'était passé.

Il savait toutefois que c'était hors de question. Il risquerait de la gêner et de la mettre en colère. Ou de la faire pleurer.

— Tu as lu les journaux, récemment ? s'enquit-il alors en se tournant à son tour vers la fenêtre.

— Tu sais bien qu'on a toujours le *Tribune* à la maison, maintenant.

Duncan opina du chef. Ses parents lisaient chaque article qu'il rédigeait. D'ailleurs, il était même convaincu que sa mère les découpait pour les conserver quelque part. Pour les gens du quartier, il était un modèle de réussite. Il ignorait comment ils réagiraient quand il leur annoncerait enfin ses fiançailles avec la fille de Sir Basil Fletcher. Pour une raison ou une autre, il préférait attendre que Glenda et lui rendent la nouvelle officielle en organisant une fête dans un endroit huppé. Peut-être au Randolph.

— Donc, tu es au courant pour la mort de ce Thomas Hughes ? reprit-il prudemment. Tu sais qui c'était, hein ?

Lily changea légèrement de position sur le bord du lit pour contempler les pantoufles à ses pieds.

— Ouais, je sais qui c'était, dit-elle tranquillement.

Duncan hochâ la tête. Il laissa le silence s'installer quelques instants avant d'annoncer :

— Bon, je vais au bureau écrire mon article pour l'édition du soir. La police enquête sérieusement sur la famille, à présent. J'ai discuté avec l'officier en charge. Crois-moi si tu veux, mais c'est une femme, et elle est plus jeune que toi ! Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Lily fit jouer lentement ses orteils et haussa les épaules.

— Tant mieux pour elle.

— Je vais la pousser à fouiner dans la bonne direction, sœur, je te le promets.

Lily ne leva cette fois qu'une épaule.

Ils n'échangèrent plus un mot pendant une bonne minute, puis Duncan soupira.

— Je t'avais dit que je l'aurais, Lil. Et je l'aurai. Je te le jure.

Soudain, il la vit se crispier, redresser le menton, et le contempler avec une émotion véritable pour la première fois depuis qu'elle avait dû tuer ce bébé qui se formait en elle.

— Dunc.

Elle avait employé ce diminutif sans réfléchir, comme un vestige de leur enfance.

— Tu n'as rien fait de stupide, n'est-ce pas ?

Sa voix était tendue, ses grands yeux bleus brillants d'inquiétude.

— Bien sûr que non, la rassura son frère. Tu me connais, sœur. Je ne fais jamais rien de stupide.

Ils se dévisagèrent silencieusement pendant quelques instants, puis Lily se détendit avant de se retourner vers la fenêtre.

— Sois prudent, Duncan, c'est tout ce que je te demande.

— Toujours, promit-il.

Il se leva, lui déposa un baiser sur le sommet du crâne et redescendit, le cœur lourd et battant à tout rompre dans sa poitrine. Il voulait retrouver sa sœur, dans toute la joie, l'insouciance et l'innocence de sa jeunesse. Il savait cependant qu'elle avait disparu à jamais.

— J'y vais, maman. J'ai un article à écrire, lança-t-il dans le couloir désert.

— D'accord, mon grand. Reviens quand tu veux, lui répondit-elle depuis la cuisine.

Duncan sortit, sachant pertinemment que les yeux de sa sœur étaient rivés sur lui. Il ne se retourna pas pour regarder la fenêtre, mais monta dans sa guimbarde et mit le contact.

Il avisa son reflet dans le rétroviseur et jugea son air parfaitement serein. Pourtant, une rage froide et impitoyable l'habitait.

L'essentiel de sa colère était tourné contre lui-même. Il aurait dû mieux veiller sur Lily. Toutefois, depuis qu'il avait quitté la maison, il était inévitable qu'il ne la voie plus autant qu'avant et ne sache donc plus ce qui se

passait dans sa vie.

Il ne s'était pas douté que les choses allaient aussi mal jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Jusqu'à ce qu'elle lui téléphone un soir, dans tous ses états, et qu'il la rejoigne dans le cimetière de leur quartier. C'était là, parmi les tombes, qu'elle lui avait avoué avoir consulté une faiseuse d'anges. Que, après quelques jours, elle continuait de saigner un peu. Qu'elle se sentait si mal. Qu'elle commençait à avoir peur. Et, surtout, que personne d'autre ne devait l'apprendre.

Aller consulter leur médecin de famille était naturellement hors de question.

Il s'était donc renseigné autour de lui et avait découvert l'existence des « consultations du vendredi », le vendredi étant jour de paie. Certains hôpitaux avaient décidé de tenir de telles consultations afin de traiter les femmes atteintes de septicémie ou perdant du sang. Il avait bien sûr payé pour son traitement.

Et elle avait fini par s'en remettre physiquement. Toutefois, on ne discernait plus le moindre signe de vie dans ses prunelles.

Quand il reprit enfin la route, Duncan renouvela la promesse qu'il s'était faite : Kenneth Wilcox paierait pour le mal qu'il avait infligé à Lily. D'une manière ou d'une autre.

1. Expression utilisée pour désigner les personnes d'origine irlandaise aux cheveux noirs et au teint foncé, par opposition au stéréotype qui veut que tous les Irlandais aient les cheveux roux et le teint clair. (NdT)

Kenneth Wilcox parut surpris de voir l'agent Loveday et le coroner Ryder revenir dans son magasin. Dissimulant son impatience, il les invita à venir s'asseoir dans son bureau. Sa secrétaire, qui patientait d'un air hésitant sur le seuil, attendait ses instructions, mais Kenneth n'était pas d'humeur à leur proposer de se mettre à l'aise. S'ils désiraient une tasse de thé, ils n'avaient qu'à se rendre dans un café. Il congédia la jolie blonde d'un sourire et d'un hochement de tête avant d'accorder son attention aux indésirables.

— Alors, du nouveau dans votre enquête, agent Loveday ? s'enquit-il effrontément. Je suis un peu surpris de vous revoir ici. Je pensais que vos supérieurs seraient désormais convaincus que la mort de mon beau-père n'était rien d'autre qu'un accident regrettable.

Trudy eut un pâle sourire.

— Nous nous demandions juste s'il vous était revenu quelque chose que nous devrions savoir, monsieur. Bien souvent, avec le recul, les gens se souviennent de détails qui leur ont échappé auparavant.

Kenneth la considéra avec scepticisme, et Trudy s'interrogea : pourquoi Duncan l'avait-il mise en garde à son sujet ? C'était, en apparence, un homme charmant d'âge moyen, à la carrière bien remplie et heureux en ménage. Son cahier judiciaire était vierge et, à ce jour, elle n'avait trouvé personne pour lui reprocher quoi que ce soit.

À présent qu'elle se retrouvait face à lui, elle soupçonnait un certain reporter de l'avoir une fois de plus menée en bateau. Il était très possible que Duncan lui ait livré une fausse information, même si elle peinait à comprendre quel bénéfice il en aurait tiré.

Toutefois, autant pousser un peu Kenneth dans ses retranchements pour voir ce qu'il adviendrait.

Aussi commença-t-elle ainsi :

— Il paraît que lecture a été faite du testament de votre beau-père, monsieur Wilcox. Je ne crois pas me tromper en disant que votre épouse a seulement hérité de la maison de Headington ?

Le visage de Kenneth se crispa légèrement, mais il parvint à hausser les épaules avec nonchalance.

— Nous ne nous attendions pas à un gros héritage. Thomas a toujours estimé qu'il incombait aux maris de ses filles de pourvoir à leurs besoins.

— Donc le fait que Matthew Hughes ait touché autant, et les autres presque rien, ne vous tracasse pas ?

— Mon fils a eu droit à un fonds en fidéicommis. Son avenir est assuré, c'est le principal. Et comme vous l'avez souligné, nous avons la maison. Et puis, j'avais déjà de l'argent – et le projet d'acquérir un nouveau magasin en ville. Dans l'ensemble, je n'ai pas à me plaindre de mon sort, croyez-moi.

— Appréciez-vous Thomas Hughes, monsieur ? poursuivit-elle avec douceur. Car nous avons appris, de sources diverses, qu'il était particulièrement difficile avec votre épouse. Qu'il la considérait plus comme une servante que comme sa fille, exagéra-t-elle. Ce devait être une épreuve, non ? De vivre avec lui, je veux dire.

Les prunelles de Kenneth s'embrasèrent un peu, mais son espèce de sourire ne vacilla pas.

— Il n'était pas facile, en effet. Mais il faisait partie de la famille. On prend sur soi quand c'est la famille, non ?

Il se tourna vers Clement pour lui adresser un petit signe de connivence masculine.

Trudy comprit alors qu'ils perdaient leur temps. Rien ne pourrait pousser cet homme à déraiper, et sûrement pas elle. Elle avait le sentiment que Mr Wilcox classait les femmes dans certaines catégories, et qu'aucune d'entre elles ne méritait d'être son égal.

Il lui semblait aussi que Duncan, si agaçant qu'il fût, tenait une piste.

Il émanait de cet homme un je-ne-sais-quoi de déplaisant. Quelque chose de froid et de calculateur – une chose qui démentait son charme affable et sa belle allure.

— Eh bien, merci, monsieur Wilcox, ce sera tout pour le moment, dit-elle à la grande surprise de l'intéressé et de Clement.

Elle se leva brusquement et, comme le coroner s'avavançait pour serrer la main de Kenneth, elle tourna les talons en faisant mine de ne pas voir celle que Wilcox lui tendit ensuite.

Le bureau de la secrétaire était vide, et Trudy referma la porte derrière eux en soupirant.

— Je n'aime pas cet homme, déclara-t-elle à mi-voix. Et même s'il m'en coûte de l'admettre, je pense que Mr Gillingham a raison quand il le traite de crapule. Simplement, je crois que nous perdons notre temps en l'abordant de front.

— C'est aussi ce qu'il me semble, dit Clement. Les hommes comme lui ne se trahissent jamais. Ils sont bien trop intelligents pour cela. Heureusement qu'une autre option s'offre à nous.

— Ah bon ? s'étonna Trudy. Laquelle ?

Clement sourit en lui désignant le bureau déserté près d'eux. À côté de la machine à écrire et des dossiers, du téléphone et d'un vase accueillant des

chrysanthèmes flétris, un bloc de bois servait de support à une plaque métallique indiquant le nom de la secrétaire.

— Interroger Miss Susan Royal. Personne ne vous a dit que, pour tout connaître d'un homme, il fallait se tourner vers sa femme, son valet ou sa secrétaire ?

Trudy eut un large sourire.

— Bonne idée ! Je me demande où elle se trouve. Peut-être serait-elle d'accord pour nous accompagner en pause café ?

Miss Royal fit alors son apparition. À en juger par la manière dont elle tapotait ses cheveux repeignés et par la patine parfaite de son rouge à lèvres, Trudy comprit qu'elle venait de se refaire une beauté. La jeune femme, qui devait n'avoir guère plus de vingt ans, se figea tel un lapin pris dans des phares en les voyant l'observer avec une telle intensité.

Sa gorge se serra.

Clement arbora alors son sourire le plus avunculaire et s'approcha d'elle.

— Ah, mademoiselle Royal. Justement, nous vous cherchions.

Il tendit la main vers le portemanteau près de lui et, sans lui laisser le temps de réagir, l'aida à enfiler son pardessus en laine.

— Mon amie et moi-même souhaiterions vous emmener boire un café.

— Oh ! mais...

Elle jeta un coup d'œil impuissant à la porte de son patron.

— Je ne pense pas que...

— Mr Wilcox n'y verra pas d'inconvénient, prétendit Clement d'un ton doux. Alors, dites-nous, où se trouve le meilleur café du quartier ?

* * *

Pendant que Trudy et Clement s'affairaient à découvrir ce qu'ils pouvaient sur Kenneth Wilcox, Duncan Gillingham, de retour dans les locaux du *Tribune*, pianotait furieusement sur sa Remington, le visage fermé et concentré. Il s'interrompait de temps à autre pour réfléchir. Autour de lui, ses collègues tapaient, fumaient, tapaient, discutaient et tapaient encore, sans toutefois le déranger.

Il avait l'air d'un homme qui n'était pas d'humeur à entendre la dernière blague ou le ragot le plus récent sur la femme infidèle d'untel.

« La police reconnaît que l'affaire Thomas Hughes est loin d'être résolue. » Il contempla sans enthousiasme le titre qu'il avait choisi (sûrement manquait-il un peu de mordant ?) et les quelques paragraphes rédigés jusqu'alors. Tout était solidement étayé mais, s'il voulait détourner l'attention de la mort d'une huile locale pour la focaliser sur son gendre, il allait devoir faire preuve de prudence.

Ce soir, il téléphonerait à Trudy Loveday pour s'enquérir de ses progrès. Et si elle n'avait encore rien déterré au sujet de Wilcox, il l'aiderait volontiers. Il ne manquait pas d'informations à partager, puisqu'il s'était fixé comme

mission personnelle de tout savoir de lui.

Sans même parler de Lily, il possédait assez d'éléments sur sa vie privée pour ternir sérieusement la réputation de ce type. Il lui manquait simplement la tribune légitime, et une affaire de meurtre relatée dans les journaux était l'idéal. Plus qu'un dernier coup de collier à donner...

Un sourire sinistre aux lèvres, il se repencha sur sa machine, poursuivant ses sous-entendus, mais réduisant le faisceau non plus à toute la famille, mais à un individu en particulier. Ou peut-être qu'il serait plus prudent d'y introduire un autre suspect ? Par exemple, Godfrey ? Oui, ça ne serait pas illogique. En effectuant ses recherches sur la famille, il était tombé sur un certain nombre de rumeurs selon lesquelles Godfrey s'adonnait à un passe-temps un peu leste que son père n'appréciait guère. Il ne devait toutefois pas trop charger l'ardoise du fils, car il était vital que le gendre prenne plus cher que lui.

Duncan songea alors que la plume était effectivement plus forte que l'épée. Un fait que Kenneth Wilcox comprendrait bientôt mieux que quiconque.

— Oh ! Mr Wilcox est quelqu'un de bien. Je crois, ajouta Susan Royal avec une pointe de doute.

Ils étaient assis dans un minuscule salon de thé à l'arrière d'une pâtisserie voisine ; la pièce était mal aérée et surchauffée, mais l'odeur des petits pains frais et autres viennoiseries compensait largement cet inconvénient aux yeux de Clement.

— Vous n'en semblez pas certaine, commenta Trudy avec un sourire amical. Vous travaillez pour lui depuis longtemps ?

— Oh non. Seulement quelques semaines, en réalité. La fille précédente est partie sans respecter son préavis, mon agence d'intérim m'a envoyée pour la remplacer.

Susan les contemplait tour à tour, comme pour tenter de déterminer qui la fascinait le plus.

— C'est censé être temporaire, mais il n'a pas encore mis d'annonce pour un remplacement permanent. Je suppose que c'est plutôt bon signe, non ? En général, ça veut dire qu'on est content de vous et qu'on compte vous garder, ajouta-t-elle un peu naïvement.

Susan porta sa tasse à ses lèvres, sans les y plonger pour autant. Elle rechignait sans doute à abîmer son maquillage, pensa Trudy en réprimant un sourire. Même si la secrétaire devait avoir à peu près son âge, la policière ne pouvait s'empêcher de trouver son attitude très jeune et puérile. D'une certaine manière, cela lui donnait aussi envie de la protéger.

— Cela vous plairait, de devenir sa secrétaire de façon définitive ? s'enquit-elle doucement.

— Oh ! oui, répondit aussitôt Susan en s'illuminant. Ou peut-être... je n'en suis pas sûre, ajouta-t-elle d'un air confus.

— Tout va bien, la rassura Clement. Vous pouvez tout nous dire, nous vous écouterons et cela s'arrêtera là. Nous n'essayons pas de vous pousser à faire ou raconter ce que vous ne voulez pas.

Il tira alors vers lui sa tasse et sa soucoupe, et ajouta un sucre dans son thé fumant.

— Désolée, je sais que je ne suis pas toujours très claire. C'est comme

pour le travail avec Mr Wilcox : parfois c'est bien, d'autres fois non.

Elle soupira avant de recommencer.

— C'est que travailler pour l'agence me convient bien, sauf qu'on ne sait jamais où on sera le lendemain, vous comprenez ?

Elle les observa d'un air anxieux et fut soulagée de constater qu'ils hochaient tous deux la tête pour l'encourager.

— On passe notre temps à apprendre à connaître de nouvelles personnes et leur mode de fonctionnement, ce genre de choses. Ça peut être difficile, et les gens se montrent parfois impatients quand on ne réussit pas tout du premier coup, vous voyez ? Et puis, au bout d'une semaine – ou parfois même de quelques jours seulement –, on recommence ailleurs avec quelqu'un d'autre...

Trudy acquiesça.

— Ça n'a pas l'air très confortable, en effet. Et donc, pour éviter tous ces changements, vous accepteriez le poste si Mr Wilcox vous le proposait ?

Une fois encore, la fille hésita. Trudy coula un regard vers Clement, qui observait Susan avec un sourire mi-amusé, mi-bienveillant. À l'évidence, il pensait la même chose que sa partenaire. Miss Royal n'était pas particulièrement brillante, et ne devait pas être une secrétaire très efficace. En revanche, elle était très jolie.

— Oh ! oui. Sans doute, marmonna Susan en reposant sa tasse avant de jouer nerveusement avec sa cuillère.

— Vous ne semblez pas très convaincue, insista Trudy avec délicatesse. Quelque chose ne se passe pas comme vous voulez ? Vous disiez que la secrétaire précédente était partie sans respecter son préavis. C'est assez inhabituel, non ? Savez-vous pourquoi ?

— Non, pas vraiment. Enfin, seulement par ouï-dire. Mais j'ai l'impression que cette Angela et Mr Wilcox ont eu une dispute.

— Ah bon ? Quel genre de dispute ?

Trudy veillait à conserver une voix douce et naturelle.

— Cela devait être sérieux, si Angela... quel est son nom de famille ?

— Euh... je ne suis pas sûre de m'en souvenir. Ah, Calver. Oui, je suis sûre que c'était Calver, répéta Susan, rayonnante.

— Bravo – j'ai moi aussi souvent du mal à me rappeler les noms, prétendit Trudy. Avez-vous su pour quelle raison ils s'étaient disputés ? Les employés des petites entreprises semblent toujours informés de tout, si vous voyez ce que je veux dire, l'encouragea Trudy avec un sourire. Mais je suppose que vous êtes mieux placée que quiconque pour le savoir, étant donné votre fonction.

Susan sourit.

— Oh ! oui. Vous avez raison, ça discute beaucoup. C'est même parfois un haut lieu de ragots ! Si vous saviez ce que j'ai pu apprendre dans certains bureaux...

Susan secoua la tête d'un air fasciné.

— Et que raconte-t-on sur Angela ?

Trudy but une gorgée de thé et, lorsque la secrétaire leva sur elle des yeux troublés, elle lui adressa un sourire affable.

— Tout va bien. Comme vous l'a dit le Dr Ryder, ça ne sortira pas d'ici, je vous le promets. La police ne fait pas dans les commérages, ajouta-t-elle en songeant que cela ne ferait pas de mal de rappeler à cette jeune femme qu'elle parlait aux autorités et devait faire preuve de concentration et de coopération.

Susan décocha un rapide coup d'œil à Clement avant de se détourner.

— En fait, il paraît que Mr Wilcox et Angela... eh bien, il paraît qu'ils étaient devenus amis. *Très bons* amis. Même si Mr Wilcox est un homme marié.

Elle contemplait sa tasse avec application.

— Ah, vraiment ? répondit Trudy en tentant de dissimuler sa stupéfaction. En réalité, ça ne me surprend pas. Après tout, il est plutôt charmant, n'est-ce pas ? Et certaines femmes aiment les hommes plus âgés.

Susan acquiesça, manifestement soulagée qu'ils réagissent tous trois de façon si mature et subtile.

— A-t-il essayé de se rapprocher de vous, Susan ? lui demanda Trudy doucement.

— Quoi ? Oh ! non... Oooh, ce serait horrible, non ?

La jeune femme fut prise d'un frisson théâtral.

— Enfin, il est gentil, mais il est tellement *vieux* ! Et puis, j'ai déjà un petit ami. Mon Tarquin joue au rugby et travaille pour une compagnie d'assurance. Il ne supporterait aucun geste déplacé de la part d'une personne comme Mr Wilcox, ajouta Susan avec une satisfaction évidente, rejetant ses cheveux en arrière pour faire bonne mesure. Non, s'il tentait quoi que ce soit, Tarquin lui règlerait son compte.

Trudy jeta un coup d'œil à Clement, qui parvenait magistralement à conserver un air neutre. Toutefois, la policière se doutait que, comme elle, il se sentait rassuré par l'existence d'un petit ami jaloux pour veiller sur cette jolie jeune femme.

— Vous savez, si j'étais vous, Susan, je demanderais à mon agence de me trouver un autre poste, reprit Trudy. Quand votre patron a une réputation d'homme à femmes, cela peut provoquer toutes sortes de problèmes. Croyez-moi, je sais de quoi je parle.

Susan acquiesça en soupirant.

— Ouais, fit-elle. Je me disais la même chose. Sauf que je repousse l'échéance, parce que Mr Wilcox paie bien et qu'il est toujours gentil avec moi.

Sans blague, songea Trudy avec aigreur en se rappelant la manière dont Kenneth Wilcox l'avait lorgnée lors de leur premier entretien.

— Mieux vaut ne pas courir le risque de contrarier Tarquin, vous ne croyez pas ? Et si Mr Wilcox tente effectivement sa chance avec vous, pensez à la gêne que vous éprouverez.

— Oh ! arrêtez, l'implora Susan en frémissant de nouveau. Vous avez raison. De toute façon, je ne pourrais pas continuer à travailler pour lui. Bon, je vais contacter l'agence, conclut-elle un peu consternée.

— Je pense que c'est une bonne idée, oui, répondit Trudy. J'imagine que vous ne savez pas où travaille Angela aujourd'hui ? ajouta-t-elle avec une nonchalance calculée.

Cette fois, cependant, la jolie Miss Susan Royal ne leur fut d'aucune aide.

— Cette fille m'inquiète, déclara Trudy quelques minutes plus tard tandis qu'ils discutaient sur le trottoir devant la pâtisserie en la regardant retourner travailler. J'ai l'impression qu'elle ferait une victime facile.

— Pas avec un Tarquin pour veiller sur elle, lui rappela Clement avec un sourire.

Il s'imaginait un imposant gaillard issu de la haute bourgeoisie, pas très brillant ni particulièrement bel homme, ravi de s'être dégoté une aussi jolie petite amie et déterminé à la protéger.

Trudy s'esclaffa, mais se rembrunit bientôt.

— Je dois retrouver cette Angela Calver pour l'interroger. Si j'interprète bien la situation, Mr Wilcox pioche dans ses jolies secrétaires comme la plupart des hommes dans une boîte de cigares.

— Mmm. Mais quel rapport avec notre affaire ? s'enquit Clement.

— Peut-être Thomas Hughes l'avait-il découvert et menaçait-il d'agir en conséquence ? répliqua Trudy promptement. Nous savons déjà qu'il aimait se mêler de tout, dans cette famille. Et si Kenneth, ne supportant plus de vivre avec cet homme depuis des années, avait simplement décidé de remédier à la situation ?

Clement opina. C'était plausible.

— D'accord. Je dois retourner au bureau pour faire du « vrai » travail. Tâchez de retrouver cette Angela et nous nous reverrons demain. Disons, 10 heures ?

— Parfait. Mais je ne sais pas combien de temps encore le capitaine Jennings me laissera poursuivre nos recherches. Si nous n'avons rien déniché d'ici la fin de la semaine, je pense que nous devons conclure l'enquête, prédit Trudy d'un air sombre.

Clement soupira.

— C'est possible. Nous tournons un peu en rond, n'est-ce pas ?

— Oui, j'en ai bien l'impression.

L'édition du soir du *Oxford Tribune* était disponible en kiosque et dans tous les points de vente dès 17 heures, le moment idéal pour l'acheter en rentrant du travail et le lire pendant le souper.

Bien installée dans son salon, Caroline Benham parcourait l'éditorial tout

en écoutant distraitemment sa colocataire se plaindre du désordre que les éboueurs avaient laissé devant la porte en ramassant les poubelles le matin même. L'article était une fois de plus l'œuvre de ce Gillingham, qui laissait entendre que l'enquête policière concernant la mort de son père prenait de l'ampleur.

Tout à sa lecture, Caroline se pencha quelque peu en avant sur sa chaise. Se faisait-elle des idées, ou Kenneth, voire Godfrey, étaient-ils plus directement soupçonnés ?

Elle eut un sourire amer. Quel imbécile devait être ce reporter. Godfrey n'avait pas le cran de commettre un meurtre, et Kenneth tenait beaucoup trop à son existence pour la mettre en péril.

Non, ni l'un ni l'autre n'aurait été capable d'éliminer quiconque. Pour cela, il faudrait une personne sachant tout ce qu'il y a à savoir sur la haine ou le désespoir.

Elle reposa le journal, un sourire aux lèvres. La police pouvait enquêter tant qu'elle voulait, elle ne déterrerait rien.

Entouré par les œuvres d'art érotiques de son bureau, Godfrey Hughes geignait et fulminait tour à tour. Dégoûté, il finit par balancer le *Tribune* sur le sofa avant de se mettre à faire les cent pas. Il les traînerait au tribunal – voilà ce qu'il ferait. Si l'on lisait entre les lignes, cette espèce de reporter à la manque était à deux doigts de l'accuser du meurtre de son propre père ! Lui ou Kenneth.

Les lois sur la diffamation n'existaient-elles pas pour empêcher ce genre de publications ? Il contacterait son avocat tout à l'heure pour obtenir son conseil...

D'un autre côté, intenter une action lui coûterait une fortune en frais de justice. Et ce n'était pas comme s'il pouvait se le permettre.

Il embrassa du regard ses œuvres bien-aimées et poussa un soupir, accablé. Peut-être n'irait-il pas au tribunal, finalement. Après tout, personne ne devait prendre ces allégations très au sérieux, si ? Et le journal reléguerait bientôt son père non regretté aux oubliettes, pour s'en prendre à quelqu'un d'autre.

Oui, mieux valait attendre que cela se tasse. Ce n'était pas comme s'il courait le moindre danger, se rassura-t-il. Et si la police commettait la bêtise de l'arrêter... Eh bien, il pourrait toujours les orienter dans la bonne direction si nécessaire. Même si tout le monde la bouclait par loyauté, personne ne lui reprocherait de cracher le morceau s'il n'avait d'autre choix.

Ce n'était pas comme si toute la famille n'avait pas deviné l'entière vérité dès l'apparition des premières étincelles dans la cabane de jardin...

En rentrant chez lui ce soir-là, Frank Loveday fut accueilli par l'odeur des saucisses cuites dans de la pâte, l'un de ses plats préférés. Il entendit aussi les deux femmes les plus importantes de sa vie en pleine conversation et suspendit son manteau dans l'entrée avant d'aller les rejoindre à la cuisine, un grand sourire aux lèvres.

Il lâcha le journal du soir sur la table et alla embrasser sa femme, qui égouttait les pommes de terre pour préparer la purée.

— Bonsoir, ma chérie, dit-il avant de se pencher vers sa fille. Pas trop trempée à patrouiller ?

Trudy secoua la tête. Elle ne les avait pas informés qu'elle travaillait de nouveau sur une affaire particulière avec le coroner, car elle savait à quel point ils s'inquiétaient pour elle.

— Le temps n'est pas si terrible quand on bouge sans arrêt, éluda-t-elle — après tout, elle accomplissait ses tâches habituelles une partie du temps. Comment va Bertha ? demanda-t-elle d'un ton taquin.

Son père baptisait ainsi tous les bus qu'il conduisait, et tous finissaient invariablement par lui déplaire d'une manière ou d'une autre.

— Elle boit de l'essence à tire-larigot, se plaignit-il sans surprise, mais son air amusé indiquait qu'il savait qu'elle se payait sa tête.

— Trudy, tu veux bien remuer la sauce, ma chérie ? lui demanda sa mère. Elle risque de faire des grumeaux pendant que je découpe les saucisses.

Trudy s'approcha de bonne grâce de la cuisinière et fit tourner la cuillère en bois dans la casserole pleine. Sa mère venait d'ouvrir la porte du four lorsque le téléphone sonna.

Ils l'avaient fait installer dans l'entrée tout juste un mois plus tôt, et c'était encore un petit événement que de l'entendre sonner. Lorsque Trudy leur avait fait savoir qu'elle entendait bien rester dans les forces de l'ordre après sa période probatoire, ses parents avaient en effet décidé que l'appareil s'imposerait de plus en plus comme une nécessité. Et puis, c'était toujours mieux que d'avoir à descendre chaque fois dans la rue pour appeler depuis une cabine — surtout sous la pluie !

— Je vais répondre, déclara Trudy en baissant le feu sous la sauce

bouillonnante avant de se précipiter dans l'entrée. Allô ?

Elle savait que les convenances voulaient qu'elle récite son numéro, mais elle n'avait pas encore eu le temps de s'en souvenir qu'une voix familière l'interrompit :

— Ah, me voici en veine, c'est elle en personne ! Je craignais d'avoir à amadouer votre père pour vous parler.

Le timbre effronté de Duncan Gillingham lui emplissait l'oreille.

— Vous n'y seriez jamais parvenu, rétorqua Trudy d'un ton acerbe.

Elle avait un compte à régler avec cet homme mais, alors qu'elle sentait la colère la gagner, elle se souvint que ses parents se trouvaient de l'autre côté de la porte ouverte et qu'elle ne pouvait donc s'autoriser une dispute téléphonique à cet instant.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur Gillingham ? se força-t-elle donc à demander poliment.

— Eh bien, pour commencer, vous pourriez accepter un deuxième rendez-vous pour un nouvel échange d'informations, répondit-il.

Trudy aurait juré l'entendre réprimer un rire. À l'évidence, il trouvait très amusant qu'elle se comporte de façon aussi guindée et protocolaire avec lui.

— Malheureusement, c'est hors de question, répliqua-t-elle.

Cette fois, elle laissa un grand sourire s'épanouir sur ses lèvres. Si cet insolent pensait la voir tomber deux fois de suite dans le même panneau, il en serait pour ses frais.

Duncan soupira. Il ignorait ce qui lui valait un tel accueil, mais il ne figurait clairement plus dans les petits papiers de la policière. Or, il avait absolument besoin du soutien de cette représentante de la loi en particulier.

Il changea d'approche.

— Oh ? Je pensais que nous formions une bonne équipe. Ne me dites pas que vous ne vous êtes pas servie de mon tuyau sur Kenneth Wilcox ?

— J'ai peur de ne pas pouvoir vous livrer d'informations confidentielles au téléphone, monsieur Gillingham, répondit Trudy sans cesser de sourire.

Contrecarrer chacune de ses tentatives se révélait des plus amusant.

— Ah, vous êtes donc bien retournée le voir ! en déduisit Duncan, et Trudy se rembrunit. Ne me dites pas qu'une fille aussi raisonnable et sensible que vous n'a rien perçu d'étrange chez lui, car je ne vous croirais pas. Je sais des choses à son sujet qui vous feraient cailler le sang – encore une bonne raison de nous revoir bientôt autour d'une tasse de thé.

Il attendit patiemment, mais n'obtint pour toute réponse qu'un silence éloquent.

— D'accord, d'accord, comme vous voudrez, soupira-t-il.

Il chercha une manière de retourner dans ses bonnes grâces. Il n'avait pas envie de recourir à cette extrémité, car il souhaitait la voir concentrer ses efforts sur le tueur de bébé, mais, comme le disait sa grand-mère, parfois nécessité fait loi.

— J'en déduis que vous ne voulez pas savoir pourquoi Thomas Hugues en

voulait à ce point à sa petite sœur ?

Il avait choisi sa victime au hasard.

Trudy se contracta.

— Vous faites allusion à Mary Everly ? demanda-t-elle prudemment.

— Oui, c'est bien cela – la veuve guillerette, confirma Duncan.

En réalité, il avait fait des recherches sur chaque membre de la famille Hughes dans l'unique but de trouver de nouveaux cadavres dans le placard de Kenneth. Ce faisant, il avait découvert toutes sortes de choses.

— Eh bien ? l'interrogea Trudy.

Duncan eut un sourire triomphant. Il n'était pas totalement sorti du jeu. Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle n'ait pas déniché l'existence du nouveau fiancé de Mary Everly. Les gens s'ouvraient souvent beaucoup plus librement aux reporters qu'à la flicaille, surtout lorsqu'on leur graissait la patte.

— Rencontrons-nous demain, et je vous le dirai, fit-il d'un ton enjôleur.

— Et pourquoi ne me le diriez-vous pas maintenant ?

— Sur une ligne publique ? Allons, agent Loveday, vous n'êtes tout de même pas aussi naïve.

— Très bien, répondit-elle en soupirant. Demain matin, à la première heure. Au même endroit. Vous m'offrirez le petit déjeuner, ajouta-t-elle avec insolence, et elle raccrocha avant qu'il puisse répliquer.

* * *

Ce fut en découvrant l'air inquisiteur de ses parents, une fois revenue dans la cuisine, qu'elle comprit que des explications s'imposaient.

En remarquant les joues rougies et l'œil qui frisait de sa fille, Barbara Loveday se sentit à la fois ravie et inquiète.

— Qui était à l'appareil, ma chérie ? demanda-t-elle.

— Oh ! personne, le travail, tenta Trudy sans grand espoir.

— Ça n'avait pas l'air d'être un coup de téléphone professionnel, insista Barbara en commençant à servir le repas.

— Pourtant, si.

Puis, sachant pertinemment que sa mère ne lâcherait pas l'affaire avant d'être pleinement satisfaite, Trudy soupira.

— C'est un journaliste, voilà tout. C'est celui qui écrit ces articles dans le *Tribune* sur le drame survenu à Headington. Je m'intéresse à l'affaire, et il essaie de me soutirer des informations.

Son père, qui était justement en train de lire le *Tribune*, se retourna en tapotant le gros titre du jour.

— C'est ce type-là ? demanda-t-il en désignant la signature de Duncan.

Trudy, qui n'avait pas pris connaissance de la dernière parution, se saisit du journal et commença à lire l'article. Ce faisant, elle sentit la colère l'envahir de nouveau.

Sous ce titre en gras (et tout à fait mensonger) figurait le nom de Duncan Gillingham, ainsi qu'un méli-mélo d'hypothèses et de sous-entendus incitant le lecteur à lire entre les lignes pour en déduire que le gendre de Thomas Hughes allait probablement passer un sale quart d'heure entre les mains de la police. Et le reporter ne visait pas l'ex-mari de Caroline Benham.

— Quel empaffé ! s'exclama Trudy, outrée.

À quel jeu jouait-il ?

— Trudy ! la rabroua sa mère. Surveille ton langage !

Trudy déglutit.

— Pardon, maman, marmonna-t-elle. Mais, honnêtement, il me fait bouillir, parfois. Si l'inspecteur Jennings lit ceci, il va me tomber dessus pour me demander des comptes, et je ne saurai pas lui expliquer ce qui se passe !

— Tu sembles bien connaître ce reporter, commenta son père avec un drôle d'air.

— Non, s'écria aussitôt Trudy. Qu'est-ce qui te fait dire ça ? ajouta-t-elle, consciente des regards entendus qu'échangeaient ses parents.

— Eh bien, les inconnus ne te portent habituellement pas sur les nerfs comme paraît le faire ce Duncan Gillingham, expliqua Frank Loveday avec un sourire narquois.

— Je ne l'ai rencontré qu'une seule fois. Enfin, deux, techniquement, se corrigea-t-elle à contrecœur.

— À quoi ressemble-t-il ? s'empressa de demander Barbara, tout en tendant distraitement la main vers la bouteille de sauce brune pour en agrémenter ses saucisses.

Trudy haussa les épaules.

— À n'importe quel reporter, j'imagine, affirma-t-elle nonchalamment – comme si elle en connaissait à la pelle ! Il est bien trop sûr de lui, et semble déterminé à se mettre dans mes pattes.

— Ah. Et quel âge a-t-il ? s'enquit Barbara d'un air détaché.

— Je ne sais pas. Vingt-cinq ou vingt-six ans, peut-être.

— Il est bel homme ? insista sa mère.

Cette fois, Trudy lui jeta un regard lourd de sens.

— Je n'ai pas fait attention, déclara-t-elle platement en tâchant d'ignorer l'image de ce beau brun aux yeux verts si fascinants.

— Mmmh, fit Barbara pensivement.

Son père eut la jugeote de se replier derrière son journal.

Trudy venait de s'emparer de la casserole de sauce pour en verser sur sa purée lorsque sa mère reprit :

— Et si tu l'invitais pour le thé, un de ces jours ?

— Maman ! gémit Trudy.

30

Le lendemain, Duncan se présenta au café de bon matin, impatient de revoir Trudy Loveday. Il se demanda si elle retirerait sa casquette cette fois et si elle porterait le même parfum aux senteurs d'agrumes.

Avant de s'endormir la veille au soir, il s'était interrogé sur la façon de procéder, et notamment s'il devait l'inviter à sortir. Un vrai rendez-vous, sans ce côté professionnel pour gâcher l'ambiance. Force lui était de constater que quelque chose en elle le titillait de façon très agréable. Elle était décidément surprenante. L'innocence incarnée, mais une flic. Une beauté naturelle qui semblait sincèrement s'ignorer. Un tantinet soupe au lait, avec un côté pudibond qui lui donnait envie de la secouer un peu.

Bien sûr, il devrait veiller à ne pas l'emmener dans un lieu que les amies de Glenda étaient susceptibles de fréquenter, mais...

Son agréable rêverie s'interrompit brusquement quand Trudy franchit la porte – aussitôt suivie par un homme plus âgé. Duncan mit quelques secondes à se rappeler où il l'avait déjà vu : durant l'enquête judiciaire concernant la mort de Thomas Hughes. Un instant plus tard, sa formidable mémoire fit resurgir son nom.

— Agent Loveday, docteur Ryder, merci d'avoir accepté de me rencontrer, déclara-t-il d'un ton cérémonieux en se levant de sa chaise pour leur serrer la main – il avait volontairement choisi la table la plus éloignée de la baie vitrée.

Il ne laissa rien transparaître de son dépit ou de son déplaisir à voir Trudy accompagnée.

Clement hocha la tête en le dévisageant avec curiosité.

Lorsque Trudy s'était présentée à son bureau pour lui annoncer qu'ils devaient se rendre quelque part avant d'aller interroger Angela Calver (dont elle avait remonté la trace jusqu'à son lieu de travail, un magasin de disques sur Little Clarendon Street), il s'était laissé convaincre. Et lorsqu'elle lui avait parlé du coup de téléphone de Duncan Gillingham reçu chez elle la veille au soir, il avait même fait montre d'impatience.

Il comptait de toute façon rencontrer ce jeune homme aussitôt que possible, et n'aurait ainsi même pas à se chercher d'excuses.

Trudy, qui avait scruté Duncan depuis l'instant où elle avait pénétré dans le café, fut certaine de percevoir une lueur de colère et de déception dans ses prunelles à son arrivée, et éprouva une malveillance toute féminine à l'idée de lui avoir mis des bâtons dans les roues.

À son réveil, ce matin-là, elle n'avait pas voulu mentir de nouveau à son ami et mentor. Par ailleurs, il lui semblait qu'elle commettrait une erreur en revoyant le journaliste seule. Elle avait agi par pur instinct. Un instinct qu'elle ne parvenait pas à expliquer, mais qui lui assurait que cet homme représentait un danger pour elle.

— Nous aurions difficilement pu décliner une invitation aussi aimable, répliqua Clement avec un sourire protocolaire en prenant place à la table. Après tout, rares sont les journalistes prêts à partager le fruit de leurs recherches, ajouta-t-il avec douceur, conscient du regard perçant du jeune homme. Et si nous prenions un petit déjeuner complet ? dit-il platement après un rapide coup d'œil à la carte.

— Juste des toasts et des œufs brouillés pour moi, s'empressa de répondre Trudy.

— Oui, pourquoi pas ? répliqua Duncan en soutenant le regard du coroner. Ça semble adapté à une journée d'hiver aussi froide et humide.

La même serveuse qu'à leur rendez-vous précédent s'approcha pour prendre la commande, laissant une nouvelle fois son regard s'appesantir sur le reporter. Tous trois s'en rendirent compte. Trudy pinça les lèvres, Clement tressaillit légèrement et Duncan soupira à peine.

— Alors, que savez-vous de la dispute entre Thomas Hughes et sa sœur ? s'enquit Trudy sans tergiverser.

Duncan, comprenant qu'il devait mettre en suspens son ambition de faire de cette réunion un rendez-vous personnel et amical, changea son fusil d'épaule.

— Apparemment, il n'aimait pas l'homme que sa sœur a choisi pour se remarier. Vous saviez qu'elle était veuve depuis un certain nombre d'années ?

Trudy acquiesça, griffonnant quelques notes dans son carnet.

— Eh bien, l'année dernière, elle a renoué avec un vieil ami, un certain capitaine Rupert Burrows. Un grade purement honorifique, puisqu'il n'est plus dans l'armée. Mary et son premier époux fréquentaient les mêmes cercles que lui quand ils étudiaient à Oxford. Bref, une fois veuve, Mary est rentrée au pays après plusieurs années d'expatriation, elle a retrouvé ce Burrows et ils se sont mis ensemble. Je crois qu'ils sont officieusement fiancés.

— Pourquoi officieusement ? s'étonna Clement.

— C'est le problème, répondit Duncan. Apparemment, le frère de Mary n'était pas favorable à cette union.

— Pourquoi pas ? demanda Trudy. Qu'est-ce qui cloche chez ce Burrows ?

— Eh bien, rien d'évident, dit Duncan avant d'interrompre la conversation et de se renverser dans sa chaise quand la serveuse vint déposer

deux assiettes sur la table.

Trudy remarqua qu'elle servit d'abord Duncan – naturellement – puis Clement.

Elle-même dut patienter une minute supplémentaire avant d'obtenir son petit déjeuner.

Lorsque la serveuse les laissa enfin seuls, Duncan reprit où il en était resté.

— Oh ! il est plus jeune que sa promise de quelques années, mais pas de quoi tiquer non plus. Et il est plutôt bel homme – vous voyez, ce genre de types blonds aux yeux bleus qui semblent avoir les faveurs de ces dames, précisa-t-il avec un sourire, tout en coupant une tranche de bacon.

— Et c'est pour cela que Thomas ne l'aimait pas ? demanda Trudy d'un ton sceptique.

— Oh ! non. Pas uniquement. J'ai interrogé quelques personnes bien informées, et il semblerait que le capitaine Burrows ne se soit pour ainsi dire pas couvert de gloire durant

la guerre.

Clement attaqua un rognon et un demi-champignon en haussant légèrement les épaules.

— Comme beaucoup de monde. J'en déduis que Burrows a dû faire quelque chose de particulier pour que Hughes en ait à ce point après lui ?

Duncan hocha la tête. Cet homme n'était pas né de la dernière pluie, songea-t-il. Dorénavant, il allait devoir surveiller le Dr Ryder de très près.

— Oh ! oui. Il aurait pris une mauvaise décision sous la pression. Certains de ses hommes sont morts, alors qu'ils auraient pu être épargnés.

— De quoi lui valoir la cour martiale ? demanda Clement d'un ton brusque.

— Non, pas à ce point. Il n'est pas question de lâcheté. Plutôt d'une erreur de jugement ou d'un manque de compétences, à mon avis. Il n'est pas toujours facile de découvrir la vérité, avec l'armée, précisa-t-il avec une grimace ironique. Disons seulement qu'il a été mis au placard et a fini sa carrière dans un bureau pour ne plus nuire à personne.

Trudy compulsa rapidement ses notes précédentes. Oui, c'était bien ce qu'il lui semblait.

— En effectuant mes recherches sur Thomas Hughes, j'ai découvert qu'il avait travaillé pour le ministère de la Guerre à Londres, dit-elle. J'imagine qu'il n'a dû avoir aucun mal à déterrer le scandale en cherchant à en savoir plus sur le petit ami de sa sœur. Ou il a pu avoir vent de l'histoire à l'époque, et il se sera souvenu du nom quand Mary lui en a parlé.

— Quoi qu'il en soit, il était fermement opposé à ce mariage, affirma Duncan. C'est fou tout ce que les voisins peuvent savoir et vouloir partager.

Telle était donc la nature de cette fameuse dispute entre le frère et la sœur, songea Trudy en se tournant vers Clement.

— A-t-il beaucoup d'argent ? demanda-t-elle alors.

— Vous êtes une fille brillante, la complimenta Duncan. Et vous mettez le doigt dessus. Il vit sur sa pension et quelques maigres économies. C'est Mrs Everly qui a les plus gros revenus, grâce à l'assurance-vie de son défunt mari.

Tous trois prirent un moment pour digérer ces informations.

— Mais Thomas n'avait aucun moyen de l'empêcher d'épouser ce capitaine Burrows, n'est-ce pas ? fit remarquer Trudy fort rationnellement. Enfin, légalement, rien ne s'y opposait, si ? Ce n'est pas comme si ce capitaine était déjà marié et ne pouvait pas divorcer parce qu'il est catholique, ou quelque chose de ce genre ?

Duncan marqua une pause, une tomate plantée sur sa fourchette juste devant ses lèvres.

— Oh non, rien de si romantique, la taquina-t-il.

Trudy lui retourna un regard furibond.

— Donc, même si Mr Hughes s'y opposait, il ne pouvait pas vraiment l'empêcher s'ils étaient déterminés à aller de l'avant ?

— Pas en apparence, en tout cas, devina Clement. Mais d'après tout ce que nous avons pu apprendre jusqu'à présent, j'ai le sentiment que Thomas Hughes aimait que les choses se déroulent à sa manière. Et qu'il avait la sale habitude d'obtenir gain de cause.

Trudy hocha la tête.

— Oui, mais j'ai eu la même impression avec Mrs Everly : qu'elle aussi aimait que ça tourne à sa façon, précisa-t-elle quand les deux hommes la dévisagèrent d'un air interrogateur. Et je ne crois pas qu'elle se serait laissée marcher sur les pieds par son frère.

— Vous pensez qu'elle pourrait l'avoir tué pour s'assurer qu'il ne s'en mêle plus ? demanda Clement, surpris.

— Non, absolument pas. Tout ce que je dis, c'est qu'elle épousera qui elle voudra, avec ou sans l'accord de sa famille. Elle m'a paru être une femme sûre d'elle et résolue.

— Je suis d'accord, déclara joyeusement Duncan. Et puis, je me suis toujours dit que ce crime avait été commis par un homme.

— Ah oui ? fit Trudy. Et à en juger par l'article d'hier soir, vous avez l'air de cibler Godfrey ou Kenneth Wilcox.

Clement, qui avait lui aussi lu l'article, considéra Duncan Gillingham d'un air pensif.

— Vous paraissez avoir quelqu'un dans votre viseur, observa-t-il.

Duncan sentit qu'il se crispait d'inquiétude et dut se forcer à sourire pour retrouver l'air détendu. Il était de plus en plus manifeste qu'il n'arriverait pas à manipuler ce vieux singe.

— Je pense simplement que nous ne savons pas tout ce qui se trame au sein de cette famille. Alors, qu'allez-vous faire ensuite ?

Il saisit sa tasse de thé et les observa d'un air candide.

— Comme si nous allions vous le révéler, rétorqua Trudy.

Duncan sembla confus.

— Oh ! allons ! J'ai fait ma part : je vous ai mâché le travail en vous tuyautant sur le capitaine Burrows et la petite sœur. Soyez bonne joueuse !

Trudy finit ses œufs avant de repousser son assiette.

— Je suis officier de police, monsieur Gillingham, déclara-t-elle avec morgue. Je n'ai pas à être bonne joueuse.

Une chute parfaite, songea Clement. Dommage qu'il n'ait pas encore achevé son déjeuner, la contraignant ainsi de rester à sa place.

Avisant les yeux rieurs de Duncan, le coroner comprit que la repartie ne l'avait pas laissé indifférent, et quelque chose dans la suffisance du journaliste le piqua au vif. Il n'aimait pas la façon dont il traitait Trudy – la taquinant, la complimentant, flirtant avec elle. Se rappelant à quel point Sir Basil semblait convaincu que cet homme ne souhaitait épouser Glenda Fletcher que pour assouvir son ambition, Clement ne put s'empêcher de se demander s'il en faisait autant avec Trudy.

Après tout, il était évident (au moins à ses yeux) que ce jeune homme impudent et effronté avait son propre objectif en tête et qu'il était prêt à tout pour l'atteindre, y compris à piétiner les autres. Clement ne voulait pas que la carrière de Trudy en pâtisse, alors que tant d'obstacles se dressaient déjà sur sa route.

Il enfonça une tranche de pain grillé dans son œuf au plat et demanda d'un ton désinvolte :

— Alors, que pensez-vous de votre fiancée de votre dernier scoop ?

31

Tandis que Clement descendait lentement St Giles Street en quête d'une place de stationnement, il veillait à ne pas observer sa partenaire de trop près.

Elle n'avait pas ouvert la bouche depuis qu'elle était montée en voiture et n'était manifestement pas d'humeur à bavarder.

Il soupira, se sentant un peu coupable – cela ne lui arrivait pas souvent, et il n'aimait pas passer pour le méchant. Il se doutait que Trudy ignorait tout des fiançailles de Duncan Gillingham, ce qui ne lui avait laissé d'autre choix que de l'en aviser ; mais il se demandait avec gêne s'il ne s'était pas montré trop brutal. Il finit par trouver une place et lâcha :

— Je suis désolé.

Des mots qu'il prononçait si peu souvent que nombre de ses amis ne les avaient sans doute jamais entendus sortir de sa bouche.

Trudy, qui regardait dehors en fronçant les sourcils, se retourna vers lui avec stupéfaction.

— Pour quoi ?

— D'avoir laissé échapper ça comme ça, répondit Clement. Au sujet des fiançailles de Mr Gillingham avec la fille de Sir Basil. J'ai bien vu que cela vous avait contrariée.

— Pas du tout, prétendit Trudy, effarée de constater que le Dr Ryder l'avait percée à jour si facilement. Pourquoi serais-je contrariée ? Je viens tout juste de le rencontrer.

En vérité, les paroles du coroner l'avaient sonnée, la laissant sans voix quelques instants. Et lorsqu'elle s'était tournée vers Duncan pour étudier sa réaction, son air furieux et gêné lui avait donné la nausée.

Ce qui était absurde : après tout, quelle importance ? Pourquoi lui aurait-il parlé de Glenda Fletcher ?

— C'est juste un informateur, docteur Ryder, affirma-t-elle d'un ton ferme.

Et à compter de ce jour, elle s'assurerait de ne jamais l'oublier.

— Ah, d'accord, dans ce cas tout va bien, répondit Clement d'une voix faible.

La dernière fois qu'il avait eu affaire aux émotions d'une jeune femme

remontait au jour où sa propre fille, Julia, avait eu le cœur brisé par un ingénieur en téléphonie, peu avant son départ pour l'université. Et si ses souvenirs étaient bons, il n'avait pas non plus été d'une grande utilité à l'époque !

— Bien, allons voir ce que cette Angela Calver peut nous apprendre, ajouta-t-il, soulagé.

Tandis qu'ils descendaient de voiture pour poursuivre sur Little Clarendon Street, aucun d'eux ne vit Duncan Gillingham se garer au bord d'un trottoir pour les observer.

Si le reporter en croyait le ton guindé de la conversation au café après que ce vieux grigou eut vendu la mèche au sujet de Glenda, les deux enquêteurs s'apprêtaient à rendre visite à un témoin capital. Aussi voulait-il découvrir qui, pour savoir s'il aurait quelque chose à en tirer.

Il fut plutôt surpris de les voir entrer chez un marchand de disques, mais il s'installa pour guetter leur sortie.

Angela Calver était l'une des deux femmes du magasin, une belle brune élancée dont le regard gris était terni par une dureté et un cynisme manifestes. Clement lui donnait vingt-trois ou vingt-quatre ans, plus qu'à l'autre vendeuse, une adolescente qui semblait aux anges d'avoir décroché son premier boulot dans un endroit pareil. Trudy, elle, devina aussitôt que la plus jeune devait passer davantage de temps à écouter les dernières nouveautés qu'à travailler réellement.

Elle ne fut donc pas surprise de se voir abordée par Angela, qui lui confirma son nom avec méfiance.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle en dévisageant la policière d'un air nerveux.

— Oh ! rien de grave, mademoiselle Calver, la rassura aussitôt Trudy. Nous menons juste une enquête de routine. Pouvez-vous me confirmer que vous avez bien travaillé pour un dénommé Kenneth Wilcox ?

La vendeuse parut blêmir en entendant ce nom, puis elle décocha un coup d'œil acéré à Clement. Elle jeta ensuite un regard alentour mais, à l'exception d'un groupe de garçons dans le fond, qui passaient bruyamment en revue les albums les plus récents, l'endroit était désert.

— Oui, dit-elle laconiquement.

— Puis-je vous demander la raison de votre départ ? poursuivit Trudy. Un poste de vendeuse ne semble pas être une grande avancée par rapport à votre emploi de secrétaire.

Encore contrariée de savoir que Duncan Gillingham s'était servi d'elle, elle était trop en colère pour prendre des pincettes avec Angela. Elle désirait des réponses simples et directes à ses questions qui l'étaient tout autant, et elle les obtiendrait.

Leur témoin dut flairer son humeur intransigeante, car elle s'avoua

aussitôt vaincue.

— Je suis partie parce que je me sentais mal à l'aise là-bas.

Trudy hocha la tête.

— Sa secrétaire actuelle a laissé entendre que Mr Wilcox avait la vilaine habitude de nouer des rapports, disons très... cordiaux, avec son personnel féminin ?

Angela rougit violemment.

— Je suis bien placée pour le savoir. Il se prend pour une espèce de Casanova, vous voyez le genre ? Sous prétexte qu'il a un peu d'argent et qu'il est plutôt bel homme, il s' imagine qu'il peut...

Elle s'interrompt brutalement et haussa les épaules.

Quelque chose dans sa colère poussa Trudy à s'interroger sur la nature du problème. Angela avait-elle trouvé les avances de Kenneth Wilcox importunes et avait-elle démissionné pour fuir ce harcèlement ? Ou les avait-elle acceptées de bonne grâce – en plus d'autre chose – avant de se mettre en colère lorsque l'intérêt de son employeur s'était tari ? Cela l'aurait alors certainement blessée dans son orgueil, rendant son témoignage suspect.

Trudy se dit finalement que cela n'avait guère d'importance. À moins que son beau-père n'ait eu connaissance des agissements de Kenneth, c'était hors de propos. Elle eut alors un sourire aimable.

— Pensez-vous que la pauvre femme de cet homme ait été au courant de ses aventures ?

Angela lui retourna une moue amère.

— Si oui, elle faisait semblant de ne rien voir. Mais je pense qu'elle le savait.

— Vous parlait-il parfois de son beau-père ?

— Seulement pour s'en plaindre.

— Avait-il des griefs en particulier ?

— Non. Enfin, c'était souvent des questions d'argent, se ravisa-t-elle en fronçant les sourcils. Il voulait voir Kenneth investir dans l'une ou l'autre de ses affaires, mais Kenneth n'en avait pas envie. Ce qui ne me surprend pas : il avait d'autres *dépenses* à assumer, ajouta-t-elle d'un ton si mauvais que Clement en fut choqué.

Trudy se crispa, elle aussi, tel un chien de chasse repérant un faisan abattu.

— Ah ? Quel genre de dépenses ?

Angela pâlit un peu et haussa les épaules, battant clairement en retraite.

— Je ne sais pas. Laissez tomber, faites comme si je n'avais rien dit, marmonna-t-elle avec gêne.

— S'il vous plaît, mademoiselle Calver, dois-je vous rappeler qu'il s'agit d'une enquête de police ? insista Trudy d'une voix sévère. Il est de votre devoir de citoyenne de nous aider dans nos recherches. À présent, que signifiait au juste cette remarque ?

Angela lança un nouveau regard alentour avant de se pencher vers elle en

baissant la voix.

— Je sais qu'il a dû payer pour qu'une pauvre gosse se fasse... avorter.
Elle prononça ce dernier mot dans un murmure.

Trudy prit une grande inspiration.

— Savez-vous qui ?

— Honnêtement, non, je l'ignore. Mais je pense qu'il s'agit de sa secrétaire précédente – ou d'une autre fille qui travaillait dans le magasin. Il y a eu des rumeurs, mais personne ne voulait... vous voyez... en parler ouvertement. À ce que je sais, la pauvre ne voulait pas en arriver là, mais ce salo... mais Mr Wilcox l'a forcée à le faire. Il lui a dit qu'il nierait tout et qu'il ferait savoir qu'elle... vous savez, qu'elle ne valait pas mieux qu'une... enfin bref, vous avez compris. Et qu'elle ne retrouverait jamais plus de travail, car il refuserait de lui écrire une lettre de recommandation, ce genre de menaces, vous voyez. Il paraît qu'elle a fini par céder, mais qu'elle ne s'en est jamais remise.

— La pauvre, hoqueta Trudy. Vous êtes sûre de ne pas savoir de qui il s'agit ?

— Certaine.

Clement songea non sans cynisme que le ton d'Angela recelait une pointe de ressentiment.

— Mais je crois qu'elle a un nom de fleur : genre Violette ou Rose, ou quelque chose comme ça, reprit Angela.

Trudy réfléchissait à toute allure. Si Thomas Hughes avait découvert cette sinistre histoire et confronté Kenneth à ce sujet, ils tenaient peut-être enfin un mobile digne de ce nom. Alice aurait pu demander le divorce et obtenir la garde des enfants si elle l'avait appris. Le gendre aurait été chassé de la maison, sa réputation ruinée – il serait devenu un véritable paria, et la clientèle aurait sans doute déserté son magasin. Une perspective susceptible de pousser un homme à passer à l'acte.

Se pouvait-il que Duncan ait deviné juste depuis le début ?

— Je vois. Eh bien, merci pour votre aide, mademoiselle Calver, lui lança Trudy d'un ton sec.

Angela parut à la fois surprise et un peu chagrinée de se voir si brusquement congédiée.

Clement estimait que, si on lui en avait laissé l'occasion, la demoiselle aurait volontiers sali encore plus l'image de son ancien patron, mais il partageait l'avis de Trudy : ils en avaient appris plus qu'assez pour avancer.

De retour dans la Rover, le coroner enfourna une nouvelle pastille de menthe dans sa bouche avant de déclarer :

— Je pense que nous devrions retourner voir Alice, pas vous ?

Trudy lui lança un coup d'œil interrogateur.

— Alice ? Pas Kenneth ?

Clement haussa les épaules.

— Ça ne me paraît pas utile, il se contentera de nier. Et même si on insistait, il pourrait toujours prétendre avoir eu une aventure avec Angela et affirmer qu'elle cherchait à ternir sa réputation par pure amertume. Une femme blessée, et tout le tintouin. Non, je sais d'expérience que les épouses en savent souvent plus sur leur mari que ceux-ci ne l'imaginent.

Trudy hocha lentement la tête.

— Et si on y réfléchit bien, Alice avait presque autant à perdre que Kenneth en cas de scandale, renchérit-elle. Elle ne serait pas la première à tolérer les égarements de son conjoint tant que celui-ci reste discret. Ou à avoir à réparer les pots cassés dans le cas contraire.

Clement grommela son assentiment avant de démarrer et de se glisser dans la circulation.

À ce moment, Duncan descendit de voiture pour se diriger vers la boutique de disques.

Caroline Benham regarda sa sœur s'affaïsser sur son siège et fronça légèrement les sourcils. Surprise qu'Alice l'appelle et lui demande de la rejoindre à Headington pour déjeuner, elle avait d'abord rechigné à demander à son patron de lui accorder la demi-heure supplémentaire pour répondre à cette invitation, mais elle ne regrettait pas de l'avoir fait. Alice semblait avoir pris dix ans en dix jours ; quelque chose la minait manifestement.

— Tu as une sale tête, déclara Caroline avec son manque de délicatesse habituel.

— Oh ! Caro, c'est ce fichu journal ! lâcha Alice. Tu as lu la nouvelle attaque à notre rencontre ? Ils accusent carrément Godfrey ou Kenneth d'avoir tué papa !

Elle fixa sur sa sœur ses grands yeux indignés et inquiets.

— Et alors ? Tu penses que l'un d'eux est coupable ? répliqua Caroline sans ménagement.

Le visage de sa sœur se tordit de stupéfaction. Caroline n'avait jamais supporté la dévotion servile qu'entretenait Alice pour les conventions, mais elle était curieuse de savoir ce que son aînée pensait de l'affaire. Car, malgré tout, Alice avait la tête bien faite. Quand elle décidait de s'en servir.

— Caroline, ne commence pas, geignit-elle. Tu es insupportable quand tu es de cette humeur.

— Quelle humeur ? voulut savoir sa cadette, qui ignorait sincèrement ce que cette remarque signifiait.

— Tu sais... quand tu racontes des horreurs. J'ai toujours dit que tu faisais ça pour te rendre intéressante.

— Oh ! c'est mon honnêteté qui te dérange ?

Puis, voyant sa sœur grimacer, Caroline soupira et se radoucît.

— D'accord, d'accord, je vais faire un effort et continuer de prétendre que tout va bien, promit-elle.

Alice se passa la main sur le front en se demandant un peu tard ce qui avait pu la pousser à la contacter pour obtenir aide et soutien. Elle aurait dû se douter que cela se passerait ainsi. Sauf que la matinée lui avait paru interminable, que la maison était trop calme avec les enfants à l'école et

Kenneth au travail, et que ses nerfs étaient plus tendus que des cordes de piano en plein accordage. Elle serait devenue folle si elle n'avait trouvé personne à qui parler.

Et Kenneth faisait une bien piètre table d'harmonie. La veille au soir, il avait simplement lu le journal dans un silence sinistre et, quand elle s'était offusquée de le voir maltraité de la sorte, il lui avait juste conseillé de laisser courir. De *laisser courir* ! Comme si cela suffisait pour que tout disparaisse !

— J'imagine que Godfrey doit être en panique à l'heure actuelle, ne put s'empêcher de commenter Caroline en se fendant d'un sourire qui aurait fait pâlir d'envie le chat du Cheshire.

Alice eut presque envie de sourire à son tour.

Puis elle secoua la tête, n'ayant aucunement l'intention de s'autoriser à se sentir mieux.

— Oh ! Godfrey, déclara-t-elle avec insouciance, chassant l'image de son frère d'un geste vague de la main. Ce n'est pas lui qui m'inquiète, mais Kenneth. Je sais que cela ne l'affecte pas, mais les voisins commencent à jaser. Et ça risque de nuire à ses affaires. Crois-moi, les clients vont bientôt cesser de se rendre au magasin. Tu sais ce qu'on dit : « Il n'y a pas de fumée sans feu », et tout ça. Tôt ou tard, ce fichu reporter aura convaincu tout le monde qu'il s'est passé quelque chose de... mal...

ce soir-là.

Caroline ouvrit la bouche pour répondre « Eh bien, n'est-ce pas le cas ? », mais – dans un rare accès de compassion – elle s'abstint d'enfoncer une porte ouverte, et épia sa sœur tel un merle curieux. Était-il possible qu'Alice n'ait *réellement* aucune idée de ce qui s'était passé la nuit où le monstre avait eu ce qu'il méritait ?

À la réflexion, elle estima que c'était tout à fait envisageable. Après tout, Alice semblait ignorer que son mari était un véritable coureur de jupons, et ce presque depuis leur lune de miel. Caroline ne comprenait même pas comment sa sœur pouvait être aussi aveugle. Tout le monde dans la famille le savait et, à une ou deux reprises, ce tombeur de Kenneth avait joué un jeu plus que dangereux.

D'un autre côté, Caroline songea qu'Alice faisait peut-être semblant de rien. Sa sœur aînée avait toujours eu cette faculté de ne voir que ce qu'elle voulait voir en faisant fi du reste. Comme l'enfer qu'avait traversé leur mère, par exemple.

— J'envisage de vendre la maison et de déménager, annonça brusquement Alice, interrompant les pensées amères de sa cadette, qui la scruta avec davantage d'attention.

— Qu'en pense Kenneth ?

— Oh ! je ne lui en ai pas encore parlé.

Caroline fut stupéfiée par cette réponse. Constatant son étonnement, sa sœur ajouta avec humeur :

— Eh bien, je ne vois pas ce qui s'y opposerait. La maison est à moi, à

mon nom. Je peux la vendre si je le désire.

Caroline, si surprise qu'elle fût par cet accès d'indépendance chez le paillasson qu'était habituellement Alice, partageait tout à fait son avis.

— Et où envisages-tu d'aller ? s'enquit-elle par curiosité. Tu penses rester dans le coin ou... ?

— Oh ! non, l'interrompt Alice. J'aimerais découvrir un tout autre endroit. Peut-être le Dorset, ou le Devon. J'ai toujours aimé le Sud-Ouest. Depuis qu'on allait à Torquay pour les vacances, quand on était petits. Tu te rappelles ?

Caroline s'en souvenait. Toutefois, comme l'évocation de cette époque lointaine faisait resurgir des images de leur mère encore en bonne santé, elle s'empêchait d'y repenser.

— À propos de vacances, j'ai croisé Joan avant-hier, annonça Caroline pour changer de sujet. Ils partent en Amérique après-demain. J'espère que tout se passera bien pour eux, ajouta-t-elle d'un air pensif.

Une ombre d'angoisse parcourut fugacement le visage d'Alice quand soudain la sonnette retentit.

— Mince alors, qui ça peut bien être ? grommela-t-elle en se levant pour quitter la pièce.

Quelques instants plus tard, Caroline entendit de nouvelles voix et redressa la tête comme la porte du salon se rouvrait sur sa sœur et ses visiteurs.

La première chose qu'elle remarqua fut le visage livide d'Alice et son air effrayé. Puis le Dr Clement Ryder et la jolie policière qu'elle avait rencontrée apparurent, et Alice déclara nerveusement :

— Je pense que vous connaissez déjà ma sœur, Caroline, docteur Ryder et... euh...

— Je suis l'agent Loveday, madame Wilcox, compléta Trudy avec un sourire. Oui, nous nous connaissons. Bonjour, madame Benham.

Caroline hocha la tête avant de se tourner vers sa sœur. Préférait-elle qu'elle s'en aille ? La lueur implorante dans les prunelles d'Alice lui fit toutefois comprendre que son aînée avait encore besoin d'elle.

— Désirez-vous une tasse de thé ? proposa Alice, qui fut de toute évidence soulagée de voir Clement et Trudy accepter.

Elle se précipita alors dans la cuisine, laissant Caroline seule avec les nouveaux venus.

— Eh bien, ne restez pas plantés là, leur lança la fille Hughes. Asseyez-vous donc. Vous enquêtez encore sur la mort de notre père ?

— J'ai bien peur que oui, répondit Trudy. Et plus nous nous y intéressons de près, plus nos découvertes nous inquiètent.

Avant d'arriver chez les Wilcox, Clement et elle s'étaient mis d'accord pour la laisser prendre les rênes, mais le coroner devait intervenir s'il entendait ou voyait quelque chose nécessitant d'être clarifié. Ils ne s'étaient toutefois pas attendus à trouver deux sœurs pour le prix d'une, ce qui ne

perturba pas Trudy. Caroline Benham avait un côté brusque et provocant qui pourrait jouer en leur faveur. La policière avait déjà rencontré des gens comme elle, des gens qui semblaient dépourvus de tout sens de la discrétion ou de la dissimulation. Ils disaient simplement ce qui leur passait par la tête, ce qui pouvait s'avérer atrocement gênant dans certaines situations, mais se révélait providentiel dans le cadre d'une enquête.

— Oh ? Comme quoi ? s'enquit couragement Caroline.

— Eh bien, par exemple, que Mr Hughes semblait être à couteaux tirés avec tous les invités au feu d'artifice, répondit Trudy. Nous connaissons bien sûr vos griefs à son encontre, puisque vous avez eu la gentillesse de nous en parler, mais nous disposons désormais de bonnes raisons de croire qu'il s'était querellé ou brouillé avec presque tous les autres – à l'exception peut-être de ses petits-enfants.

— Concernant les adultes, j'aurais pu vous le dire moi-même, répliqua Caroline d'un ton cinglant. Quant à mes neveux et nièces, n'allez pas imaginer qu'il était en bons termes avec eux, ce n'était sans doute pas le cas. Pas avec les plus grands en tout cas. Ne vous y trompez pas : personne ne l'aimait.

— *Caroline !* s'écria Alice, qui venait d'arriver avec un plateau à thé qu'elle déposa sur la table basse devant le sofa. Je peux vous assurer, euh, madame l'agent, que mes enfants étaient en bons termes avec leur grand-père !

Elle darda sur sa sœur un regard furieux, puis sourit et se transforma en parfaite femme d'intérieur. En quelques instants, le sucre et le lait furent ajoutés, les tasses remplies et distribuées.

Quand elle finit par s'asseoir, Alice soupira discrètement.

— J'étais justement en train d'expliquer à Caroline combien les articles du *Tribune* ont pu me contrarier, reprit-elle en guise d'ouverture. Je me demandais même si Kenneth et moi ne devrions pas porter plainte. Cet ignoble Mr Gillingham nous accuse ni plus ni moins de... eh bien, je ne sais pas ce qu'il nous reproche exactement. Pensez-vous que nous pourrions l'attaquer pour diffamation, docteur Ryder ?

— Oh ! je ne suis pas avocat, répondit l'intéressé avec un sourire réservé. Mais j'imagine que le journal engage des juristes pour s'assurer que rien de ce qui est publié n'est passible de poursuites.

Alice soupira rageusement.

— Oui, sans doute. Ce ne sont que sous-entendus narquois ou remarques perfides, qui tournent lâchement autour du pot. Ce n'est pas fair-play, car ça laisse entendre que nous sommes tous soupçonnés d'avoir commis un crime épouvantable. Comme je l'expliquais à Caroline, les voisins commencent à jaser.

— Oui, nous avons dû interroger votre époux à plusieurs reprises, déclara Trudy.

Elle remarqua le soubresaut nerveux d'Alice, qui manqua renverser du thé

dans sa soucoupe.

— Ah ? Kenneth ne m'en a rien dit, fit-elle d'une voix chevrotante.

Caroline pouffa.

— Tu m'étonnes, marmonna-t-elle.

Tous les regards convergèrent alors vers elle. Elle soutint d'abord celui, implorant, de sa sœur, puis ajouta sans grande conviction :

— Il est du genre taiseux.

Trudy aurait juré qu'elle avait autre chose en tête, et était prête à parier une bonne partie de son salaire que les affaires extra-conjugales de son beau-frère n'étaient pas un mystère pour Caroline. Le reste de la famille avait-il également connaissance de ses frasques ?

— Votre père s'entendait-il bien avec Kenneth ? demanda Trudy.

— Oh ! oui, répondit Alice.

— Arrête un peu, ne put s'empêcher de lancer la cadette, exaspérée par l'hypocrisie de sa sœur. Il se disputait avec tout le monde, et ton Kenneth ne faisait pas exception. Il traitait Godfrey comme une traînée de boue sous sa chaussure et il me détestait presque autant que je le détestais. Le seul qui, pendant longtemps, a trouvé grâce à ses yeux était Matthew, mais ces derniers temps...

Elle blêmit et s'interrompit brusquement, avant de décocher un regard mauvais à Trudy.

— Ne pensez-vous pas qu'il serait temps de laisser tomber ? S'il y avait eu la moindre preuve d'un crime commis ce soir-là, vous l'auriez sans doute déjà découverte, non ?

La policière, tout à fait consciente que le manque de données matérielles dû à la nature destructrice du feu était leur maillon faible, s'efforça de conserver un air impassible.

— Reste la question du mobile, madame Benham, répliqua-t-elle tout en gardant les yeux braqués sur Alice, qui se mit à se tortiller avec gêne. Il me semble que votre père était un homme très intelligent par bien des aspects, le genre d'homme à qui rien n'échappe. Et il paraissait particulièrement intéressé par les agissements de sa famille proche. Ceux de sa sœur, par exemple.

Sur ce, Caroline et Alice échangèrent un bref coup d'œil, et Trudy sentit aussitôt les tensions de la pièce s'apaiser. Ce qui inquiétait les deux sœurs, la source de leur angoisse, ne provenait pas de cette direction.

— Tante Mary ? s'étonna Alice.

— Mais elle n'était pas la seule, si ? s'empressa d'ajouter Trudy, consciente que cette piste la mènerait à une impasse. Votre frère Godfrey n'a pas été gâté par le testament, n'est-ce pas ?

Une fois encore, les deux femmes semblèrent communiquer silencieusement, mais il apparaissait évident qu'aucune des deux ne prenait Godfrey très au sérieux. C'était même sans doute l'histoire de la vie de ce pauvre homme.

— Et puis, il y a votre mari, madame Wilcox, ajouta Trudy prudemment.

Elle fut toutefois surprise de ne pas déceler la moindre trace de tension supplémentaire, alors qu'elle s'attendait à la réaction opposée.

— Oh ! Kenneth était habitué au comportement de mon père, affirma Alice d'un ton neutre et sans gêne manifeste. On le supportait parce qu'il ne regardait pas à la dépense ici, précisa-t-elle en embrassant d'un coup d'œil circulaire sa demeure spacieuse. Et qu'il subvenait aux besoins de Lucas, bien sûr.

— Mais votre père n'aimait pas la façon dont votre époux menait sa vie privée, n'est-ce pas ? insista Trudy, qui décida de ne plus marcher sur des œufs.

Ils étaient venus ici dans le but de découvrir si cette femme était informée des nombreuses infidélités de son mari et si, le cas échéant, cela avait pu leur fournir, à elle ou son mari, un mobile pour le meurtre.

Trudy se raidit, redoutant une explosion. Elle n'avait pas d'idée préconçue quant à la manière dont allait réagir Alice Wilcox. Allait-elle se montrer scandalisée et exiger de savoir de quel droit la policière osait lancer de telles calomnies ? Ou adopterait-elle un comportement nonchalant, pour expliquer d'un ton condescendant que dans tout mariage il fallait des compromis de part et d'autre ? En tout cas, elle ne s'était pas préparée à ce qu'Alice Wilcox la contemple d'un regard vide et un peu abasourdi.

— Sa vie privée ? Qu'entendez-vous par là ? demanda-t-elle.

Sa sœur se mit à tousser violemment. Quand Trudy se tourna vers elle, Caroline fit mine de se pencher en avant et de plaquer la main devant sa bouche, mais secoua la tête catégoriquement pour lui faire savoir qu'Alice ignorait tout des agissements de son mari.

La policière, hésitant sur la marche à suivre, adressa un regard interrogateur à Clement.

Celui-ci saisit aussitôt le signal et s'avança sur son siège.

— Votre mari nous a confié que son beau-père le harcelait pour qu'il investisse l'argent d'un legs dans l'une de ses entreprises. Et qu'il avait dû faire preuve de... fermeté pour refuser. Cela a pu les brouiller, non ?

— Ah, ça ? répondit Alice en se détendant quelque peu. Certes, papa n'en était pas ravi, mais il comprenait.

Caroline grogna, tout de même soulagée que la catastrophe ait été évitée.

— Je ne l'ai jamais vu ravi, commenta-t-elle d'un ton sinistre. Comme je vous l'ai déjà dit, il méritait ce qui s'est passé. On ne peut pas causer la misère et la désolation autour de soi éternellement, ajouta-t-elle en se laissant gagner par la colère. Il a tué notre mère et, au lieu de s'en vouloir ou d'essayer de se racheter, il était prêt à en faire aut...

— Caroline, non ! s'écria Alice.

Les yeux de sa cadette, devenus un peu vitreux, s'éclaircirent soudain, et elle prit une longue inspiration.

— Oui, qu'était-il prêt à faire ? l'encouragea Clement.

Mais il savait déjà qu'il était trop tard.

Caroline s'était rattrapée de justesse et se contenta de hausser les épaules.

— J'allais dire qu'il était prêt à faire bien pire, si cela pouvait lui permettre d'imposer sa volonté. Mais, ce soir-là, ses péchés l'ont rattrapé et il a dû en payer le prix. Voilà tout. Vous savez, vous perdez votre temps, ajouta-t-elle en consultant sa montre avant de se lever. Votre enquête n'aboutira à rien, car il n'y a rien à découvrir. À présent, je dois retourner travailler. Alice, merci pour le déjeuner. Docteur Ryder, agent Loveday.

Elle les salua brièvement et sortit d'un pas énergique, encore rouge de colère.

Lorsqu'elle eut claqué bruyamment la porte derrière elle, Alice laissa échapper un soupir.

— Veuillez excuser le comportement de ma sœur. Elle n'a toujours pas fait le deuil de notre mère.

— Ce n'est rien, la rassura Trudy en se tournant vers Clement pour voir s'il voulait ajouter quelque chose.

Mais celui-ci se leva, et tous deux prirent congé, au grand soulagement de leur hôtesse, pour reprendre la route de la ville.

Duncan Gillingham pianotait furieusement sur sa machine. Il était pour l'heure extrêmement satisfait.

Il ignorait à quoi s'attendre en pénétrant dans la boutique de disques de Little Clarendon Street, mais un rapide coup d'œil à la ronde lui avait suffi à comprendre que la candidate probable à l'interrogatoire du Dr Ryder et de Trudy était la jolie vendeuse.

Il n'avait eu aucun mal à engager une conversation amicale avec elle tandis qu'elle l'aidait à se repérer dans le rayon des nouveautés. Il n'exprima pas le moindre intérêt pour la version des Highwaymen de l'hymne religieux « Michael (Row the Boat Ashore) », mais avoua être un fervent admirateur de Helen Shapiro, qui venait de rencontrer un certain succès avec « Walkin' Back to Happiness ».

Bien sûr, il lui avait affirmé qu'elle était bien plus belle que Helen Shapiro, peut-être chantait-elle également ?

Hélas, la dame ne chantait pas.

Toutefois, dès l'instant où il avait réussi à lui extorquer son nom, il avait compris qu'il avait touché le gros lot.

Évidemment, pour préparer sa vendetta, il avait effectué des recherches approfondies sur les anciennes employées de Kenneth Wilcox, s'attardant surtout sur les belles femmes ayant constitué son secrétariat, et le nom d'Angela Calver ne lui était pas inconnu.

Il avait cependant eu de la peine à remonter sa piste. Pour commencer, elle avait déménagé sans laisser d'adresse tout de suite après avoir démissionné, et il ne l'avait pas retrouvée en écumant les agences de secrétaires. Il comprenait maintenant pourquoi : elle avait changé de carrière en même temps que de domicile.

Alors qu'ils flirtaient autour des 45 tours, il ne lui avait pas fallu longtemps pour en apprendre davantage sur elle, mais elle était fûtée et avait vite compris qu'il ne s'agissait pas d'une tentative de drague ordinaire. Lorsqu'elle lui avait brusquement demandé pourquoi il s'intéressait tant à son passé, il avait un instant hésité avant de lui révéler le véritable motif de sa visite.

En temps normal, quand il tentait de puiser ses informations chez un témoin potentiellement hostile, la dernière chose qu'il faisait était d'avouer être reporter. Toutefois, quelque chose dans l'œil vif et curieux d'Angela Calver lui avait fait comprendre qu'il n'avait pas affaire à quelqu'un de fragile.

Il avait donc couru le risque de se présenter. Et une fois de plus, cela avait été son jour de chance, car elle avait admis avoir lu tous ses articles sur l'affaire Thomas Hughes. Loin d'être contrariée par ses assauts à peine voilés à l'encontre de Kenneth Wilcox, elle s'était alors mise à sourire.

Depuis lors, deux choses étaient vite devenues évidentes. La première était qu'Angela faisait elle aussi partie des victimes de la libido de ce pervers, et qu'elle le méprisait profondément. En revanche, elle était loin d'être aussi innocente que la sœur de Duncan, qui avait succombé aux mensonges, au charme et aux promesses de ce type, avant de se retrouver dans une situation impossible.

Non, Angela Calver n'était pas faite du même bois. Il le comprit très vite quand, après l'avoir convaincue de boire un café en sa compagnie dans un établissement proche de son lieu de travail, elle lui avait fait savoir qu'elle s'attendait à être payée (et bien payée) pour ses informations.

Cela avait d'abord éveillé la méfiance de Duncan. Pour commencer, Sir Basil n'aimait pas acheter ses tuyaux, même si le rédacteur en chef du *Tribune* avait un point de vue beaucoup plus pragmatique sur ce genre de pratiques. Ensuite se posait la question de la fiabilité et de la véracité d'un renseignement acquis contre rémunération. Il arrivait que des témoins potentiels s'empressent de raconter ce qu'ils s'imaginaient que le journaliste avide qu'ils avaient en face d'eux voulait entendre, aux dépens de la vérité.

Mais, une fois encore, la veine qui l'accompagnait depuis son entrée chez le disquaire avait continué. Si Angela ne souhaitait pas être présentée dans le journal comme une secrétaire victime d'un patron concupiscent (et comment le lui reprocher ?), elle avait encore mieux à lui offrir.

Quelque chose de bien plus substantiel qu'une liste d'accusations allant du harcèlement sexuel à l'abus de pouvoir, que Wilcox aurait pu essayer de mettre sur le compte de l'hystérie féminine.

Non, cette Angela, que Dieu la bénisse, possédait une information bien plus dévastatrice et, pour un certain prix, elle était prête à la partager.

Depuis le café, elle l'avait emmené pour une courte promenade le long de Walton Street, où elle vivait désormais. Une fois dans sa chambre donnant sur le Worcester College, elle avait sorti une enveloppe remplie de copies carbonées de certaines transactions financières.

Il s'avérait que les ressources que Wilcox prétendait avoir héritées de sa défunte tante provenaient en réalité d'une accumulation stratégique et systématique d'argent illégalement caché aux services fiscaux de Sa Majesté.

Apparemment, Angela Calver avait commencé à soupçonner une arnaque peu après avoir pris son poste dans l'entreprise, et la curiosité l'avait poussée

à fouiner dans le bureau de son patron après les heures d'ouverture. En tant qu'honnête citoyenne, elle n'approuvait évidemment pas ces méthodes et avait décidé d'effectuer des copies de toutes les irrégularités repérées dans les livres de comptes. Par chance, elle avait préalablement travaillé dans une agence comptable et avait compris de quoi il retournait.

Duncan était néanmoins convaincu qu'elle ne s'était mise à fouiller dans les tiroirs de son chef que lorsqu'il était devenu évident que leur idylle touchait à sa fin. Et, naturellement, une fille devait toujours protéger ses intérêts.

Il ignorait si Angela avait à l'origine prévu de faire chanter Wilcox – soit pour prolonger leur liaison, soit pour financer son train de vie une fois qu'il se serait lassé d'elle.

Mais le fait qu'elle semble prête à lui vendre les preuves semblait indiquer qu'elle avait finalement décidé de ne pas emprunter cette voie.

En poursuivant la rédaction de l'article qui ferait enfin voler en éclats le petit monde confortable et hypocrite de Kenneth Wilcox, il se demanda une fois de plus pourquoi Angela avait conservé si longtemps ces preuves au lieu de s'en servir.

Peut-être éprouvait-elle encore certains sentiments à son égard ? Peut-être espérait-elle qu'ils se remettraient ensemble ? Ou peut-être, plus vraisemblablement, n'avait-elle pas trouvé le courage de passer à l'acte. C'était une chose de se procurer des informations sur un amant infidèle et d'en tirer une certaine fierté. C'en était une autre de franchir ce pas irrévocable dans le rôle sordide du maître-chanteur.

Quoi qu'il en soit, elle avait volontiers accepté sa proposition de lui racheter les preuves moyennant un unique (et très généreux) paiement – pourquoi pas, après tout ? Non seulement elle en tirerait un profit financier de façon tout à fait légale, mais elle obtiendrait dans le même temps sa revanche sur cet imbécile de Wilcox, sans jamais se mettre en danger.

Une fois l'article terminé, Duncan se renversa dans son siège pour se relire, avant d'aller frapper allègrement à la porte de son rédacteur en chef. Que l'affaire Thomas Hughes ait relevé du crime ou de l'accident, il avait atteint son objectif : détruire la vie de l'homme qui avait ruiné celle de sa sœur.

Grâce à sa source et à la preuve documentaire pour l'étayer, le rédacteur en chef le félicita chaleureusement pour son scoop et accepta d'en faire la une du soir. L'article serait de la dynamite car, s'il y avait bien une chose que le lectorat d'ouvriers du *Tribune* appréciait, c'était d'apprendre que des patrons cupides et corrompus récoltaient ce qu'ils avaient semé.

Les inspecteurs des finances ne manqueraient pas non plus de tomber sur Wilcox tels des vautours affamés. Avec un peu de chance, songea Duncan, il écoperait d'une lourde amende qui le mettrait sur la paille, ainsi que de quelques années de prison.

Cela lui servirait de leçon, à ce maniaque sexuel infanticide ! Il avait hâte

que Lily découvre l'édition du soir et apprenne que Wilcox paierait enfin pour ce qu'il lui avait infligé. D'ailleurs, il comptait partir tôt pour aller l'informer en personne des derniers rebondissements.

De retour à son bureau, un sourire de triomphe aux lèvres, il s'assit sur son siège pour jouir pleinement de ce moment. La seule ombre au tableau demeurait le souvenir du regard que Trudy Loveday lui avait décoché plus tôt, au café, et il sentit son sourire s'évanouir. Il se mit à remuer avec humeur.

Quel dommage de la perdre. Il avait sincèrement espéré passer de bons moments avec elle avant de la laisser tomber gentiment. Le défi consistant à découvrir la femme derrière l'uniforme ne manquait pas de piquant, mais cela ne s'arrêtait pas là. La perspective délicieuse de faire d'elle sa maîtresse avait peu à peu crû en lui depuis qu'il l'avait aperçue à l'arrêt de bus pour la première fois. Ce mélange d'innocence et de poigne était particulièrement savoureux. Cela l'ennuyait considérablement d'avoir à renoncer aux plaisirs de la chasse et de la récompense ultime.

Il maudit Clement Ryder de s'être mêlé de ses affaires.

Puis il commença à s'interroger. La situation était-elle définitivement compromise ? Cela lui demanderait certes certains efforts, mais était-il tout à fait impossible de la faire changer d'avis ? Oh ! il lui faudrait d'abord attendre un bon moment, le temps que la poussière retombe. Pour l'heure, elle était folle de rage. Mais le temps avait la faculté de guérir les blessures. Et il savait d'expérience que les femmes se laissaient parfois volontiers duper si elles le souhaitaient suffisamment. Il avait la certitude de lui plaire. Il ne lui restait plus qu'à semer la graine du doute dans son esprit et à la laisser germer.

Pour cela, plusieurs possibilités s'offraient à lui. Il pouvait toujours nier ses fiançailles – après tout, il n'y avait encore rien d'officiel. Il pouvait prétendre qu'on avait beaucoup exagéré la nature des sentiments qu'il portait à Glenda. Le problème était que Trudy pourrait avoir le cran de contacter Glenda pour l'interroger directement – ce qui était inenvisageable.

Il pouvait en appeler à son sens de la justice en inventant une longue histoire sur la manière dont Glenda s'était servie de son statut de fille de Sir Basil pour faire de sa vie un enfer. Il n'avait pas *voulu* commencer à la fréquenter, mais il se trouvait dans une situation inextricable. Cela ne se faisait pas de dire non à la fille du patron, si ? Glenda s'était mise à prendre leur relation trop au sérieux. *Lui* avait simplement espéré rester dans ses petits papiers, mais elle avait mal interprété la situation et il avait soudain découvert que tout le monde les considérait désormais comme un « couple ». Et à présent, il se retrouvait dans la position peu enviable d'avoir à rompre (et probablement à perdre son boulot) ou à continuer de jouer le jeu en espérant que Glenda se laisserait et trouverait une autre victime à laquelle s'accrocher.

Trudy se laisserait-elle convaincre ? Pas impossible, songea-t-il avec espoir. En dépit du choix de carrière difficile qu'elle avait effectué, il y avait quelque chose de tendre et vulnérable qui brillait dans ses grands yeux marron.

Oui, se convainquit Duncan, enhardi par sa période de chance et la victoire remportée contre son ennemi juré. Il allait tenter le coup.

Il n'était pas encore près de renoncer à une certaine policière.

Sur ce, il se leva pour aller rendre visite à sa sœur au salon de coiffure.

Lily était en train d'appliquer un rinçage bleu à une vieille dame lorsqu'elle vit la voiture de Duncan se garer juste devant la vitrine. Il en descendit pour venir jeter un coup d'œil à l'intérieur et lui adresser un petit signe.

Un simple regard à son visage radieux fit s'accélérer son cœur de peur et d'inquiétude – mais il y avait aussi autre chose.

— Il faut laisser reposer une dizaine de minutes, madame Wilkins. Je reviens tout de suite, murmura-t-elle à sa cliente, trop occupée à lire son magazine féminin pour s'en soucier.

Dehors, Duncan lui sourit et lui lança :

— Grimpe. Il fait meilleur dans la voiture.

Lily, dont les épaules étaient si contractées qu'elles lui faisaient mal, se glissa sur le siège passager et contempla craintivement son frère.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? souffla-t-elle. Est-ce que tu vas bien ?

Duncan eut un sourire acerbe.

— Oh ! on ne peut mieux. Je viens d'écrire le meilleur article de ma vie.

Lily fronça les sourcils.

— C'est tout ? Quand j'ai vu ta tête, j'ai cru...

Elle s'interrompit quand ce même mélange de jubilation, de soulagement et de satisfaction illumina la figure de son frère.

— Oh ! Dunc, qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai réussi, sœurlette. Pour toi. J'ai eu la peau de ce salopard !

Lily n'eut pas besoin de lui demander de qui il parlait. Elle se contenta de le dévisager, sous le choc.

— Mais comment ?

Kenneth Wilcox lui avait toujours paru intouchable. Un homme doté d'une certaine aisance financière et de bien plus de pouvoir qu'une simple fille de la classe ouvrière comme elle. Pendant des mois, elle s'était sentie impuissante et inutile, hantée par ses décisions et incapable d'aller de l'avant, ni même d'envisager un avenir quelconque.

Quelque chose en elle était mort lorsque Kenneth s'était montré brutal avec elle, lui faisant clairement comprendre que leur enfant à naître avait moins de valeur à ses yeux que sa réputation et la poursuite de sa petite vie confortable.

À cause de lui, elle s'était sentie minable pendant tout ce temps, sachant pertinemment qu'elle ne pouvait rien y faire, à moins de provoquer un scandale en donnant vie à un enfant né hors des liens du mariage et de s'attirer la ruine financière qui allait avec.

— Tu n'étais pas la première, Lily, lui annonça Duncan d'une voix douce. Il avait déjà fait le coup à d'autres filles. Mais l'une d'elles... disons simplement qu'elle était un peu plus pragmatique que la moyenne. Elle savait des choses sur lui. Et ce soir, tu découvriras tout dans le journal. Il maquillait ses comptes.

Lily cligna des paupières. Il maquillait ses comptes ? Quelque part, cela lui parut comique. Cet homme gâchait des vies, était prêt à se débarrasser de son propre enfant comme si cela n'avait pas la moindre importance, et il allait tomber pour avoir fraudé le fisc ?

Elle partit d'un rire frénétique. Puis elle se mit à pleurer sans plus de retenue.

Duncan Gillingham la prit dans ses bras.

— Tout va bien, sœurte, la réconforta-t-il d'une voix bourrue. C'est fini, maintenant. Ne pense plus à lui. Il a eu ce qu'il méritait. Tu vas pouvoir reprendre le cours de ta vie, à présent. D'accord ?

Lily acquiesça sans un mot. Mais elle doutait encore. Serait-ce aussi simple ? La vie l'était-elle jamais ?

— Vous avez vu comme elles ont communiqué silencieusement pendant toute la durée de l'entretien ? bougonna Trudy.

Ils avaient regagné le bureau confortable du coroner et étaient désormais installés devant le feu ronflant, à siroter du thé en grignotant des sablés.

— Oh ! oui, répliqua Clement. Souvent, les frères et les sœurs – parfois même les maris et les femmes – peuvent tenir des conversations entières sans prononcer un mot. Ils se connaissent si bien qu'un simple geste ou un unique regard suffisent.

Trudy soupira.

— Soyons réalistes, Caroline Benham n'a pas tort. Autant reconnaître notre défaite et classer l'affaire. Ça va faire une semaine, et nous n'avons toujours pas déterré d'élément solide. À moins que vous ne pensiez à une chose qui nous aurait échappée ?

Clement souffla.

— Comme vous, j'ai l'intuition qu'il y a un loup et que la famille Hughes – peut-être dans son ensemble – sait de quoi il s'agit, mais refuse de nous le dire.

Il songeait présentement à l'air entendu des enfants, se demandant ce qu'ils pouvaient garder pour eux.

— Bien sûr, la mort de Thomas Hughes peut très bien avoir été accidentelle, et ils ont simplement honte d'avouer qu'il n'était pas aimé et que personne ne le regrette.

— Oui, difficile d'admettre qu'on n'aime pas son propre père, n'est-ce pas ? commenta Trudy, qui peinait à l'imaginer tant ses propres parents faisaient partie intégrante de son existence.

— En tout cas, reprit Clement, s'il s'est effectivement passé quelque chose, ni Alice ni Caroline ne semblent croire que cela puisse avoir un lien avec Mary Everly.

— Ou avec le malheureux Godfrey, renchérit Trudy avec un sourire.

— Et je parierais jusqu'à mon dernier trilby qu'Alice Wilcox ignore totalement ce que son mari fabrique avec son personnel féminin.

Trudy frémit.

— Vous imaginez cette pauvre fille, forcée d'avorter ? Je regrette presque que nous n'ayons rien pour coincer Kenneth.

— Ne vous aventurez pas sur ce terrain-là, l'avertit Clement en secouant la tête.

Trudy soupira d'un air résigné.

Le seul membre de la famille que personne n'avait évoqué était Matthew, se dit-elle. Ce qui était pour le moins étrange, étant donné qu'il avait hérité de l'essentiel de la fortune familiale. On aurait pu imaginer une forme de ressentiment à son encontre, même si les frères et sœurs étaient proches les uns des autres et s'entendaient à merveille. Après tout, il est dans la nature humaine d'espérer un traitement équitable.

À moins que...

Trudy s'avança soudain sur sa chaise. Une phrase qu'une personne avait dite en passant essayait de remonter de toute urgence du fond de sa mémoire. Une chose sans grand intérêt, qui n'avait sans doute pas la moindre importance... Et pourtant...

Une histoire de vacances ? Non, pas du tout. Ou peut-être que si, quelque chose en rapport avec ça, mais pas directement... De quoi diable s'agissait-il ? Et pourquoi son cœur s'était-il emballé subitement ?

Pourquoi personne n'en voulait à Matthew, le fils favorisé... ?

Puis elle comprit.

En un clin d'œil, tout devint limpide. Comme le jour où, enfant, elle avait regardé dans un kaléidoscope et qu'une myriade de pièces colorées s'étaient soudain fondues en un motif distinct. Elle distinguait parfaitement la scène et son caractère inéluctable, terrible, tragique, implacable.

— Trudy, est-ce que tout va bien ? entendit-elle Clement demander, comme s'il se trouvait dans une autre pièce. Vous êtes toute pâle. Penchez-vous en avant, mettez la tête entre les genoux et inspirez profondément.

Trudy pivota pour lui faire face, n'envisageant pas un instant de suivre son conseil. Ses grands yeux de velours trahissaient cependant une telle expression d'horreur que Clement sentit à son tour son rythme cardiaque s'accélérer.

— Docteur Ryder, souffla-t-elle d'un ton pressant. Cette maladie, celle qui a tué la femme de Thomas Hughes... se pourrait-il qu'elle soit héréditaire ?

Il commençait à faire sombre quand ils arrivèrent chez Matthew Hughes, quand bien même il était à peine 16 heures. Ils étaient, par quelque accord tacite, demeurés silencieux tout au long du trajet, chacun perdu dans ses pensées, et ni l'un ni l'autre n'avait hâte de mener l'interrogatoire à venir.

Une fois encore, ce fut Joan, l'épouse de Matthew, qui vint leur ouvrir. Cette fois, elle paraissait agitée et distraite, et ne fut manifestement pas ravie de les retrouver devant sa porte.

— Oh ! bonsoir. Je suis navrée, mais ce n'est vraiment pas le bon moment pour une visite. Nous sommes en train de préparer nos bagages, c'est un désordre sans nom. Nous partons demain pour l'étranger, c'est une vraie gageure ! Puis je vais devoir préparer le goûter des enfants, et nous venons de recevoir la visite de Godfrey, encore venu se plaindre, ajouta-t-elle dans un soupir. Je crois qu'il cherche à convaincre Matthew de lui céder un peu plus d'argent issu de l'héritage, il ne se satisfait pas de la petite pension que Thomas lui a léguée. Il vient de repartir, et...

— Je suis navrée, madame Hughes, mais nous sommes venus nous entretenir avec votre mari, l'interrompt Trudy avec douceur mais fermeté. Nous sommes d'abord passés à son travail, mais on nous a informés qu'il ne comptait plus parmi les salariés.

— En effet, Matthew a remis sa démission, marmonna-t-elle.

Cela attisa la curiosité de Trudy, qui avait jusqu'alors supposé qu'il avait quitté son emploi sans rien dire à personne. Mais s'il avait effectué la semaine de préavis nécessaire, il avait dû prendre sa décision dès la mort de son père. Ce qui semblait indiquer que Matthew Hughes avait fait preuve d'une certaine prévoyance.

— Bon, entrez, dit Joan à contrecœur. Mon mari est dans son bureau. Suivez-moi, je vous prie.

Elle les guida à pas rapides jusqu'à une porte au fond d'un petit couloir. Elle donna un petit coup, puis passa la tête à l'intérieur pour annoncer avec nervosité :

— Matt, c'est la police.

Puis elle s'effaça pour les laisser entrer.

— Je dois m'occuper des enfants, lança-t-elle en les quittant sans demander son reste.

Trudy referma précautionneusement la porte derrière eux, troublée. Ils se trouvaient dans une pièce agréable mais exigüe, aux murs remplis de livres. Une unique fenêtre, dont les rideaux avaient déjà été tirés sur l'obscurité lugubre de novembre, dominait un petit bureau. Il y avait trois sièges dans la pièce, dont l'un derrière la table de travail. Et c'est depuis celle-ci que Matthew Hughes leva les yeux sur eux.

Il paraissait considérablement plus âgé que la dernière fois que Trudy l'avait vu ; sa frêle silhouette semblait s'être affaissée, comme si tout le poids du monde reposait sur ses épaules. Les traînées noires sous ses yeux ressortaient dans la lumière artificielle.

Il leur adressa un sourire poli.

— Agent Loveday, docteur Ryder. Je vous en prie, asseyez-vous.

Il leur désigna les deux bergères placées devant la cheminée, où un petit feu au gaz sifflait et crépitait occasionnellement.

— Que puis-je pour vous, cette fois ? Vous avez de la chance de nous trouver ici. Nous avons encore un tas de corvées à accomplir avant de coucher les enfants.

— Oui, votre épouse nous a dit que vous étiez en partance pour l'étranger, répondit Trudy en s'asseyant pour fouiller dans sa sacoche à la recherche de son carnet. J'ai cru comprendre que vous vous rendiez aux États-Unis ?

Elle l'observa opiner silencieusement, couler un regard vers Clement avant de reposer les yeux sur elle. Il semblait fatigué et étrangement détaché. Cela la surprit quelque peu, car elle était habituée à ce que les gens trouvent sa présence officielle alarmante, quand ils n'étaient pas amusés, voire (dans le cas des ivrognes ou des criminels notoires) agacés. Matthew, au contraire, donnait l'impression de ne ressentir absolument rien. Peut-être n'avait-il plus l'énergie nécessaire. Ce qui n'aurait rien de surprenant, étant donné ce qu'ils savaient désormais.

— Lors de notre dernière visite, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec votre épouse. Elle a dû nous laisser un instant pour aller s'occuper de votre petite dernière — Helen, c'est bien ça ? commença-t-elle, déterminée à conserver une voix calme et ferme.

— Oui, Helen. Elle aura cinq ans en février, répondit Matthew en posant brièvement les yeux sur le léger interstice entre les rideaux qui se rejoignaient devant la fenêtre.

Dehors, un réverbère projetait un halo jaunâtre dans la rue enténébrée.

Trudy déglutit avec peine. Se demandait-il si sa petite fille survivrait jusque-là ? Elle craignait que ce ne soit le cas.

Elle avisa le regard d'encouragement de Clement et prit une grande inspiration.

— Ce jour-là, j'ai cru que votre fille avait attrapé l'une de ces maladies infantiles habituelles. La varicelle, voire la rougeole. Mais, depuis, nous avons

poursuivi notre enquête et découvert que son cas était beaucoup plus grave. Je me trompe ?

Le Dr Ryder avait en effet réussi à discuter de l'état de la fillette avec son médecin moins d'une heure plus tôt.

Lorsque Trudy lui avait demandé si la maladie qui avait emporté Mildred Hughes était héréditaire, il avait rapidement consulté certains de ses ouvrages de médecine et découvert que oui. Pour un homme doté de son carnet d'adresses, contacter le médecin de famille de Matthew Hughes avait dès lors été un jeu d'enfant.

Et leurs pires craintes avaient été confirmées.

Le père de l'enfant soupira et s'arracha à la contemplation de la lumière qui brûlait dehors pour la dévisager. Il eut un sourire las.

— Il semble que vous ayez été bien occupés, fit-il d'un ton moins accusateur qu'indifférent.

Trudy avait conscience de l'emballlement de son rythme cardiaque. Pendant un instant, son cerveau sembla comme déconnecté, et elle fut incapable de penser à la question suivante. Que pouvait-on dire au père d'une fillette qui allait très probablement succomber bientôt ? À un âge aussi précoce, cela lui fendait le cœur.

Elle humecta ses lèvres sèches et contempla son carnet. Elle ne voulait pas poursuivre l'interrogatoire, mais elle n'avait pas le choix. Elle finit par laisser échapper un léger soupir.

— Votre père a-t-il refusé de vous donner l'argent pour le traitement, monsieur Hughes ?

Matthew se tourna une fois de plus vers les rideaux. Sa chevelure reflétait en partie la lumière venue de l'extérieur, paraissant presque blanche. Son visage était fixe, dépourvu d'expression. Il finit par reprendre la parole d'une voix si faible qu'ils durent tendre l'oreille pour l'entendre.

— Bien sûr que oui, dit-il avant de poursuivre d'un ton plus assuré. S'il n'était pas prêt à sacrifier la moitié de sa précieuse fortune pour sauver son épouse, pourquoi l'aurait-il fait pour l'une de ses petites-filles ?

Matthew se mit soudain à rire, pas très bruyamment, mais produisant tout de même un son horrible tant il était chargé de désespoir réprimé et de haine éventée.

— Helen n'était pas son seul petit-enfant, vous comprenez ? Il avait d'autres pièces de rechange. Et ce n'est même pas un garçon. Il aurait toujours eu Lucas, celui d'Alice, ou notre petit Ben.

Il marqua une pause et haussa les épaules.

— Pour mon père, agent Loveday, mon Helen ne valait simplement pas la peine qu'on essaie de la sauver.

Une fois de plus, Trudy eut du mal à avaler sa salive. Une boule lui obstruait la trachée, lui rendant la respiration laborieuse. Elle dut se racler la gorge.

Matthew continua de parler du même ton plat et distant, sans cesser

d'observer l'extérieur.

— Vous voulez savoir ce qu'il m'a dit ? quand tous les examens possibles et les médecins nous ont confirmé nos pires craintes, à savoir qu'elle était atteinte de ce mal qui avait tué ma mère ?

Il se tourna brièvement vers elle, mais Trudy, sachant ce qu'elle allait avoir à faire, fut incapable de croiser son regard et garda les yeux rivés sur son carnet.

Les lèvres de Matthew s'étirèrent en un sourire sinistre.

— Il m'a dit que si les spécialistes américains pouvaient *garantir* l'efficacité du traitement, il me prêterait l'argent. Qu'il me le prêterait, hein, pas *donnerait*, précisa-t-il avec un petit rire. Mais bien sûr, rien n'est jamais certain. Vous êtes bien placé pour le savoir, docteur Ryder, puisque vous êtes de la partie, ajouta-t-il en se tournant vers l'intéressé.

Clement, le cœur serré, opina lentement.

— Je ne suis pas spécialiste des maladies rares, monsieur Hughes, mais après avoir consulté mes collègues, j'ai cru comprendre que, dans le cas de cette affection et pour un petit nombre d'enfants âgés de moins de sept ans, il était possible de prolonger l'espérance de vie d'une dizaine d'années. Moyennant de nombreux traitements et quantité de médicaments particulièrement onéreux.

Matthew acquiesça.

— Oui. C'est aussi ce qu'on nous a dit. Mais les chances sont infimes. La plupart des enfants meurent dans l'année qui suit le diagnostic. Voilà pourquoi la sécurité sociale refuse de financer le traitement. Voilà pourquoi mon père refusait de nous aider. Tout comme il avait refusé d'aider ma mère. Il m'a dit que nous devons regarder la réalité en face, ajouta-t-il avec un sourire amer. Que la vie était parfois difficile et qu'il fallait apprendre à courber l'échine pour surmonter les épreuves, ainsi qu'il l'avait toujours fait. Il nous a même déclaré que nous pourrions avoir d'autres enfants, si nous le souhaitions.

Matthew entendit Trudy hoqueter en entendant cette dernière remarque si cruelle. Il la contempla, trop las pour se sentir soutenu par cette réaction, et haussa simplement les épaules.

— C'était sa façon de voir les choses. Pour lui, la vie n'était qu'une feuille de comptes avec les pertes et les profits, et la seule chose qui importait était d'accumuler fortune et puissance. Et si la balance était négative...

Même la torpeur qui, par chance, l'enveloppait ne suffit pas à noyer cette idée-ci, et sa voix se brisa. Il haussa une fois encore les épaules.

— Je comprends. C'est pour cette raison que vous avez dû le tuer, conclut calmement Trudy, sans lever les yeux de la page vierge de son carnet.

Le temps d'un court instant oppressant, elle s'attendit à ce qu'il avoue. La pièce était si silencieuse que même Clement semblait retenir son souffle. Trudy attendit et attendit encore, jusqu'à oser enfin le contempler.

Et lorsque leurs regards se croisèrent, elle comprit qu'elle avait été stupide

d'imaginer que cet homme passerait aux aveux. Ses yeux vides, distants, épuisés et presque amusés, restèrent braqués sur elle sans ciller.

— C'est ce que vous croyez ? fit-il doucement. Quelle étrange déduction. Je n'ai évidemment pas tué mon père.

Trudy se détourna de lui comme s'il n'avait pas ouvert la bouche et referma son carnet.

— Vous saviez qu'il était impossible de le faire changer d'avis dès lors qu'il avait pris sa décision.

Elle ouvrit le rabat de sa sacoche.

— Et vous saviez que votre petite fille n'avait plus beaucoup de temps devant elle, poursuivit-elle. Si elle devait commencer un traitement – et pour que celui-ci ait la moindre chance de fonctionner –, elle devait le faire sans tarder.

Elle rangea soigneusement le carnet dans son cartable en cuir.

— Et pour ça, il vous fallait de l'argent. De l'argent dont vous ne disposiez pas, mais que vous saviez devoir hériter à la mort de votre père.

Elle pressa les fermoirs en métal de part et d'autre de la sacoche, et le déclic ainsi produit sembla se répercuter dans toute la pièce avec une force phénoménale.

— Et donc, au soir du feu de joie, vous avez attendu qu'il se rende dans la cabane et vous l'y avez suivi.

Trudy retourna son cartable sur ses genoux, toujours incapable de regarder Matthew Hughes dans les yeux, elle aussi captivée par l'interstice des rideaux, par lequel une lumière incongrue continuait de filtrer.

— Ça n'a pas été très difficile, n'est-ce pas ? Il faisait sombre, et tout le monde contemplait le feu. Vous êtes simplement entré dans la remise et... quoi ? Vous avez ramassé un objet contondant, peut-être un outil de jardin, pour le frapper à la tête ?

Elle ne s'attendait pas à obtenir une réponse et ne fut donc pas déçue.

Pour une raison quelconque, elle constata à cet instant que les rideaux étaient en chintz, avec de grosses roses-thé rose et blanc imprimées dessus. Étrange qu'elle ne l'ait pas remarqué plus tôt.

— Il n'a sans doute même pas eu le temps de crier, poursuivit-elle pensivement. A-t-il pu se retourner ? Voir que c'était vous ? Cela dit, ça n'a aucune importance. De toute façon, ça ne vous aurait pas arrêté. C'était soit lui, soit votre fille, n'est-ce pas ? La décision était facile à prendre. Et tout était sa faute, c'est là le plus malheureux. S'il avait fait preuve d'un minimum de décence – d'un tout petit peu d'amour ou de compassion pour vous ou votre fille –, vous n'auriez pas recouru à une telle extrémité. Mais, en vérité, rien n'importait plus à ses yeux que sa petite personne et son argent. Cela s'est révélé fatal.

Elle se détourna lentement des rideaux pour planter les yeux dans ceux de l'homme assis en face d'elle.

— Vous n'aviez plus qu'à allumer la mèche d'une fusée et à l'abandonner

là, en vous assurant de sortir avant que tout explose et attire l'attention.

Elle marqua une pause, secoua la tête.

— Ça ne vous aurait pas pris plus d'une minute, même si quelqu'un avait remarqué votre absence. Et dans le noir, qui s'en serait rendu compte ? Vous n'aviez plus qu'à attendre que la cabane s'embrase et lui règle son compte. Vous étiez alors déjà de retour devant le feu de joie, comme si de rien n'était. Y étiez-vous allé avant, pour répandre un peu de paraffine ? Sans doute que oui, sinon vous n'auriez pas été certain que les feux d'artifice suffiraient.

Il l'avait écoutée aussi attentivement qu'il l'avait observée et, lorsqu'elle eut terminé, il hocha la tête d'un air presque approuvateur.

— Vous ne pourrez jamais rien prouver et vous le savez, répondit-il avec une forme de tristesse.

Et Trudy savait qu'il avait raison.

Matthew Hughes les raccompagna poliment à la porte quelques minutes plus tard. Clement remarqua qu'il la referma derrière eux dès l'instant où ils eurent quitté le perron, sans doute pressé d'aider sa femme à faire les valises.

Adoptant une nouvelle fois un silence tacite, la policière et le coroner regagnèrent la voiture. Une fois à l'intérieur, Clement ne mit pas aussitôt la clé dans le démarreur : contemplant la nuit, il repassa dans son esprit l'atrocité des dix dernières minutes.

— Aurais-je dû rester pour essayer de m'entretenir avec Mrs Hughes ? demanda Trudy. Il est possible qu'elle soit au courant des agissements de son mari. Et il serait peut-être moins compliqué de la faire craquer, elle.

Elle espérait cependant que Clement l'en dissuaderait, et laissa échapper un discret soupir de soulagement lorsqu'il le fit.

— Non, ça n'aurait servi à rien, déclara-t-il d'une voix accablée. Pour commencer, il est peu probable qu'il lui ait parlé de ce qu'il comptait faire. Il n'a sans doute pas voulu l'impliquer. Cela aurait fait d'elle sa complice, et il n'aurait jamais couru ce risque. Si les choses avaient mal tourné – s'il s'était fait prendre –, leurs enfants auraient eu besoin d'elle.

Trudy avala sa salive avec peine en mesurant l'importance des enjeux pour Matthew Hughes, le soir où les feux d'artifice s'étaient élevés dans la nuit.

— Sans compter qu'elle aurait pu tenter de l'en dissuader, poursuivit Clement. Non, il estimait forcément qu'il lui incombait de protéger sa famille et que l'affaire devait être réglée entre son père et lui, point final. Je ne pense pas non plus qu'il le lui ait avoué après coup. Dans quel but ? Elle aurait ensuite dû partager sa culpabilité et sa douleur, alors qu'il tient manifestement à tout assumer seul. N'est-ce pas l'impression que cela vous a faite ?

Trudy repensa à cet homme vieilli, voûté, au regard vide, et opina sans un mot. Si. Elle partageait l'avis du coroner.

— Elle a cependant pu le deviner seule, souligna mollement Trudy. Les femmes savent souvent ce que mijote leur mari, vous l'avez dit vous-même. Une fois dissipée la stupeur provoquée par l'incendie, et après avoir hérité de cette fortune bienvenue... eh bien, il aurait été bien naturel qu'elle se pose des

questions, conjectura Trudy sans grand enthousiasme.

— Et même si c'était le cas ? répliqua Clement d'un ton à la fois calme et rassurant. Supposez que vous parveniez à lui faire admettre qu'elle soupçonne son mari d'avoir tué son père, quelle différence cela ferait-il ? Il n'existe aucune preuve matérielle de l'assassinat de Thomas Hughes, aucun témoin prêt à soutenir cette hypothèse, même si je ne serais pas surpris de découvrir que tous les membres de la famille, y compris les enfants, soupçonnent en partie la vérité – ou en sont convaincus. Et puis, Matthew lui-même n'avouera pas – pas maintenant, comment le pourrait-il ? Ne voyez-vous dans quelle situation il se trouve ? Sa famille a trop besoin de lui. Il *doit* partir en Amérique avec sa femme et ses enfants dans l'espoir que la petite Helen saisisse la chance sur mille dont elle dispose de bénéficier d'une guérison au moins partielle – de gagner quelques années d'espérance de vie, à défaut d'autre chose. Sans quoi, tout ce qu'il a fait pour Bonfire Night n'aura servi à rien. Imaginez les cauchemars que *cela* doit lui occasionner.

— Oh ! arrêtez, s'écria Trudy, dont la voix finit par se briser. La pauvre fillette. La pauvre mère. Et le pauvre père, ajouta-t-elle doucement.

Elle lutta un moment contre les larmes chaudes qui inondaient ses yeux et, quand elle perdit la bataille et les sentit rouler sur ses joues, elle se détourna légèrement pour regarder par la vitre, essayant de les essuyer discrètement d'un revers de main.

Clement lui tendit silencieusement le mouchoir en tissu blanc qui occupait la poche de sa veste.

Elle s'en saisit et renifla quelques instants, peinant à se maîtriser.

— Bien sûr, une autre raison l'empêcherait d'avouer ce qu'il a fait, même s'il le voulait, reprit Clement avec un pragmatisme forcé pour faire mine de ne pas avoir remarqué sa détresse. Car, vous êtes bien placée pour le savoir, la loi n'autorise personne à profiter des produits de son crime.

Trudy soupira en secouant la tête, frappée par l'inanité de toute cette histoire.

— Vous avez raison. S'il avoue, ils perdront tout l'argent.

— Ce qui signifie qu'il va devoir supporter sa vie durant ce qu'il a fait, sans jamais avoir l'occasion de soulager son âme en procédant à des aveux, conclut sobrement Clement.

Trudy frissonna dans l'habitable froid et sombre. Si Matthew Hughes semblait intouchable aux yeux de la loi – et en tant que policière, cela la contrariait un peu –, on ne pouvait pas non plus prétendre qu'il s'en tirait à bon compte.

Au commissariat, le capitaine Jennings aboya un « Entrez » impatient lorsqu'il entendit frapper avec hésitation à la porte de son bureau. Un rapide coup d'œil à l'horloge lui indiqua qu'il était presque l'heure de ranger ses affaires mais, en voyant l'agent Loveday et le Dr Clement Ryder franchir le

seuil, il eut soudain l'impression que son souper allait devoir attendre.

La pâleur de sa subordonnée lui signala qu'il y avait eu un problème et, lorsqu'il tourna les yeux vers le coroner, il vit la même espèce de tension occuper ses traits agréables. Il en fallait pourtant beaucoup pour ébranler le vieux vautour !

En dépit de la chaleur de son bureau, l'inspecteur sentit un frisson désagréable parcourir son échine. Il se redressa instinctivement sur son siège.

— Monsieur, nous sommes venus vous informer que notre enquête sur l'affaire Thomas Hughes est désormais terminée, déclara d'un ton sec une Trudy presque au garde-à-vous.

Jennings se rencogna lentement dans son fauteuil.

— Vraiment ? demanda-t-il. Et qu'avez-vous découvert ?

Trudy battit des cils, le regard rivé sur un point du mur quelque part derrière lui, et déclara d'un timbre dépourvu d'émotion :

— Nous pensons que l'affaire peut être classée de façon définitive, monsieur.

Ils avaient discuté de la situation en chemin et convenu qu'il serait inutile d'informer son supérieur de tous les détails. Même s'ils étaient convaincus qu'aucune preuve ne permettrait la tenue d'un procès, ils redoutaient tous deux que le capitaine Jennings et les services susceptibles d'empêcher les Hughes de quitter le pays ne s'y attellent le temps d'arrêter leur décision. Ce qui pourrait durer des semaines – voire des mois –, privant ainsi la petite Helen d'un temps précieux.

Et ni le coroner ni la policière ne voulaient de ce poids sur leur conscience.

Toutefois, s'ils avaient espéré que le capitaine accueillerait cette nouvelle avec enthousiasme et une forme de jubilation, ils en furent pour leurs frais.

— Ah, vraiment ? fit-il d'un air impassible – ce qui constituait un premier avertissement. Laissez-moi en juger par moi-même. Agent Loveday, martela-t-il en la scrutant de ses yeux de fouine. Votre rapport, je vous prie ?

— Monsieur ? tergiversa Trudy.

Clement soupira et se laissa tomber lourdement sur une chaise, la mine résignée. Même s'il n'appréciait pas cet homme, force était de reconnaître que Harry Jennings n'était pas un imbécile.

— Qu'avez-vous fait aujourd'hui, agent Loveday ? s'enquit le capitaine d'une voix suave.

— Nous avons fini d'interroger la famille, monsieur, et avons conclu que...

— Dites-moi tout, l'interrompit-il, contrarié par ses faux-fuyants manifestes. Me croyez-vous aveugle ? Ou me pensez-vous né de la dernière pluie ?

Il accorda un bref regard à la mine sinistre du coroner, regrettant de n'avoir pas l'autorité de lui mettre aussi la pression. Il savait qu'il allait devoir se contenter de tirer les vers du nez de sa subalterne.

— Vous avez clairement découvert quelque chose de louche. Alors, je vous écoute.

Trudy hésita encore un instant. Puis Clement intervint d'une voix lasse :

— Vous devez le lui dire, Trudy.

Puis il ajouta, à l'intention du capitaine :

— Mais vous allez regretter de ne pas l'avoir laissée conserver le silence. Croyez-moi, savoir ce que nous avons appris ne risque pas de vous réjouir.

Jennings roula des yeux furieux.

— Parfait, commenta-t-il. Vraiment parfait. Bon, allez-y, crachez le morceau, ajouta-t-il après un lourd soupir.

Alors Trudy lui révéla tout.

À une ou deux reprises, lors des passages les plus désolants, tristes ou atroces du récit, Jennings sembla sur le point de l'interrompre, mais il ne le fit jamais. Clement, qui vit le visage du capitaine passer d'une colère impatiente au dégoût et à l'horreur lorsqu'il eut compris les tenants et aboutissants de l'affaire, ne put s'empêcher de se sentir navré pour lui. Eux, au moins, avaient disposé d'un peu de temps pour s'accoutumer à cette malheureuse histoire, alors que Jennings découvrait tout d'un seul coup. Non seulement ça, mais à présent qu'il avait exigé la vérité, il allait devoir décider de la suite à y donner.

Clement ne pouvait qu'espérer qu'il ferait le bon choix.

Lorsque Trudy eut achevé son rapport, le silence s'éternisa.

Le capitaine Jennings s'agitait sur son siège.

— Et vous dites qu'il n'existe pas la moindre preuve scientifique ? s'enquit-il enfin.

— Non, répondit Clement. Comme vous le savez, le feu a tout détruit.

— Et vous pensez qu'aucun membre de la famille Hughes ne pourra être convaincu de dire la vérité ? Que personne n'avouera avoir vu Matthew pénétrer dans la cabane à la suite de son père ?

— Nous ne sommes même pas certains qu'il y ait eu des témoins, fit remarquer Trudy. Et même si c'était le cas, je les imagine mal faire une déposition à charge. Pas en pareilles circonstances. Et vous ?

Jennings opina brièvement.

— Vous êtes sûrs qu'il n'y a aucun espoir d'arracher des aveux à cet homme ?

Clement énonça une fois de plus avec lassitude les raisons pour lesquelles il était fort peu probable que l'assassin de Thomas Hughes finisse par admettre la vérité.

— Et la victime était réellement prête à laisser mourir sa petite-fille, juste pour ne pas avoir à dépenser quelques livres ? insista Jennings.

Il était toutefois évident, à l'incrédulité de son timbre, que cette dernière question était purement rhétorique.

— Bon, trancha-t-il finalement en secouant la tête pour chasser le souvenir du cauchemar subi par les Hughes. Puisque la partie civile n'aurait

absolument rien à se mettre sous la dent, je pense qu'il vaut mieux clore discrètement cette affaire une bonne fois pour toutes, comme vous l'avez initialement suggéré. Les conclusions de l'enquête initiale restent donc valides.

Clement eut un sourire quelque peu cynique. Il se doutait que les supérieurs de Jennings ne l'auraient pas remercié de leur transmettre une telle patate chaude : en mettant l'histoire sous le boisseau, le capitaine s'épargnait surtout de nombreux tracas.

Mais peut-être se montrait-il injuste envers lui ?

Dans un soupir, il se leva et faillit trébucher comme son pied gauche se mettait à trembler violemment. Il maudit sa fatigue, sans doute responsable de cet accès de faiblesse, et se campa prudemment sur ses jambes jusqu'à se sentir assez stable pour s'éloigner sans risque de sa chaise.

— Eh bien, la journée a été longue, commenta-t-il.

Un redoutable euphémisme : il était éreinté.

— Je vous souhaite donc le bonsoir. Capitaine.

Il lança un regard entendu à Jennings, qui lui retourna un sourire pâle.

— Docteur Ryder.

Clement pivota alors vers Trudy pour la saluer.

— Trudy, ma chère, comme d'habitude, cela a été un immense plaisir de travailler avec vous. Alors, à la prochaine fois ?

Elle lui sourit en hochant la tête. Puis elle se rappela qu'au début de l'enquête elle s'était inquiétée de savoir si elle supporterait de retravailler avec cet homme un jour. Comme cela lui semblait loin, désormais ! Et comme son manque d'assurance d'alors lui paraissait absurde !

Si elle pouvait endurer la tristesse et l'horreur inhérentes à une affaire telle que celle-ci, elle était capable de survivre à n'importe quoi.

— Docteur Ryder, répondit-elle d'un ton chaleureux. Merci.

— Je n'ai pas fait grand-chose, cette fois, déclara-t-il le plus sincèrement du monde. Tout le mérite vous revient.

Et s'il était volontairement resté en retrait afin de lui laisser l'espace nécessaire pour briller, il était sûr qu'elle n'en soupçonnait rien.

Lorsque la porte se fut refermée derrière le coroner, Jennings considéra sa subalterne d'un air pensif. Il s'agissait clairement d'une vilaine affaire.

Pas étonnant qu'elle soit si pâle, avec les yeux si creusés – surtout si Ryder disait vrai en affirmant qu'elle en avait assumé seule l'essentiel de la responsabilité.

Il grommela légèrement avant d'inspirer un grand coup.

— Bon travail, agent Loveday, dit-il d'un ton bourru. C'était une sale histoire, et vous avez admirablement relevé le gant. Bravo.

Trudy le dévisagea, bouche bée. L'impensable venait-il de se produire ? Le capitaine Jennings l'avait-il réellement complimentée ?

Le regard de son supérieur se durcit.

— Eh bien, ne restez pas plantée là comme une andouille, agent Loveday.

Vous n'avez pas du travail à finir ?

— Si, monsieur ! répondit aussitôt Trudy avant de tourner les talons et de se diriger avec raideur vers la sortie.

Mais lorsqu'elle se saisit de la poignée, elle arborait un sourire jusqu'aux oreilles.

NOTE DE L'AUTRICE

Le journal d'Oxford mentionné dans ce roman, l'*Oxford Tribune*, n'existe pas dans la réalité et ne doit pas être confondu avec un journal existant – ni à Oxford ni ailleurs !

TITRE ORIGINAL : A FATAL TRUTH

Traduction française : BENJAMIN KUNTZER

© 2021, Faith Martin.

© 2022, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'aimable autorisation de HarperCollins Publishers,
Limited, UK.

ISBN 979-1-0339-1158-6

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

www.harpercollins.fr

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.